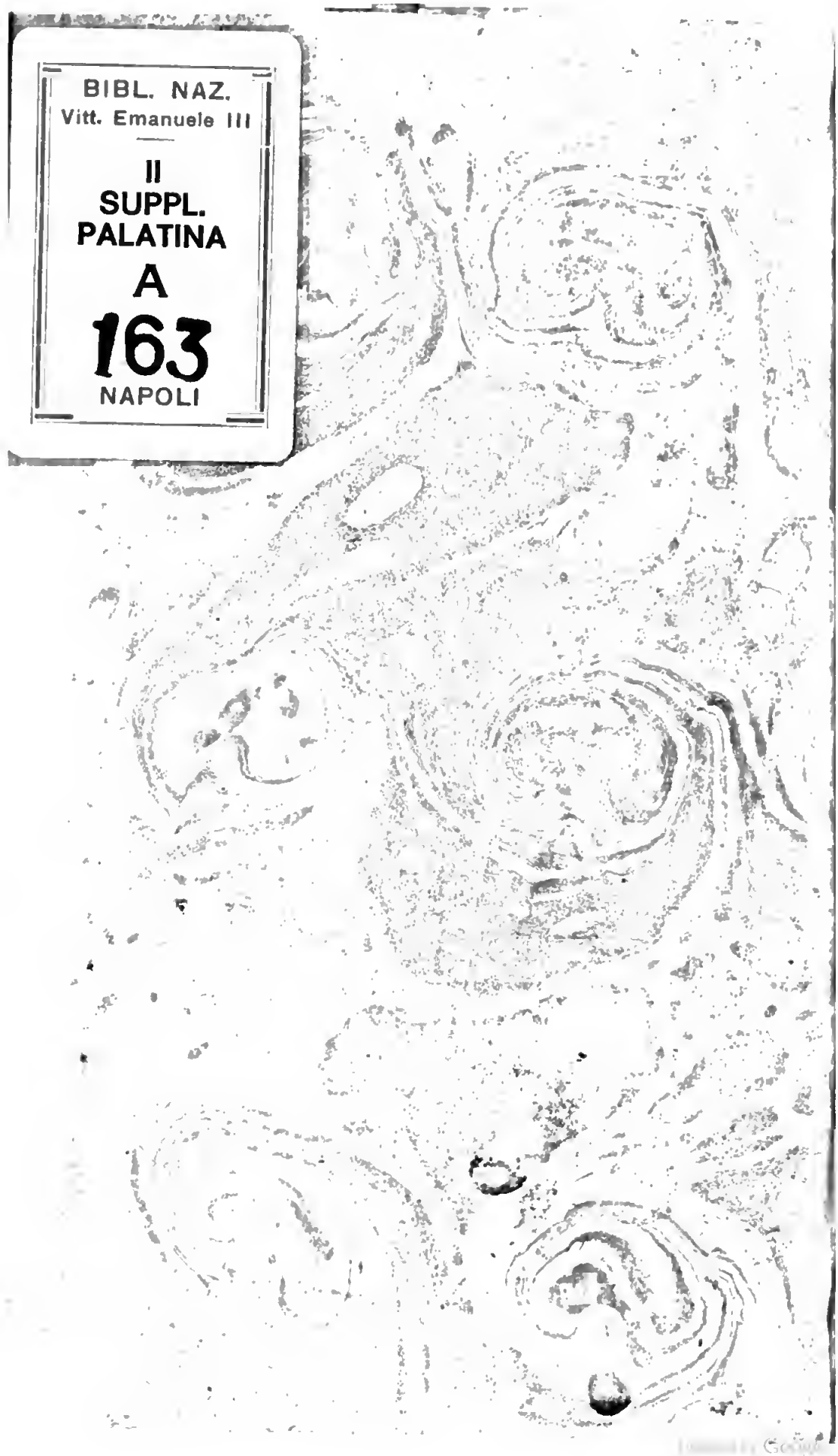
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
163
NAPOLI



37. 3. 14.

1001. 11

II Supl. Polit. ✱. 163.

# VOYAGE
## DE LONDRES
## A GÊNES.

*TOME SECOND.*

62 / 251

# VOYAGE DE LONDRES A GÊNES.

PASSANT PAR L'ANGLETERRE, LE PORTUGAL, L'ESPAGNE, ET LA FRANCE.

*Par* JOSEPH BARETTI,

*Secrétaire pour la Correſpondance Etrangere de l'Académie Royale de Peinture, de Sculpture & d'Architecture.*

Traduit de l'Anglois ſur la troiſieme Edition, en quatre Volumes.

TOME SECOND.

*A AMSTERDAM,*
Chez MARC-MICHEL REY.
MDCCLXXVII.

# VOYAGE
## DE
# LONDRES
## À GÊNES.

### LETTRE XXXIV.

*Lenteur des Mules. Yago & Don Manuel, un Deſert.* Eſtallages *autrement Etables. Pruderie femelle. Le Barbier conquérant. Sots & Voleurs.*

*Vientas nuevas*; 18 *Septembre* 1760.

COUCHEZ-vous tard, & levez vous de bonne heure, & vous verrez qu'un ſac de paille vous ſervira tout auſſi bien qu'un bon lit. J'ai dormi cinq bonnes heures ſur ce ſac, & quand à la vermine de *Aldea-gallega*; elle n'a fait que me rappeller les écrivains ſatiriques de Rome, ou les auteurs de la *revue du mois* ou de la *revue*

*critique du mois*, qui feroient du mal s'ils en avoient le pouvoir (1).

Il étoit près de ſept heures ce matin, lorſque je ſuis monté dans une chaiſe traînée par une paire de braves mules noires. Les *Caleiſſeiros* (2) ont été obligés d'enchaîner celle qui étoit entre les brancards: parce que c'eſt une *nouvelle mule*; c'eſt-à-dire qu'on n'y avoit jamais miſe. Au moment quelle s'eſt trouvée en liberté elle a galoppé comme ſi elle avoit été dans l'intention de remplir en un ſeul jour la tâche de quinze: cependant il en eſt des mules comme de bien des gens. Ils commencent une entrepriſe avec une grande apparence d'ardeur; mais elle diminue bientôt & fait place à la langueur. La mule ceſſa bientôt de galopper, de ſorte que Baptiſte qui me ſuivoit dans une autre chaiſe, & un Dominicain qui étoit dans une troiſieme ne tarderent pas à me joindre, les trois voitures ſe ſuivant l'une l'autre nous tranſporterent en ſix heures de temps à un endroit nommé *Peagones*.

Mais avant que d'avancer un pas de plus il faut que je vous faſſe faire connoiſſance avec mes bons amis les *Caleiſſeiros*. L'un

(1) Titres de deux Journaux qui ſe publioient tous les mois à Londres.

(2) Poſtillons, cochers muletiers.

d'eux eſt un Portugais nommé *Don Manuel* l'autre un Gallicien qui ſe nomme ſimplement *Yago* ſans aucun *Don* ou *Dom.* Il ne m'a pas encore été poſſible de décider lequel des deux eſt le plus grand fripon. J'ai vu une fois pendre en Angleterre un filou qui reſſembloit aſſez à *Yago* & je me rappelle un drôle qui étoit aux Galleres de *Ville franche* dont le nez étoit auſſi crochu que celui *Don Manuel.* Ce ſont peut-être de fort bonnes gens, me dit *Kelly* lorſqu'il les vit pour la premiere fois; mais ſoyez en garde contre la race des *Caleiſſeiros.*

Comme il ne ſe trouve ni chaiſes de poſte, ni coches, entre la Capitale du Portugal, & celle d'Eſpagne, ceux qui ne veulent pas monter des mules, ou qui ne vont pas à pied d'une de ces villes à l'autre, louent des voitures pareilles aux nôtres, qui ſont aſſez bien ſuſpendues, & paſſablement propres; mais tirées ſi nonchalemment par les mules, qu'un homme accoutumé, comme je l'étois, aux chaiſes de poſte & aux diligences d'Angleterre, a tout le tems d'exercer ſa patience.

Pendant les deux premiers milles, je trouvai le pays tout couvert de vignes des deux côtés du grand chemin. Enſuite la ſcene changea, j'avoue que ce ne fut pas

en mieux, & je commencai à découvrir un pays qui me rappella la deſcription que *Lucain* nous a laiſſée du voyage de *Caton* à *Utique* au travers des ſables *d'Afrique*. A dire le vrai je ne vis point en avancant les différentes eſpeces de ſerpent dont il parle; mais à tout autre égard les vers de Lucain conviendroient tout auſſi bien à la route que j'ai faite aujourd'hui à travers d'une large plaine, de ſables pénibles & profonds, interrompue en quelques endroits par des haliers, & par des petits bosquets de ſapins.

Un peu après midi, nous ſommes arrivés à l'hotellerie de Péagones, dont je viens de faire mention, diſtante de quinze milles *d'Aldeagallega*. Les Portugais ont grande raiſon de donner à leurs Auberges le nom d'*Eſtallages*, c'eſt-à-dire *d'Etables*. Il s'y trouve aſſez de place pour les mules, les ânes, & les autres quadrupedes; mais il n'y en a point pour loger des bipedes de mon eſpece.

On dit que Péagones étoit autrefois une ville conſidérable, je n'ai nulle peine à le croire: mais il y a bien des années que le tems l'a détruite, & ne lui a laiſſé que ſon nom, & deux méchants bâtimens, auxquels on ne ſauroit trop donner le nom de maiſons, ne reſſemblant en rien à ceux que

l'on déſigne ainſi dans d'autres pays, il ne leur reſte quaſi aucune couverture; ils n'ont que des murs de brique pleins de trous aſſez larges pour donner liberté de s'y introduire.

Dans celui où nous nous arrêtames, une façon d'hôteſſe nous ſervit un plat de pois, & un peu de morue pour notre diné. Les pois me parurent aſſaiſonnés avec de l'huile rence, & je crois que la morue n'avoit été ſalée que lorſqu'elle étoit déja pourrie. Quelle odeur! Elle auroit empoiſonné le cheval de Troye! Cependant *Yago* & *Don Manuel* donnerent goulument ſur ces deux mets, tandis que Baptiſte, le moine & moi tirâmes parti des proviſions de Madame *Kelly*. Nous ne manquâmes pas non plus de déſſert; car tandis que j'étois emporté par la *jeune mule*, mes deux Convives s'étoient arrêtés près des vignes, & avoient rempli un pannier d'excellents raiſins.

Nous nous ſommes repoſés deux bonnes heures à *Péagones*; nous avons enſuite fait encore douze à treize milles (toujours à travers le déſert ſablonneux comme autant de Catons) & nous ſommes arrivés à *Vientas nuevas* où nous comptons paſſer la nuit.

Pendant toute l'après dinée nous n'avons rencontré aucune créature vivante, à l'exception d'un vol peu conſidérable d'oi-

ſeaux, d'une demie douzaine de moutons, avec un bouc ; & deux hommes ſuivant trois malheureux ânes peſamment chargés. Quand aux rivieres, aux étangs, aux ſources, ou à toute autre eſpece d'eaux, on n'en découvre nuls veſtiges depuis *Aldea-gallega* de quelque côté qu'on jette les yeux. Agréable façon de voyager ! l'on n'entend que le chant triſte & éternel des *Caleiſſeiros*, accompagné du ſon éternel des ſonnettes des mules, avec un éternel ſoleil renvoyant une chaleur inſupportable des ſables éternels qui compoſent une ſolitude éternelle. Ce qui augmente encore les agrémens d'un pareil voyage, ce ſont ces charmantes hôtelleries où l'on s'arrête pour dîner à midi, & pour coucher le ſoir.

Je ne ſaurois préciſément vous dire le temps que j'ai à jouir de ces délices ; n'ayant encore jamais fait cette route. Mais ce que je ſais bien, c'eſt que je me ſuis abandonné trop facilement à l'eſprit de curioſité qui m'a entraîné en Portugal. Cependant il faut continuer ſans humeur. Il ne faut que de la patience, le temps met fin aux plus grandes miſeres. Tôt ou tard nous mettrons au feu le ſac de paille, & le temps viendra où je ſerai charmé de pouvoir raconter mon voyage dans la province *d'allemtejo* ſi je ne chagrine à préſent, je

me blamerai alors de m'être chagriné.

Tout près du malheureux village de *Vientas nuevas*, ſe trouve une maiſon de plaiſance royale qu'on dit avoir été bâtie par Philippe III Roi d'Eſpagne, du temps que le Portugal appartenoit à cette Couronne. C'eſt l'un des plus longs édifices que j'aie jamais vu; mais il n'y que cette longueur de remarquable. Les fénêtres ſur le derriere ont une vue fort étendue ſur des plaines ſablonneuſes & ſur des roches nues. Le Roi de Portugal ne l'habite jamais, il a d'autres maiſons de campagne mieux ſituées, & plus belles. Le Dominicain m'aſſura qu'à environ vingt lieues par delà, Sa Majeſté avoit une autre habitation champêtre nommée *Villa Vijoza*, qui mérite d'être viſitée; mais pour m'y rendre il me faudroit ſéjourner un jour de plus en Portugal, ce que je n'ai nulle envie de faire. Je ſuis déjà dégouté de mon voyage à travers cette triſte région quoi qu'à peine commencé.

Aux différentes hôtelleries où je me ſuis arrêté; c'eſt-à-dire à *Cabeza*, *Mafra*, *Cintra*, *Péagones*, & ici, vous ne ſauriez vous imaginer combien les mendiantes vous abordent d'un air gracieux; vous diſant qu'elles eſperent que votre voyage à été heureux, ſouhaitant que vous viviez mille

ans, & finiſſent par vous prier de leur donner de quoi acheter *Alfileres*, c'eſt-à-dire des épingles. Si vous leur accordez leur premiere demande, elles en ont ſur le champ une ſeconde toute prête. Qu'il plaiſe à votre *Seigneurie* ou à *Votre Merci* de me donner quelque choſe pour mon petit enfant qui eſt au logis: Eh bien, voici pour votre enfant: Je vous prie, mon bon Monſieur, donnez-moi quelque choſe pour ma chere mere, pour ma ſœur cadette, pour ma couſine, pour ma niece. Leurs airs coquets & languiſſans ainſi que leurs demandes n'ont jamais de fin, ſurtout lorſque ces Mendiantes ſont encore jeunes & paſſablement jolies. Une de ces dernieres, à *Péagones*, entra pendant que je dinois, elle commença ſuivant l'uſage à me demander de quoi acheter des épingles, enſuite un pain, après cela un morceau de pâté, une aile de volaille, un morceau de fromage, & enfin une grape de raiſins; ayant ſatisfait à toutes ſes demandes, elle s'aſſit ſur le plancher à mes côtés & mangea avec appétit; ayant fini ſon repas, elle renouvella l'attaque, & ſouriant agréablement, elle me demanda encore un peu d'argent. Eh bien tenez, gentille *Senhora*, êtes vous contente à préſent? Oh *Senhor*, *voſſa meſſé he tam quendo.* (Monſieur vous êtes ſi ai-

mable) que j'eſpere que vous ne me refuſerez pas cette petite malle pour ſerrer mes hardes. Impudence incomparable! une malle neuve couverte de cuir de Ruſſie! Mais donnez moi cet éventail. Le temps, Monſieur, eſt ſi chaud! pour cette même raiſon n'aurois-je pas tort de m'en défaire? mais revenez l'hyver prochain, chere Demoiſelle, & je vous le donnerai. Je crois réellement que ſi j'avois eu la foibleſſe de lui donner l'un de mes deux yeux elle m'auroit demandé l'autre.

Ceci vous donne un exemple de la modération des femmes Portugaiſes. Quand aux cabaretiers, voituriers, & généralement tous les gens du bas étage, ils ne vous parlent jamais que le chapeau à la main; mais toujours avec un air gracieux & familier, & ils ne paroiſſent jamais honteux ou timides. J'envoyai une fois pendant mon ſéjour à Lisbonne chercher un Barbier: le drôle entra en ſouriant d'une maniere qui ne déparoit pas point ſes joues graſſes & vermeilles, Monſieur, me dit-il, je vous félicite de votre heureuſe arrivée en Portugal, tout en plaçant le linge à barbe ſous mon menton. Enſuite il me demanda la permiſſion de prendre une priſe de Tabac dans ma tabatiere. Tout en me raſant il m'inſtruiſit de pluſieurs choſes

qu'il penſoit que j'ignorois ; comme par exemple, que la chaleur étoit très grande en Portugal ; qu'il y croiſſoit des figues & des raiſins en abondance ; qu'il s'y trouvoit auſſi quantité de poiſſon à cauſe du voiſinage de la mer. Il me dit, qu'il tiroit toujours ſes raſoirs de Barcelonne, parce que ceux qui ſe fabriquoient en Portugal ne valoient rien. Lorſqu'il eut fini de raſer d'un côté il s'arrêta, & me demanda ce que je penſois de ſes compatriotes ; & ſur ma réponſe qui étoit que je ne les connoiſſois pas encore ne faiſant que d'arriver, il ſaiſit cette occaſion pour m'apprendre que *os portuguezes ſão muy valeroſos* (2), & brandiſſant ſon raſoir de Barcelonne, il ajouta d'un ton élevé que les Eſpagnols trembloient en entendant nommer un Portugais, & qu'un ſeul ſuffiſoit pour mettre en fuite une demie douzaine d'Eſpagnols : il n'avoit pas encore fini de me raſer qu'il avoit déja ſubjugué les deux Caſtilles. On m'a aſſuré que le nombre de ces rodomonts en Portugal ſurpaſſoit celui des gens oiſifs, ce qui eſt beaucoup dire.

Les nations voiſines ont généralement parlant une forte antipathie les unes contre les autres : mais celle des Portugais pour

(2) Les Portugais ſont très-courageux.

les Eſpagnols. (Je parle du peuple) eſt pouſſée ſi loin qu'elle approche de l'extravagance. La raiſon en eſt claire. L'eſpérance que les Portugais pourroient avoir de conquérir l'Eſpagne eſt ſans aucun fondement & l'on hait toujours ceux auxquels on eſt quelquefois obligé de faire la guerre & qu'on eſt ſûr de ne jamais vaincre. Tandis que ſi les autres Puiſſances Européennes vouloient laiſſer les mains libres aux Eſpagnols, ils s'empareroient du Portugal dès qu'ils en auroient envie; c'eſt ſelon moi la cauſe pour laquelle ils ont un ſi grand mépris pour les Portugais, au point qu'il eſt paſſé en Proverbe de dire en parlant de cette nation qu'ils ſont peu, & foux. *Portuguezes pocos y focos.* Que ceux qui les connoiſſent mieux que moi décident ſi ce proverbe eſt juſte.

Si j'en dois croire *Yago* il ne manque pas de voleurs dans ce pays. Comme je voulois entrer ce matin dans ma chaiſe. Je lui ai demandé pourquoi il n'avoit pas deſcendu le marche-pied afin que je puſſe monter plus facilement *En eſta tierra fur an todo* (4) & que l'on avoit volé ſon marche-pied. *Avis au Lecteur* dis-je en moi-même, Ecoutez Baptiſte; faites attention à

(4) Dans ce pays on vole tout.

ce que dit *Yago*, & ayez bien ſoin de notre bagage, du moins juſqu'à ce que nous ſoyions hors de *eſta tierra*.

## LETTRE XXXV.

*Aventure dans un Deſert. Noms des grandes Villes. Inutilité des menteries, Honnête Curé. Bât rembouré de maniere à inciter à dormir.*

*Arrayolos*; 19 *Septembre* 1760.

Je crois que le Portugal a de très-belles parties; mais on auroit tort de ranger dans cette claſſe aucune des terres que j'ai traverſées dans la journée d'hier & d'aujourd'hui dans les quarante milles que j'ai faits & qui ne ſont à proprement parler qu'un déſert continuel.

Cependant, il m'eſt arrivé ce matin dans ce déſert une aventure amoureuſe comparable à toutes celles d'*Amadis de Gaule*, ou aux proueſſes d'*Eſplandian* : j'ai été ſur le point d'avoir à combattre deux Chevaliers pour les intérêts d'une Dame.

A peine avois-je levé mes membres fatigués de deſſus le ſac de paille, qu'une fem-

femme paſſablement mal-propre (nous la nommerons pour rendre l'aventure romanesque une belle Dame) eſt entrée dans ma chambre ſans s'être faite annoncer. Je l'ai d'abord reconnue pour celle qui à force d'importunités m'avoit tiré quelqu'argent; c'eſt-à-dire une piece pour elle-même, une pour ſa petite fille, une autre pour ſon petit garçon, & une troiſieme pour un autre enfant.

En la voyant entrer, j'ai d'abord deviné ce qu'elle vouloit, & élévant ſubitement la voix avec colere. *Teneos*, dis-je *otros muchachos y mu chachas, cara de puta?* C'eſt-à-dire, auriez-vous d'autres garçons & d'autres filles, face de p....?

Je ſouhaiterois n'avoir jamais prononcé le *cara de puta*; la femme (je veux dire la belle Dame) oubliant ingratement mes politeſſes, & mes libéralités de hier au ſoir, & craignant peut-être autant que ſes ſupérieures la vérité, s'eſt miſe à crier de toutes ſes forces; deux coquins à pieds nuds, attirés par ſes cris ſont montés dans ma chambre (nous leur donnerons le titre de Chevaliers) & ayant ſçu par elle que je l'avois appellée *cara de puta*, ils m'ont fixé d'un air ſi ſévere, & ont commencé leur diſcours d'un ſi haut ton, qu'ils m'ont obligé

à tirer de ma poche un piſtolet, & à l'armer.

Cette réception inattendue, & le peu de paroles que j'ai prononcées d'un ton pour le moins auſſi haut que le leur, a inſpiré une telle terreur aux deux héros; qu'ils ſont ſortis en fuyant de la chambre, & ſe ſont précipités, avec la femme, du haut en bas de l'eſcalier. Baptiſte n'a pas tardé à me joindre, & brandiſſant ſon couteau de chaſſe brillant, m'a facilité le moyen de deſcendre, non dans l'intention de pourſuivre mes deux Antagoniſtes; mais pour ſauter dans ma chaiſe; & avant qu'eux ou l'héroïne euſſent le temps de revenir de leur effroi, & de reprendre courage, les mules s'étoient éloignées au trot d'une demie lieue de *Vientas nuevas*: telle a été la fin de cette effrayante aventure.

Nous avons dîné dans une ville nommée *Montemor*, où le Dominicain nous a quittés pour prendre une autre route. Nous nous ſommes ſéparés très-bons amis, il n'avoit pas été fâché de prendre ſa part de mes proviſions, & je lui étois obligé d'avoir bien voulu s'arrêter quelque temps après mon départ de *Vientas nuevas* pour appaiſer la femme, & empêcher les braves de ſuivre ma chaiſe: nous avons paſſé la

nuit ici à *Arrayolos*. Quels beaux noms ſonores on rencontre dans ce Portugal! *Arrayolos*, *Péagones*, *Vientas nuevas*, *Aldeagallèga!* ne croiroit-on pas que ce ſeroit les noms de villes conſidérables? Nous avons trouvé à cet *Arrayolos* une ſi perfide hôtellerie, que j'en ai été tout contrit. J'ai envoyé Baptiſte pour eſſayer s'il pourroit engager le ſupérieur d'un couvent voiſin de nous donner un logement pour cette nuit, offrant de faire dire quelques meſſes pour les pauvres âmes du purgatoire. Mais l'impitoyable moine n'a pas voulu recevoir un hérétique ſous ſon toit. Ce fou de Baptiſte, pour me donner un air d'importance, lui avoit dit que j'étois un *fidalgo* (5) Anglois, & la conſidération qu'il voulut me procurer par cette menterie me fit paſſer pour hérétique: je n'ai jamais vu qu'une menterie profitât à perſonne; cependant les domeſtiques & le peuple ne veulent point convenir de leur inutilité: j'ai envoyé pareillement chez le Curé, qui loin d'être auſſi barbare, & auſſi dur que le moine, n'a point redouté de s'expoſer à la pluie qui tomboit en abondance pour venir me trouver, ſeulement pour m'aſſurer qu'il n'avoit d'autre lit

(5) Gentilhomme.

que le ſien. N'étant pas encore ſatisfait de ce qu'il avoit fait pour moi, il eſt ſorti avec Baptiſte pour lui indiquer une ſeconde hôtellerie qui avoit un plancher & un toit: j'y ai fait tranſporter ſur le champ mon bagage, après une courte mais vive altercation avec le premier aubergiſte; qui a regardé comme un affront ſanglant ma ſortie de ſa maiſon, pour aller dans une autre chercher un toit qui me garantît de la pluie pendant mon ſommeil: n'y couchoit-il pas lui-même ainſi que ſa femme & ſes enfans? ſûrement ils étoient auſſi bons Chrétiens qu'aucun étranger!

Après ſoupé je me ſuis mis à écrire, c'eſt ainſi que je cherche à diſſiper tous les ſoirs cette humeur noire qui finiroit par me tourner la cervelle à force de penſer à la ſottiſe que j'ai faite en prenant le parti de venir viſiter ces affreux *Arrayolos* & *Montemor*, ces *Péagones* & *Aldeagallega*.

De *Vientas nuevas* juſqu'ici le pays n'eſt pas auſſi uni que depuis *Aldeagallega* juſqu'à *Vientas nuevas*. A quelque diſtance du grand chemin on apperçoit des deux côtés quelques côteaux avec un petit nombre d'arbres. Toutes les maiſons de *Montemor* ſont blanchies en dehors; ce qui donne un air de propreté à cette ville: mais parce que j'ai pu voir en la parcourant fort

à la hâte, pendant qu'on préparoit le dîné, je ne remarquai aucun de ſes habitans dont l'extérieur annonçât l'opulence.

Le tremblement de terre a cauſé peu ou point de dommage à *Montemor*, ce qui n'eſt pas étonnant, cette ville étant bâtie dans le goût Chinois : c'eſt-à-dire que la meilleure partie des maiſons n'ont qu'un rez de chauſſée. La pluie ne m'a pas permis de voir *Arrayolos*. Si je peux m'y promener demain je vous le dirai le ſoir.

*Poſtſcript, à quatre heures du matin.* 20 *Septembre* 1760.

Je me ſuis cru fort heureux hier au ſoir, lorſque par le moyen de l'honnête Curé j'ai eu connoiſſance de cette hôtellerie; & je me ſuis trouvé bien ſoulagé en entrant dans cette chambre, de voir dans un coin une pile de matelats qui avoient une aſſez bonne apparence. Baptiſte, dis-je, ne rempliſſez pas le ſac de paille ce ſoir; mais compoſez moi un lit d'une demie douzaine de ces matelats: faites attention, m'a-t-il répondu que chacun de ces matelats eſt conſidéré ici comme un *Cama* ou lit, & vous paierez pour ceux dont vous ferez uſage comme pour autant de lits. Qu'importe, dis-je, cet

uſage eſt ſingulier; néanmoins faites ce que je vous dis; lorſqu'il a été temps de ſe coucher je me ſuis déshabillé avec autant de précipitation que *Roger* au moment qu'il deſcendit de deſſus *l'hippogriphe* avec la belle *Reyne de Catai*. Mais hélas! les matelats qui en d'autres pays ſont rembourrés de crin, ſont ici rembourrés avec une eſpece de bourre dont on ſe ſert pour les bâts, auſſi dure que la pierre. Jamais anachorette ne coucha dans les déſerts de la Thébaïde ſur de pareils lits.

## LETTRE XXXVI.

*Point Botaniſte. Maſques & leurs différens propos. Portraits à la plume. Danſe agréable. Proclamation.*

*Eſtremor.* 20 *Septembre* 1760.

La femme du voleur ne rit pas toujours, dit le proverbe, & celui qui voyage en Portugal ne pleure pas toujours. J'ai ce ſoir quelque choſe de plaiſant à vous raconter, après avoir ſouffert juſqu'ici tant de maux. Mais pour procéder méthodi-

quement, il faut commencer mon hiſtoire du moment où je ſuis parti ce matin.

En traverſant *Arrayolos*, j'ai remarqué un vieux Château dont les crenaux tomboient en ruine.

Les côteaux qui entourent *Arrayolos*, préſentent à un certain éloignement une vue agréable, dans tout le chemin juſqu'à *Vienta do Duque* (Hôtellerie du Duc) on voit pluſieurs chênes verds répandus çà & là, & même quelques oliviers au bas de ces côteaux. A dix heures nous ſommes arrivés à *Vienta do Duque*, *Vienta* en Portugais (comme *Venta* en Eſpagnol) ſignifie *une habitation iſolée au milieu de la Campagne, où l'on reçoit les Voyageurs.* Je penſe que celle qu'on appelle *do Duque* eſt ſouvent le domicile de la famine, & de la miſere.

Je ne ſaurois m'imaginer pourquoi un pareil logement eſt honoré du nom de *Vienta do Duque.* Peut-être ſervoit-il autrefois de retraite au Duc *Gano*, le fameux traitre qui vivoit du tems de *Charlemagne* (ſi l'on en croit *Pulci*, *Boiardo*, & *Arioſte*) & qui étoit du parti des Rois d'Eſpagne & de Portugal, qui étoient alors Mahométans, contre ſon légitime ſouverain qui étoit Chrétien.

Nous avons mis pied à terre à cette

*Vienta* pour manger un peu de nos proviſions, pour leſqu'elles nous avons payé (ſuivant l'uſage du pays) à l'aubergiſte tout autant que s'il nous les avoit fournies. Après diné, ſans attendre les *Caleiſſeiros*, qui n'avoient pas encore fini de ronger les os d'un lapin maigre; j'ai pris les devants en me promenant, & quoique je marchaſſe doucement j'avois déja fait deux lieues avant que les mules puſſent m'atteindre. Le ſoleil étoit très-chaud, & m'auroit brûlé tout vivant; ſans un vent frais qui modéroit ſon ardeur: en marchant par des ſentiers j'ai remarqué pluſieurs plantes qui autant que je peux m'en ſouvenir ne croiſſent ni en Angleterre, ni peut-être en Italie. Je n'oſerois pourtant l'aſſurer. Parmi nombre d'autres j'y diſtinguai une eſpece de romarin à petites feuilles, fort abondant, dont l'odeur eſt très-agréable, & une eſpece d'herbe puante qui eſt auſſi visqueuſe qu'une guenille trempée dans du goudron. Quel dommage pour un voyageur fantaſſin de n'être pas botaniſte! Si Signor *Allione* de Turin, & le Docteur *Marſili* de Padoue, avoient connoiſſance de mon voyage, ils envieroient le bonheur que j'ai de roder dans le déſert voiſin de *Vienta do Duque*. Il fut un temps, où j'avois coutume en Angleterre de me promener

ner dans le jardin de *Chelſéa* avec le Docteur *Marſili*, je lui demandois ſouvent les noms de telle & telle plante; & je les oublois à meſure qu'il me les diſoit, ayant malheureuſement négligé dans ma jeuneſſe d'accoutumer mon eſprit à cette eſpece de réminiſcence. De ſorte qu'il m'eſt impoſſible de citer ici le nom de cette plante viſqueuſe & puante; que l'on m'a dit enſuite être employée par les tanneurs en guiſe d'écorces.

Du ſommet de chaque Côteau que j'ai grimpé l'un après l'autre, j'ai apperçu imparfaitement quelque choſe ſur une hauteur un peu éloignée qui avoit l'air d'un amas de bâtimens; à meſure que je m'avançois j'ai redoublé d'attention, à la fin j'ai reconnu que c'étoit une ville fortifiée. Pour quelqu'un qui à voyagé pendant trois grandes journées à travers un pays auſſi déſert que celui-ci, qui n'a vu d'autres lieux que *Péagones* ou *Vienta do Duque* & n'a rencontré dans toute ſa route que deux ou trois anes, des boucs, & des hirondelles, vous ne ſauriez vous imaginer combien la vue d'une ville eſt réjouiſſante.

Environ ſur les quatre heures nous nous ſommes trouvés à la porte d'*Eſtremor* (tel eſt le nom de cette ville fortifiée) où un

petit officier s'avancant fierement à côté de la chaiſe, m'a demandé d'un ton abſolu. *O paſſeporte?* il eſt heureux pour moi que l'ambaſſadeur Anglois ait eu la complaiſance de m'en procurer un de la part de *Don Louis da Cunha*, ſans quoi le petit officier m'auroit envoyé en priſon: on ne peut pas aller de Lisbonne dans une des campagnes les plus voiſines ſans être muni d'un paſſeport ſigné de ce ſecrétaire d'Etat, à moins qu'on ne veuille courir riſque d'être empriſonné. *Todas as peſſoas que quizerem ſahir da corte e cidade, de Lisboa, ſeraon obrigadas a tirar paſſaportes*: Porte un édit publié dans ce Royaume le 19 du mois d'Août paſſé; c'eſt-à-dire, *toutes perſonnes qui voudront ſortir de la Cour, & ville de Lisbonne ſeront tenues à ſe munir de paſſeports.* Telle eſt la défiance du miniſtere, & telles ſont les ſuites de l'affreux attentat du malheureux *Aveïro.*

En entrant dans cette ville d'*Eſtremor*, j'ai apperçu une centaine de maſques, dont un groupe a environné ma chaiſe criant, rugiſſant, & faiſant des gambades. Ils m'ont dit bien des choſes en contre-faiſant la voix, que je ne pas compriſes; je m'imagine de bonne-foi qu'elles ſont ſpiri-

nelles. Le bruit a attiré les Dames à leurs fenêtres; & j'ai été enchanté de les voir rire avec autant de plaiſir que les hommes qui étoient dans les rues. Je les ai conſidérées à travers ma lorgnette, & elles n'ont point parues choquées de ma maniere de les regarder. Nos Dames Italiennes ont tort de cacher d'un air fâché leurs viſages lorſqu'on les lorgne; comme ſi les yeux de celui qui les regarde étoient autant à craindre que ceux du Baſilic. Ce n'eſt pas ma faute ſi j'ai la vue baſſe, & je ne conçois pas pourquoi il doit m'être plutôt défendu d'enviſager les belles qu'à ceux qui ont de bons yeux.

Les Dames à leurs fénêtres, & les maſques dans les rues, ont ri tout à leur aiſe, & j'ai ri avec eux par compagnie. Arrivé à *l'Eſtallage* on m'a fait monter dans une chambre, dont le plancher étoit en ſi mauvais état, qu'il m'a été facile de voir ceux qui étoient au deſſous à travers de pluſieurs fentes; les fénêtres avoient ſuivant l'uſage des volets en guiſe de vitres. J'ai jeté les yeux ſur la place qui étoit devant *l'Eſtallage*, j'y ai vu grand nombre de maſques. L'un d'eux étoit déguiſé en ours, un autre en ſinge, l'un portoit des cornes ſur la tête, l'autre avoit une queue attachée au derriere. L'un avoit lié ſon

manteau autour de la ceinture en maniere de jupe, & un autre portoit des bas de différentes couleurs. Quelques uns portoient la fraiſe (*Golilla*) à la maniere Eſpagnole, quelques autres de larges culottes à la Suiſſe. Les uns jouoient des caſtagnettes, & d'autres de la guitarre. Pluſieurs ſe tenoient baiſſés, arrangés ſur une ligne, pour laiſſer à d'autres la liberté de ſauter par deſſus eux; & pluſieurs couroient tout autour de la place en ſe démenant comme des foux. Deux d'entr'eux ſe ſont placés ſous ma fénêtre, & ſe ſont élevés ſur leurs échaſſes auxquelles ils avoient attaché des perroquets de bois, mal taillés, & mal peints: après quoi riant de toutes leurs forces, ils m'ont crié Monſu, Monſu! j'ignore ce que leurs perroquets, ou leurs cris pouvoient ſignifier. Mais je m'imagine que c'eſt une de leurs façons ſpirituelles de ſe moquer des François. Vraiſemblablement ils m'ont pris pour être de cette nation: pluſieurs ſe ſont efforcés de ſe faire admirer en me tirant leur chapeau & ſe baiſſant juſqu'à terre par dériſion. Pour tout dire en un mot ils ſe ſont beaucoup réjouis aux dépens de l'étranger.

Baptiſte eſt revenu avec mon paſſeport de chez le Gouverneur, qu'on lui avoit or-

donné à la porte d'aller lui porter. Une façon de Gentilhomme l'a accompagné, envoyé par *ſon Excellence* pour prendre mon ſignalement. Le gentilhomme s'eſt aſſis à une table, a tiré un morceau de papier, & un écritoire de ſa poche, & m'ordonnant de me tenir debout devant lui, il m'a fixé pluſieurs fois. Je m'imagine qu'il a pris note de ce qui lui a paru le plus remarquable dans ma perſonne; il a fait mention de mon air tout ſimple, de la couleur de mes cheveux, de la petiteſſe de mes yeux, de la forme de mon nez, de ma hauteur &c. Il a fait la même cérémonie avec Baptiſte; enſuite il s'eſt retiré gravement après m'avoir remis une permiſſion pour pouvoir ſortir avec mes gens demain de l'Eſtramadoure. En Angleterre cette police vétilleuſe eſt inconnue, elle n'en eſt pas pour cela moins bien gouvernée.

Tout étranger eſt obligé de ſe ſoumettre à ces uſages. Il exiſte une loi très-rigide, publiée à Lisbonne le 26 du mois de Juin paſſé, qui enjoint à chaque maître ou capitaine de vaiſſeau de ne débarquer perſonne en Portugal avant que d'en avoir prévenu un Magiſtrat nouvellement établi nommé *o Indendente général da policiada*

*corte e do Reino* (l'Intendant Général de la police de la Cour & du Royaume.) de la qualité & de la profeſſion de ceux qu'il ſe propoſe de mettre à terre. S'il négligeoit cette formalité, il courroit riſque d'avoir ſon bâtiment confiſqué, & s'expoſeroit encore à la peine qu'il plairoit à cet Intendant général de lui infliger. Le Capitaine Baron me débarqua ſans ſe conformer à cette ordonnance, & perſonne ne nous dit rien ni à l'un ni à l'autre; peut-être parce que les paquebots Anglois paſſent pour vaiſſeaux de guerre, & que leurs Capitaines ſont regardés comme privilégiés, & n'étant tenus d'obéir qu'aux loix de leur propre pays. Si j'avois cependant eu quelque connoiſſance de cette ordonnance je n'aurois pas manqué d'aller prévenir ce *ſenhor Intendante Général* de mon arrivée, afin d'éviter toute eſpece d'embarras. Les étrangers qui entrent dans ce Royaume par terre, ſont par cette même ordonnance ſoumis à pluſieurs formalités aſſez pénibles. Mais ce Gouvernement, ainſi que tous les autres, a le droit d'établir les loix qu'il juge à propos, & il eſt beaucoup plus convenable à un Voyageur de s'y conformer que de les critiquer.

Lorſque le gentilhomme qui m'avoit deſſiné à la plume ſe fut retiré. Je me ſuis

un peu ajuſté & j'ai été voir la ville. Toutes les maiſons en ſont petites & baſſes, & toutes blanches en dehors comme celles de Montemor. J'ai rencontré des maſques à chaque pas; aucun ne m'a laiſſé paſſer ſans me faire un profond ſalut par dériſion, un certain nombre de ces maſques ſe ſont arrêtés dans une rue ou quelques Dames étoient aſſiſes ſur un balcon; & ſe ſont mis à danſer. Un jeune drôle de cette compagnie a attiré toute mon attention, & même celle de toute l'aſſiſtance par ſes ſauts légers, & par ſes mouvemens agréables. J'ai déjà vu danſer les Portugais à *Lisbonne*, & pour leur rendre ce qui leur eſt dû, aucune nation (au moins celles qui me ſont connues) n'a de danſe exécutée par deux perſonnes, auſſi amuſante & auſſi gaie que leur *Fandango*. La *Treſcone* des Toſcans, la *Furlane* des Vénitiens, la *courante* des peuples du Monferrat, & le *menuet* ou *l'aimable* des François, ſont des danſes inſipides comparées à cette danſe galante que j'ai vu danſer devant ce balcon par un jeune homme, & par un petit garçon déguiſé en femme; les mots ne ſauroient décrire les danſes, & je ne ſaurois vous faire concevoir la moindre idée du *Fandango*, tout ce que je peux vous

en dire c'eſt que chaque membre étoit dans un tel mouvement qu'on pouvoit dire avec vérité, que le tout formoit, *une convulſion réguliere & harmonieaſe du corps entier.* J'ai oui un Maître à danſer François à Lisbonne en dire beaucoup de mal, & aſſurer qu'elle n'étoit pas digne de porter le nom de danſe ; mais quel eſt le François qui en approuvera jamais d'autres que celles qui ont été inventées dans ſa patrie ? Il ne reconnoit pour gracieuſes que celles qui ſe danſent ſur le Théâtre de l'opéra de *Paris.*

Les habitans de ce pays ainſi que les *Andalous* & les *Grenadins* étoient célébres par leurs danſes déjà du temps des Romains, leurs jeunes femmes étoient alors dans l'uſage d'aller danſer à Rome, & dans les Provinces de l'Empire Romain, où elles captivoient aiſément le cœur des Conſuls & des Proconſuls, de même que les danſeuſes Françoiſes vont actuellement en Italie, en Allemagne & en Angleterre pour inſpirer de l'amour aux *Signori*, aux *Mynheer* & aux *Milords.* *Martial* parle d'un ton ſatyrique & chagrin des danſeuſes de la *Bétique*, (6) & *Gadiennes.* (7)

(6) Provinces ſur les rives du Guadaquivir.

(7) De *Gadès* ; Iſle, & ville d'Eſpagne auprès du détroit qui en prenoit le nom, aujourd'hui *Cadix.*

Scaliger l'ancien parle auſſi, je ne ſais en quel endroit de ſa poëtique, des danſes qui étoient en vogue dans les provinces ſituées dans ces environs. Vous êtes heureux, mes freres, que je voyage ſans un *Martial* ou ſans un *Scaliger*. Si j'avois leurs ouvrages, je ne laiſſerois point échapper cette occaſion & imitant nôtre Bartolis l'antiquaire, je ferois comme lui un grand étalage d'érudition.

La danſe étant finie, & les maſques s'étant diſperſés, j'ai été viſiter les deux principaux couvents de la Ville; mais je n'ai rien vu dans l'un ni dans l'autre qui mérite la moindre attention. Seulement de quelques fenêtres de celui des Auguſtins on a la vuë de pluſieurs côteaux agréablement plantés d'arbres: l'un des moines la nomma la *plus belle vue du monde*.

En retournant au logis, j'ai rencontré une autre compagnie de maſques; j'ai reconnu, au premier abord qu'elle étoit compoſée de militaires. Les Soldats de la garniſon s'étoient déguiſés le mieux qu'ils avoient pu avec des mouchoirs, des ſerviettes, & des manteaux. Pluſieurs avoient garni leurs chapeaux d'une quantité de plumes de coqs. L'homme de guerre perçoit cependant au travers de ce déguiſement.

Leurs fifres & leurs tambours faiſoient un bruit horrible avec leurs inſtruments.

Au moment que toute la maſcarade eſt arrivée ſur la place, l'un d'eux (que je m'imaginai être un caporal ou un ſergent) a commandé halte, & ſilence, enſuite il a lu à haute voix une proclamation, qui enjoignoit aux habitans d'*Eſtremor* de ſe maſquer, & de ſe divertir pendant toute une ſemaine à l'honneur de la *Princeſſe du Bréſil* qui avoit épouſé depuis environ deux mois ſon oncle *Don Pedro*.

Je n'ai pas pu bien comprendre tout le contenu de cette proclamation, dans laquelle le Roi, la Reine, la Princeſſe & Dom Pedro étoient pluſieurs fois nommés, de compagnie avec la bienheureuſe Vierge, St. Antoine, St. François, les moines, les nones, la paix & la liberté du Royaume, les masques, & les danſes, & je ne ſais combien d'autres choſes.

A la fin la nuit eſt venuë, & j'ai été me mettre à table où l'on ma ſervi un ſuperbe ſoupé que Baptiſte avoit fait préparer, pour ſe refaire du mauvais diné que nous avions fait à la *Vienta do Duque*.

Je vais à préſent étendre mes membres ſur le ſac de paille; mais comme j'ai vu une joyeuſe maſcarade, je ſuis de bonne humeur. J'aurois voulu ſavoir pourquoi

ces réjouiſſances ont été retardées ſi long-temps après le mariage, perſonne n'a pu me le dire.

Après bien des réflexions je me ſuis enfin décidé à aller demain à *Villa-Vizoſa*. Cette courſe me retiendra un jour de plus en Portugal; un jour eſt bientôt paſſé? Il eſt conſéquemment vraiſemblable que ma lettre de demain ſera fort longue. Vous n'êtes pourtant pas obligés de me remercier de ſa longueur. Car j'écris plutôt pour éluder l'effet déſagréable que mon deſagréable Voyage pourroit produire ſur mon eſprit, que dans la vue d'inſtruire ou d'amuſer. C'eſt à cette néceſſité que vous devrez le reçit de mille bagatelles, & mille remarques, que je laiſſe échapper de ma plume, quoique très-convaincu de leur peu d'importance.

## LETTRE XXXVII.

*Uſage Militaire. Mouſtaches. Palais. Nul Voyageur attendu : Etable à cochon. Danſe charmante, & yeux charmants.*

*Elvas*; 22 *Septembre* 1760. *au matin.*

LES efforts que j'ai faits pour me procurer une copie de la proclamation qui a été lue l'autre jour à *Eſtremor* ont été inutiles, & il faut que vous vous paſſiez de la traduction, que je comptois vous en donner pour ſervir d'échantillon de l'éloquence *Luſitanne*, s'il m'avoit été poſſible de me procurer l'original. J'ai offert une piece d'argent aſſez honnête à un pauvre ſoldat, à condition qu'il ſe la feroit donner par ſon Caporal. Mais que peut-on faire quand on n'a point de temps à perdre?

Hier matin à cinq heures j'ai été réveillé par les tambours & par les fifres de cette garniſon, qui ſont venus me ſouhaiter un bon voyage, ils ont accompagné ce compliment d'une marche bruyante, le tout pour m'obliger à leur donner quelque argent pour boire; cette coutume a été in-

troduite ici par l'indigence militaire, qui perce de tous côtés à travers les habits déguenillés de ces malheureux fantaſſins. Réellement les pauvres gens n'ont pas le moindre vêtement ſur eux qu'on puiſſe appeller bon, à l'exception de leurs mouſtaches. S'ils étoient mieux tenus ces épouvantails barbus & friſés produiroient un bel effet. Il étoit une fois d'uſage pour les ſoldats de toutes les nations de porter cet ornement viril, j'ignore pourquoi on y a renoncé; car une paire de mouſtaches épaiſſes donne à un enfant de Mars une figure très-Martiale.

On m'a dit que les troupes entretenues dans ce Royaume, ne ſe montent qu'à huit mille hommes, & ſi les ſoldats reſſemblent tous à ceux que j'ai vus à *Eſtremor*, & à *Lisbonne*, on ne ſauroit trouver nulle part en Europe, un auſſi grand nombre de gens qui aient l'air ſi miſérables. (8) La majeure partie ſont en guenilles, ou avec des pieces: à *Lisbonne* pluſieurs me demanderent l'aumône non ſeulement dans les ruës,

(8) L'on m'a aſſuré depuis peu que les Troupes effectives du Portugal ſe montoient actuellement à vingt mille hommes. Tous gens choiſis, bien vêtus, & tout auſſi bien diſciplinés que les Pruſſiens mêmes. La derniere guerre qu'on ne prévoyoit pas a obligé le Miniſtere Portugais à lever & à entretenir une armée ſi nombreuſe.

mais même étant en faction; leurs officiers ne faiſoient pas non plus une trop belle figure, lorſque je les vis de ſervice devant l'édifice de bois. (9)

(9) Dans une réponſe aſſez vive faite par le Roi de Portugal le 5 Avril 1762. à un Mémoire préſenté par les Ambaſſadeurs d'Eſpagne on trouve le paragraphe ſuivant.

„ Foi precizamente neceſſario preſervar ſua Majeſtade, „ fideliſſima o ſeu real decoro contra os clamores dos ſcus „ Vaſallos, e contra as criticas que emtoda a Europa re- „ dundavam, até en cherem as meſmas novas publicas; „ ſabendo todo o mundo que em Portugal *naõ hayia ge-* „ *nerals nem officiaes que tiveſſem exprienciadas campanhas*; „ mandou convidar para o ſeu ſervico o Lord Tyranli; „ aſſim com ſe praticou ſempre neſte Reino, & ſe prati- „ cou agora a reſpeitide outros nacoens da Europa, para „ diſciplinarem as tropas Portuguezas".

Ce qui traduit en François ſignifie. Il convenoit à S. M. très fidele de prendre ſoin de ſon honneur, & de le défendre contre les plaintes de ſes ſujets, & contre les cenſures qui retentiſſoient de tous les coins de l'Europe, & qui ſe trouvoient même conſignées dans les gazettes; où l'on diſoit qu'il étoit notoire à tout le monde *qu'il n'y avoit en Portugal n'y Généraux, ni Officiers expérimentés*, qu'en conſéquence S. M. avoit invité le Lord Tyranli (c'eſt ainſi que ce nom eſt orthographié) de paſſer à ſon ſervice „ & qu'on en avoit agi de même à l'égard d'autres Offi- „ ciers, qui n'étoient pas tous Anglois; mais de différen- „ tes Nations d'Europe; pour diſcipliner les Troupes Por- „ tugaiſes, ainſi que cela s'eſt toujours pratiqué, & ſe „ pratique encore dans ce Royaume. *Cette confeſſion in-* *génue fait ſelon moi grand honneur au Miniſtere Portugais.*

quoiqu'ils tachaſſent de ſe donner un air martial. Quand aux Généraux on aſſure qu'aucun n'a la moindre réputation, encore moins d'expérience. Il n'eſt pas étonnant que le Miniſtere néglige à ce point la partie des troupes; ce pays eſt ſitué de maniere à être pour ainſi dire preſque entierement à l'abri de la guerre, pourvu qu'il s'entretienne en bonne intelligence avec l'Eſpagne; & l'Eſpagne poſſede de ſi vastes domaines quelle n'a guere le temps de penſer à celui-ci. L'on dit que la marine Portugaiſe eſt ſur un bien meilleur pied, quelle a de bons matelots, & d'excellens Chefs.

J'ai été hier matin à *Villa-Vizoſa*, qui n'eſt pas fort éloignée *d'Eſtremor*, & j'ai fait demander de l'auberge, au *Sceriffe*, s'il pouvoit me faire montrer le Palais. *Sceriffe* eſt le nom qu'on donne à celui qui a la garde de ce Palais, & qui m'a paru être un Gentilhomme très poli. Il m'a envoyé un homme avec les clefs, & m'a reçu à la porte.

Ma viſite n'a pas été longue; car il n'y a que peu de choſe digne d'attention. Dans une grande ſalle ſe trouvent des portraits de Rois & de Reines. Quelques vertus Cardinales ſont répréſentées ſur les plafonds d'un des appartemens, & Hercule

combattant le lion dans un autre: ouvrages assez imparfaits, surtout ce dernier. Il n'y a rien d'extraordinaire dans la disposition intérieure du bâtiment, non plus que dans l'architecture extérieure: qui au premier coup d'œil paroît gothique, il n'en est pas de même du second, l'ordre étant un ordre ionique ou dorique mal entendu. J'ai déja oublié lequel des deux. L'ameublement est plutôt très-ordinaire que terni, il y a cent maisons à Gênes, qui sont incomparablement mieux meublées: on ne sauroit la regarder comme une maison Royale, elle n'a point été batie par un Roi, ce n'est que la maison de campagne d'un ancien Duc de Bragance, duquel S. M. regnante est descendue, & pendant tout le temps que le Portugal n'étoit qu'une simple Province de la Monarchie Espagnole, sous les regnes successifs des trois *Philippes*. *Villa Vizosa* n'étoit qu'une des maisons de plaisance de la famille de *Bragance*. Personne de la famille Royale n'y vient jamais, à l'exception de *Don Pedro* qui y passe de temps à autre quelques jours, même dans ces occasions il ne loge point au Palais; mais il habite une petite maison qui y est attenante, que l'on m'a assuré être élégamment meublée. Ce que j'y ai vu

de

de plus remarquable, ce ſont quelques vieilles lampes, & candelabres, dans ce qu'on nomme la Chapelle Royale, qui ſont d'argent pur, & aſſez maſſifs. Devant la maiſon de *Dom Pedro* eſt un petit parterre négligé, & derriere le palais un potager bien pourvu de fruits & de légumes. Le Village qui y eſt joint eſt peu conſidérable, & ſur un côteau voiſin ſe trouve une Citadelle, dont les murs ainſi que ceux *d'Eſtremor* s'écroulent dans le *foſſé*. On a trouvé dans cet endroit nombre de médailles, d'Inſcriptions, & d'autres antiquités Romaines. Cependant le *Sceriffe* eſt ce qui vaut le mieux de tout ces environs; je ſerai toute ma vie reconnoiſſant de ſes attentions. Il a pouſſé la complaiſance juſqu'à me permettre de traverſer le parc en voiture pour accourcir le chemin. Ce parc à pluſieurs milles d'etendue, & reſſemble plus à un Défert qu'à un parc. Il s'y trouve un petit nombre de biches que *Yago* & *Dom Manuël* ſe ſont beaucoup amuſés à effrayer par leurs cris, & en faiſant claquer leurs fouets.

Etant ſortis du Parc nous ſommes venus (en montant & deſcendant pluſieurs côteaux raboteux, & peu fréquentés,) en cette Ville d'*Elvas* ou d'*Yelvas*, où nous

ne ſommes arrivés qu'à nuit fermée (10). A environ une lieue de diſtance commence un aqueduc, qui m'a preſque fait oublier le ſuperbe aqueduc de la vallée d'alcantara. Ce que j'en ai pu voir, m'a paru très-magnifique, & s'il n'avoit pas été

(10) Elvas ou *Helvis* eſt une ville fort ancienne, batie par les Helves peuples de la Gaule qui habitoient auparavant entre la Garonne & la Loire, & qui ayant paſſé dans l'Eſpagne avec d'autres Gaulois y avoient apporté le nom de Celtiques. On y a découvert un grand nombre de monuments de l'antiquité. Elvas eſt aujourd'hui une des plus importantes places du Portugal, ſituée à deux lieues des frontieres de l'Eſtramadoure Eſpagnole & à trois de Badajox. Elle eſt ſur une montagne qu'elle occupe entierement: les rues y ſont belles & les maiſons propres. Il y a une citerne d'une grandeur immenſe & qui contient aſſez d'eau pour en fournir toute la ville pendant ſix mois. L'eau y eſt conduite par un magnifique aqueduc d'une lieue de long, élevé en quelques endroits de quatre à cinq arcades les unes ſur les autres. A côté de L'aqueduc eſt une grande forêt d'oliviers percée en allées & ornée de fontaines en pluſieurs endroits. L'aqueduc fut rompu par L'armée Caſtillanne qui aſſiéga cette ville l'an 1659, ſous le commandement de Don Juan d'Autriche. Ce Prince fut battu par le Marquis de Marialve & contraint de lever le ſiege. Elvas dépendoit autrefois de l'archevêché d'Elbora mais l'an 1570, elle en fut détachée, à la priere du Roi Don Sebaſtien, par le Pape Pie V. & ſon Egliſe érigée en évêché avec 10000 ducats de rente. Le pays aux environs produit de l'huile excellente, & les meilleurs vins de Portugal. A quelque pas de la ville on trouve le fort de ſainte Lucie, ſur une hauteur & régulierement fortifié

trop tard, je me ſerois arrêté pour l'examiner tout à mon aiſe. On aſſure que c'eſt l'ouvrage des Maures, ſi cela eſt vrai, il leur fait honneur.

*Elvas*, ainſi qu'*Eſtremor* (11) eſt ſituée

(11) Eſtremor ou Eſtremos a des manufactures de vaſes de terre ciſelée, qui ſont eſtimés dans toute l'Europe par leur beauté ſinguliere & l'odeur agréable qu'ils repandent, mais il y faudroit plus d'élégance & de goût dans les formes. Hors de la ville on voit une fontaine merveilleuſe en ce qu'elle tarit en hyver, contre l'ordinaire des autres ſources. Tout ce qu'on y jette ſe pétrifie au bout de quelque temps.

L'an 1663. les Portugais commandés par le Comte de Schomberg remporterent près de cette ville une victoire complette ſur les Caſtillans conduits par Don Juan d'Autriche. On trouva dans la caſſette de ce Prince (*) divers placarts imprimés & qui avoient déja couru dans Madrid au commencement de la Campagne, qui contenoient une énumération exacte des troupes de l'artillerie, des munitions & généralement de tout l'attirail de l'armée; ſpécifiant juſqu'au nombre des fers à cheval & des cloux que les Caſtillans emportoient pour la conquête du Portugal. La cour de Lisbonne, pour s'en divertir, fit écrire au bas d'un de ces imprimés: *tout ce que deſſus nous certifions être véritable, l'ayant trouvé à la defaite de Don Juan d'Autriche, proche d'Eſtremor le* 8 *Juin* 1663.

On voit à Eſtremor une tour conſtruite tout entiere du marbre d'un rocher voiſin, les pierres dont elle eſt faite ont reçu une ſi grande poliſſure qu'il eſt preſque impoſſi-

(*) *Mémoires d'Ablancourt page* 167. *& ſuiv.*

ſur une éminence. Cette Ville eſt fortifiée ſuivant la nouvelle méthode; mais les fortifications tombent en ruine. O Heureux Portugais qui n'avez beſoin ni de fortereſſes, ni de Soldats!

Hors de la Porte de la Ville par laquelle nous ſommes entrés, nous avons vu un grand concours de peuple. J'en ai demandé la raiſon, & on m'a répondu que c'étoit le lieu où ſe tenoit une foire de chevaux, & de porcs, indiquée cette ſemaine. Des deux côtés du grand chemin on avoit tendu pluſieurs toiles en façon de tentes, les cordes qui les ſoutenoient barroient le chemin de maniere que nous avons eu aſſez de peine à paſſer deſſous avec nos chaiſes. Les marchands qui avoient élévé ces abris momentanés ne s'attendoient pas qu'aucune voiture dût y paſſer: il eſt aſſez rare de rencontrer dans cette route des voyageurs allant à *Madrid* où à *Lisbonne*: ils ne s'étoient en conſéquence point fait de ſcrupule d'embarraſſer le chemin.

En voyant tant de gens raſſemblés, le cocuo me dit, que je ne trouverois point de logement à l'*Eſtallage*; il ne me trom-

ble de la fixer, lorſque le ſoleil frappe deſſus. — Les maiſons de la ville ſont toutes blanchies par dehors, ce qui produit un effet fort agréable à la vue.

poit pas, ce qui m'a fait d'autant plus de peine qu'il commençoit à pleuvoir. Cependant loin de perdre courage, j'ai voulu tirer parti de l'habit galonné que j'avois mis pour me préſenter un peu décemment au Palais de *Villa Vizoſa*, perſuadé que l'*Eſtallageiro* préféreroit un étranger galonné à ſes compatriotes de guenilles, & ſans ſouliers. Je l'ai fait prier de venir à la porte de ſon logis au moment que je deſcendois de voiture, & faiſant uſage de tout le Portugais que je poſſéde, j'ai repréſenté à *ſua Meſſé* d'un ton ſérieux & pathétique, que *ſua Meſſé* ne pouvoit me refuſer un appartement dans la maiſon de *ſua Meſſé*, ſurtout ſi *ſua Meſſé* daignoit conſidérer que j'étois muni d'un ample paſſeport (je l'ai tiré de ma poche) de ſa Majeſté très-Fidele; j'ai ajouté que j'étois perſuadé que *ſua Meſſé* avoit trop de bon ſens pour me mettre dans le cas de porter plainte contre *ſua Meſſé* au Gouverneur, qui obligeroit certainement *ſua Meſſé* de ſe montrer Hoſpitalier envers un *fidalgo* étranger.

Ce galimathias prononcé d'une voix poſée & monotone, m'a procuré nombre d'interceſſeurs auprès de l'aubergiſte: un marchand de vaches trés-déguenillé qui ſe trouva préſent, a eu aſſez de ſagacité pour décider, que j'avois un droit indiſputable

de déplacer qui je voudrois, & d'occuper ſon logement en vertu de mon paſſeport : telle eſt la force de l'éloquence ſur l'eſprit même des Marchands de vaches!

La vérité du fait eſt que l'*Eſtallegeiro* ne cherchoit qu'un prétexte pour ſe déclarer en faveur de mon habit, de ſorte que partie par bonnes paroles, & partie par menaces, j'ai forcé un pauvre conducteur d'ânes à me céder un cabinet, qu'une truie auroit pu prendre pour ſon habitation. Pauvre conducteur d'ânes, puiſſe tu employer à boire le peu d'argent que je t'ai donné pour te faire oublier l'injuſtice dont je me ſuis indirectement rendu coupable envers toi lorſque j'ai troublé ton profond repos! prends patience pour ce moment, & penſe que quoique la meilleure partie des poëtes modernes ſoient comparables à tes bêtes en fait de génie, cependant toutes les fois qu'un deux eſt aſſez favoriſé de la fortune pour qu'elle lui fourniſſe le moyen de mettre un peu de galon ſur ſon habit, les ânes non-ſeulement ſont obligés de lui céder le haut du pavé, mais même leurs conducteurs ſortent des étables pour leur faire place.

J'ai été obligé de me contenter de cet appartement, & d'en témoigner ma reconnoiſſance. Baptiſte a trouvé quelques nat-

tes qu'il a étendues ſur le plancher, après quoi il ne s'eſt plus occupé que du ſoin de me procurer à ſouper.

Il faudroit être bien novice pour s'imaginer de trouver quelque choſe de mangeable dans un *Eſtallage*. Ce n'eſt point la coutume dans ce pays; nous nous en ſommes mis fort peu en peine, nous avions un dindon prêt à mettre à la broche, un jambon de Lisbonne, & autres choſes. Les jambons de Lisbonne ſont très-renommés, & les connoiſſeurs en bonne chere ont décidé depuis longtemps qu'ils étoient ſupérieurs à ceux de *Bayone* & de *Mayence*.

On m'a conduit dans une eſpece de gallerie au haut de l'eſcalier, qui donnoit ſur nombres de chambres pleines de monde. Cette galerie étoit jonchée d'hommes qui dormoient enveloppés dans leurs manteaux. Comme je m'avançois au milieu d'eux je me ſuis apperçu que le plancher trembloit, & comme je n'avois eu la tête remplie que de tremblemens de terre depuis mon arrivée à Lisbonne, je me ſuis imaginé ſur le champ que c'en étoit un nouveau; je n'ai pourtant pas tardé à reconnoître que ma marche ſeule donnoit ce mouvement à ce plancher mal fabriqué.

Comme je me promenois en attendant mon ſoupé, quelques muletiers ſont ſor-

tis des chambres voiſines. L'un deux a commencé à toucher ſa guitare, un autre l'a accompagné de la voix; à-peine ce concert a t-il eu duré trois minutes, que les dormeurs ſe ſont levés les uns après les autres, & qu'il eſt ſorti plus de trente perſonnes des appartemens qui donnoient ſur la galerie, & quelles ſe ſont miſes à danſer. Un homme a fait un ſaut en guiſe de révérence à une femme qui s'eſt miſe ſur le champ en poſture pour danſer le *Fandango* avec lui. Il n'eſt pas poſſible de vous donner une juſte idée de leur gaieté, de leur agilité & de leur élaſticité. Il ſe trouvoit dans cette aſſemblée quatre Eſpagnoles & ſix Portugaiſes, de ces dix il n'y en a eu que trois qui aient attiré mon attention. L'une étoit une jeune brune nommée Téreſuela (diminutif de Théreze,) que j'ai reconnue bientôt pour la meilleure chanteuſe. Les deux autres étoient ſœurs, la plus jeune étoit célébre dans toutes les villes du voiſinage par ſa beauté, au point qu'on ne parloit d'elle que ſous nom de la *belle Catherine*. l'ainée ne l'eſt pas autant; mais elle a des yeux? bon Dieu, quels yeux! Il eſt dommage que la comparaiſon des étoiles ne ſoit plus de mode & ſoit trop uſée!

La parure de ces femmes étoit très-recher-

cherchée, ſurtout celle des Eſpagnoles, qui ſont venues de Badajoz avec quelques hommes de leurs amis pour voir la foire d'Elvas. Je ne ſaurois m'empêcher de répéter que j'ai vu différentes eſpeces de danſes depuis *Paranzo* en Iſtrie juſqu'à *Derby* en Angleterre; mais je n'en ai point vu qui fuſſent comparables à celle d'aujourd'hui ici. Il eſt vrai que les attitudes & les geſtes ne ſont pas toujours auſſi modeſtes qu'il ſeroit à ſouhaiter; cependant ſi j'avois les talents de *Martial*, loin de décrier le *fangando* & la *ſeguedilla*, qui étoient à ce que je m'imagine les danſes dont il faiſoit les objets de ſa ſatyre, je ſerois homme à compoſer mille vers à leurs louanges, à celles de *Tereſuela*, de *Catalina*, & ſurtout de *Paolita*, qui a les yeux dont je vous ai déja parlé!

Tant le *fandango* que la *ſeguedilla* ſe danſent au ſon de la ſeule guitarre, ou de la guitarre accompagnée de la voix; ce qui eſt une addition avantageuſe lorſque celui qui en joue a une belle voix. Les hommes auſſi bien que les femmes, en danſant, font un double bruit à chaque cadence avec le pouce & le doigt du milieu, ces deux danſes (ſurtout le *fandango*) conſiſtent plutôt en des mouvemens gracieux;

& à frapper vivement des talons & du bout du pied la terre, qu'en des pas réguliers & égaux. On danſe ſe tenant tout proche les uns des autres, enſuite on tourne, on ſe rapproche, avec une grande vivacité; on ſe retire promptement, & on ſe rejoint de même, l'homme fixe conſtamment la femme tandis que celle-ci tient la tête baiſſée, & regarde la terre avec toute la modeſtie imaginable. (12)

Il y avoit trois nuits que je n'avois presque pas fermé l'œil, & j'étois ſi fort fatigué de cette derniere journée, que j'avois faite en grande partie à pied, que j'avois été quelque temps en doute ſi je me coucherois ſans ſouper. Mais ce bal, imprévu m'a décidé ſur le champ, & au lieu d'aller me repoſer, je ſuis reſté pour en être ſpectateur, & j'y ai pris le plus grand plaiſir. Les droles qui dormoient un moment auparavant ſur ce plancher, ſans la moindre cérémonie, ou ſans avoir aucune honte de leurs guenilles, ont danſé avec les jeunes filles parées tout comme avec celles qui étoient mal vetues ſans diſtinction (pluſieurs de ces dernieres étoient réellement très-mal propres) perſonne de l'aſſemblée

(12) Par ce dernier trait, jugez, Lecteurs de la beauté d'une telle danſe. *Modeſtie* eſt excellent dans cet endroit. Probablement, cet éloge ne ſera bien recu qu'en Eſpagne.

n'a manifeſté la moindre partialité pour l'âge, l'habillement, ou la beauté, tous ont paru danſer uniquement pour l'amour de la danſe. J'ai été un peu ſurpris en voyant un grédin tout déguenillé prendre une jeune perſonne auſſi proprement miſe que *Téreſuela*, qui étoit la plus belle de l'aſſemblée, & la contempler plus amoureuſement que ne feroit un petit Maître Pariſien une riche & tendre veuve. Il n'en auroit pas été de même dans les autres pays que j'ai parcouru, où les perſonnes malvetues vivent avec celles de leur eſpece, & ceux qui ſont richement vetus avec leurs ſemblables, ſans jamais penſer à pareils mélanges, que ceux qu'on voit tous les jours dans cette partie du monde.

Il y avoit dans un coin de cette galerie une grande table. C'eſt ſur cette table qu'on a mis une nape, & qu'on m'a ſervi à ſoupé. Je m'y ſuis aſſis pour manger ſans aucune cérémonie, ni ſans la moindre honte.

Ayant à-peu-près fini, Baptiſte a placé devant moi un énorme gâteau fait par Madame Kelly. J'ai coupé ce gâteau en pluſieurs morceaux, & les ai arrangé en forme de pyramidale ſur une aſſiette, j'ai fait la ronde & les préſentant aux Dames, j'ai accompagné cette politeſſe d'un compliment caſtillan que j'avois été occupé un quart d'heu-

re à compoſer. Chacune de ces femmes a pris ſon morceau de l'air le moins gêné, les unes faiſant la révérence, d'autres ſouriant & le reſte avec politeſſe.

Ayant ainſi diſtribué ce gâteau, je me ſuis tourné du côté des Gentils-hommes (muletiers, conducteurs d'ânes & autres) & les nommant *Fidalgos* & *Cavalleros*, je les ai invité à boire à la ſanté des *amables Baylarinas* (des aimables danſeuſes,) ce qu'ils ont fait tous avec la plus noble aſſurance, & la plus grande alegreſſe, la joie univerſelle a été encore augmentée par cette politeſſe inuſitée: pluſieurs de ceux de la compagnie qui avoient juſqu'alors à peine daigné regarder l'*Eſtrangeiro*, ou paroiſſoient craindre de lui parler, lui ont tendu la main, & tous ont eu quelque choſe d'honnête à lui dire en Eſpagnol ou en Portugais.

Quand les Dames ont eu mangé leur gâteau, je leur ai fait apporter des verres d'eau, parce que j'étois informé que ſi je leur offrois du vin ce ſeroit gâter ce que j'avois fait, & que cette offre paſſeroit pour un affront; tel eſt le cas que ce peuple fait de la ſobriété. L'une d'elles qui étoit groſſe, m'a fait demander une tranche de jambon, les autres ont ſuivi ſon exemple.

Vers minuit, le bal a été interrompu par un feu d'artifice que l'on a tiré hors de la ville en l'honneur du mariage de la

Princeſſe : nous nous ſommes tous rendus pour le voir ſur l'un des baſtions mais à ma grande ſatisfaction ; la pluie y a bientôt eu mis fin, & à obligé de ceſſer, de ſorte que nous ſommes revenus à l'*Eſtallage* où l'on a recommencé à danſer avec plus de vivacité qu'auparavant, le bal a duré encore deux heures : la ſœur de *Catherine* celle qui avoit de ſi beaux yeux, qui étoit la plus agile, & la plus adroite, ayant envie (ainſi que ſes regards me l'ont fait comprendre) de me récompenſer de la petite politeſſe que je lui avois faite à elle & à ſa compagnie, a danſé ſeule, elle a déployé tant de graces que jamais mon pauvre cœur ne s'étoit trouvé dans un peril auſſi éminent.

Lorſqu'elle a eu fini, j'ai battu des mains avec tant de force, & ai été ſi bien ſecondé par *Baptiſte*, *Yago*, & *Dom Manuël*, que les ſpectateurs ont été obligés d'oublier leur flegme ordinaire en pareilles occaſions, & de lui donner par leurs acclamations la récompenſe qu'elle avoit ſi bien méritée. Un jeune *Fidalgo* à pris enſuite ſa place, & a montré une agilité ſurprenante par ſes ſauts, & donnant à ſon corps mille attitudes pitoreſques. Téreſuela nous a fait entendre pluſieurs chanſons Caſtillanes, elle avoit la voix ſi agréable, & ſes manie-

res étoient si naturelles quelles auroient fait honneur aux plus fameuses de nos princesses de Théâtre. La belle *Catherine* a chanté à son tour, mais elle m'a paru ne pas égaler son amie.

Quand elles ont eu fini, j'ai fait demander à *Paolita*, si elle voudroit me faire la grace de me donner une copie de la chanson que sa sœur avoit chantée, je lui faisois cette demande, non seulement parce qu'il y avoit plusieurs morceaux de cette chanson qui me plaisoient, mais encore pour essaier s'il seroit possible de lier conversation avec elle, & juger si son bon sens & son esprit étoient comparables à ses beaux yeux. Voici qu'elle a été la réponse; Elle m'a fait dire, qu'elle ne manqueroit pas de m'envoyer un livre entier de chansons le lendemain à la *posada* (hotellerie) à *Badajoz* où elle devoit se rendre ainsi que moi.

Je m'étois servi pour cette commission d'un jeune homme de la compagnie, que je m'imaginai, à l'air de familiarité qu'il avoit avec elle, très-propre à cet emploi. Mais, frere, ne pouvois-tu pas aller tout simplement à elle & lui parler toi même? non, je ne le pouvois pas: Si cela avoit été possible, je n'aurois pas attendu que vous m'y eussiez encouragé. Dans ce pays

ci, les mœurs ſont différentes de celles d'Angleterre, de France & d'Italie, & je peux vous aſſurer, que j'aurois donné tout au monde pour pouvoir échanger quelques mots avec cette *Paolita*, aux beaux yeux de laquelle, quoique déja dans ma quarantieme année j'avois peine à réſiſter.

Il étoit près de trois heures lorſque la fête a fini, chacun a été ſe coucher ſur le plancher, oui, tous ſur le plancher, quelques uns ſur des nattes, d'autres ſur des paillaſſes, & même le plus grand nombre ſur le ſimple plancher, tous gardant leurs habits, ſans en excepter *Teréſuela*, *Catherine*, & ſa ſœur aux grands yeux noirs, & toutes ſur la terre, ſelon l'uſage du ſiecle d'or.

J'ai été le ſeul qui ne les ai pas imitées: mes eſprits avoient été ſi fort émus par ce divertiſſement imprévu, que ne me ſentant pas la moindre envie de dormir, au lieu de me coucher j'ai demandé de l'encre & du papier, & il y a près de trois heures que je m'occupe à vous écrire. Il eſt grand jour, & je ſuis encore ici dans cette galerie tremblante, que je croyois à chaque inſtant devoir céder. L'aventure auroit été ſinguliere ſi les muletiers, les conducteurs d'ânes, les *Caleſſeïros*, la brune, la belle Catherine, ſa ſœur, & tous les aſſiſtans

tant mâles que fémelles, nous étions tous trouvés péle-mêle tous à la fois tranſportés dans l'étage au deſſous.

Il pleut actuellement à verſe, & comme tous ceux qui m'environnent dorment profondément. Je vais eſſaier de me procurer, à mon tour un peu de repos. Le premier endroit de ſéjour n'eſt qu'à trois petites lieues d'ici, il ſe nomme *Badajoz*; il ſuffit que je parte dans l'après-diné.

## LETTRE XXXVIII.

*Affaires d'amour. Vaches blanches. Un Cardinal, ancien ami, & lettre Portugaiſe.*

*Badajoz; 22 Septembre 1760. au ſoir.*

Il eſt heureux pour moi de quitter ce pays; ſi j'y faiſois le moindre ſéjour, j'y perdrois certainement la tête, quoique je ſois aſſez vieux pour être ſage. Oui, pour peu que je m'y arrêtaſſe, ma philoſophie qui m'a aidé à ſoutenir courageuſement pendant dix ans les attaques réitérées des beautés Britanniques, ma pauvre, ma ſotte, ma mépriſable philoſophie ſeroit ſubjuguée

par un pouvoir que j'ai honte de nommer. Mais reprenons le fil de mon hiſtoire en ma maniere ordinaire.

Il étoit neuf heures du matin que je n'avois pas encore fermé les yeux. La danſe, & mon trop d'application à écrire m'avoient échauffé l'imagination. Je me ſuis levé, & ſuis entré dans la gallerie tremblante, où pluſieurs des hommes qui compoſoient la compagnie de la nuit paſſée mangeoient de la viande, & des olives ſalées avec les quatre Eſpagnoles : Ce déjeuné m'a paru ſingulier; Les femmes m'ont fait la révérence & ont ſouri, en me voyant, les hommes m'ont invité à ſuivre leur exemple, ce que j'ai refuſé. On prétend que les Eſpagnols déjeunent conſtamment avec du Chocolat; c'eſt peut-être leur uſage lorſqu'ils ſont chez eux; mais ici le bruit public ſe trouva démenti.

Après déjeuné on a danſé encore le *Fandango*, par complaiſance pour moi, ayant vu combien j'y avois pris de plaiſir: politeſſe eſpagnole que je ne dois pas paſſer ſous ſilence. Tandis que les uns danſoient, d'autres ſe raſoient dans le même appartement. Dans un autre pays que celui-ci cette façon d'agir ſeroit regardée comme une très-grande impoliteſſe; mais ici on n'y fait aucune attention. Ce peuple

vit *ſans façon*, ou pour mieux dire à la *Tartare*.

Cette danſe n'a pas été de longue durée; les femmes ont voulu aller à la meſſe quoiqu'il continuât à pleuvoir. Il paroît que les Eſpagnoles ainſi que les Portugaiſes, y aſſiſtent régulierement tous les jours de l'année ſans exception. Les Italiennes ne l'entendent que les Dimanches & les jours de fête ſurtout lors quelles ſont encore jeunes. Elles ont été en conſéquence chercher leurs *Mantilles*; c'eſt-à-dire les *voiles blancs* dont elles couvrent leurs têtes & la partie ſupérieure de leur corps. Il faut que je vous diſe que la nuit paſſée je n'avois que trop lorgné les yeux de *Paolita*, & qu'elle m'avoit clairement donné pluſieurs fois à entendre, qu'elle n'étoit point fâchée de la préférence que je lui donnois ſur la brune *Téreſuela*, & même ſur ſa charmante ſœur, & puiſque nous voilà ſur ce chapitre, il ne m'en coutera pas plus de vous dire, que lorſque nous fûmes voir le feu d'artifice, quelqu'un dans l'obſcurité me pinca doucement le bras, & poſa ſa main dans la mienne.

Les hommes & les femmes donc ont quitté la galerie; & s'en ſont allés à l'Egliſe; mais à peine étoient-ils au bas de l'eſcalier, que *Paolita* eſt revenue pour prendre

un de ſes grands qu'elle avoit oublié. Elle a monté l'eſcalier avec tant de viteſſe, qu'elle s'eſt trouvée davant moi au moment où je m'y attendois le moins : cette apparition ſubite m'a mis hors de moi. *Dios te da mil annos de bien, Eſtrangeiro.* (Dieu te donne mille années de bien, Etranger.) m'a-t-elle dit en levant ſon voile, & me parlant à l'oreille. Toute la réponſe que j'ai pu lui faire a été de lui appliquer un baiſer ſur l'œil droit, & un ſecond ſur le gauche ; & avant que j'aie eu le temps de me reconnoître, elle eſt diſparue.

Elle eſt partie, & m'a laiſſé, je ne ſaurois dire en quel état ? Qu'avoit-elle beſoin d'oublier ſon gand ! ou de remonter, & de me faire un compliment ! & des vœux en ma faveur. J'en fais auſſi pour elle & de mille cœurs ſi les avois : mais je ne ſuis dans ce pays qu'un pauvre voyageur : & ce qu'il y a de pire j'ai deja atteint ma quarantieme année. Pourquoi donc a-t-elle été penſer à ſon gand ? O vous *Séneque*, vous *Boëce* (13) vous tous *philoſophes*

(13) Boëce, eſt probablement le même que la Boëcie, intime ami de Michel Montaigne, & dont ce dernier diſoit qu'il ne diſtinguoit point, entre eux deux, le toi & le moi ; voici à ce ſujet les propres expreſſions de de philoſophe auſſi profond que ſimple & naïf. „ L'amitié eſt cet-„ te intimité où les ames ſe mêlent & confondent telle-

dont j'ai autrefois étudié les ouvrages avec attention, je vous demande pardon de les avoir lus & relus, à ce qu'il me paroit à préſent aſſez inutilement : un coup d'œil, un attouchement, un rien, l'a emporté ſur une douzaine de ſages, & a ſubitement détruit toute la ſageſſe dont j'avois fait une ſi ample proviſion, & que j'avois recueillie d'une lecture & d'une application continuelle de vos graves leçons ! n'y penſons plus, & continuons mon journal.

Ma longue veille m'avoit décidé à ne partir que tard ; ainſi je ſuis ſorti d'*Elvas*

„ ment l'une dans l'autre qu'on ne retrouve plus la cou-
„ ture qui les joint. Telle eſt l'amitié qui me liait autre-
„ fois avec Etienne de la Boëcie : nous nous cherchions
„ avant de nous être vus, & par des rapports que nous
„ oyons l'un de l'autre, notre amitié augmenta de telle
„ force que nous nous embraſſions par nos noms. A no-
„ tre premiere rencontre, qui fut par hazard en une grande
„ fête de ville, nous nous trouvames ſi connus, ſi pris,
„ ſi obligés entre nous, que dès lors rien ne nous fut ſi
„ proche que l'un à l'autre : ſi l'on me preſſoit de dire
„ pourquoi je l'aimois, je ſens que cela ne ſe peut exprimer
„ qu'en répondant : parce que c'étoit lui, parce qu'étoit moi. "
En une telle amitié les offices, les bienfaits ne méritent pas d'être mis en compte, volontés, honneur, vie, tout eſt commun. Entre deux amis, il ne ſe peut ni prêter ni donner rien.

Il nous eſt reſté de la Boëcie des ouvrages en proſe d'une morale douce & pure, avec quelque ſonnets qui font regretter la perte de beaucoup d'autres qu'avoit compoſés l'auteur.

à trois heures de l'après-midi. La pluie continuoit. Après avoir cheminé près de deux heures, nous avons traverſé un torrent nommé *Caya*, qui ſépare de ce côté le Portugal & l'Eſpagne auxquels il ſert de borne. Quoi qu'on puiſſe le paſſer à pied ſec preſque pendant toute l'année, la pluie l'avoit ſi fort enflé, qu'il atteignoit les ſangles de mes mules; de ſorte que j'ai perdu l'eſpérance d'avoir les chanſons que Paolita m'avoit promiſes; perſuadé que les ânes qui doivent rapporter les deux ſœurs à *Badajoz* ne pouroient le franchir à la n'âge aujourd'hui. Encore: me voilà retombé: finiſſez, laiſſez moi, allez. Je ne veux plus penſer à vous. J'ai quarante ans.

J'avois été aſſez triſte depuis *Elvas* juſqu'à ce *torrent*. En atteignant le côté oppoſé j'ai eu un mouvement de joie. J'avois le Portugal derriere moi, & les *Caleiſſeiros* (à préſent *Caleſſeiros*) m'aſſuroient que le voyage ſeroit beaucoup moins fatiguant, que nous ne trouverions plus d'*Eſtallages* en Eſpagne, mais des *Poſadas*. Qu'il ne ſeroit plus queſtion de coucher ſur le plancher ſur des nattes & ſur de la paille; mais ſur des *Camaſaltas*, rembourés de laine, & des *ſavanas l'empias cuda noche, ſi aſtedquiere:* c'eſt-à-dire *des*

*lits hauts, & des draps blancs chaque nuit ſi l'on veut.*

*Badajoz* anciennement *Pax auguſta* (14) eſt une ville fortifiée, ſituée ſur une petite éminence diſtante d'environ une lieue de *Caya*. Nous y ſommes entrés par un pont de pierre qui eſt ſur la riviere de *Guadiana*. Ce pont eſt l'un des plus longs & des plus magnifiques que j'aie encore vus. S'il étoit un peu plus large il

(14) Cette ville eſt ſituée à une lieue des frontieres de Portugal c'eſt une place très-importante pour l'Eſpagne: elle eſt bien fortifiée & a toujours bonne garniſon; du reſte elle n'eſt pas grande, & l'on n'y compte pas plus de 5000 habitants. Un château bati & fortifié à la moderne la couvre du côté du Portugal & de l'Andalouſie. Cette ville eſt fort ancienne: du temps d'Auguſte, on la nommoit *colonia pacenſis* & *pax auguſta*, c'eſt de ce dernier nom que les maures ont fait par corruption d'abord bax-augos & puis Badajox. Elle a ſoutenu deux ſieges ſans avoir été priſe; l'un contre les Portugais l'an 1658 & l'autre en 1705 également contre les Portugais. C'étoit autrefois un duché qui appartenoit à un Seigneur particulier, mais depuis longtemps il eſt reuni à la couronne. La Campagne d'alentour eſt fort agréable & très-fertile, mais elle eſt incommodée de temps en temps par des nuées de ſauterelles qui s'y jettent en ſi grande quantité que le miniſtere eſt obligé d'y envoyer du monde pour brûler ces inſectes.

Dans le voiſinage de Badajoz le Portugal eſt ſéparé de l'Eſpagne par deux rivieres qui ſont au nord de la guiadiana & viennent y perdre leur nom, l'une à l'orient, l'autre au couchant de la ville.

ne ſeroit pas indigne de la *Tamiſe* même. Ce pont eſt la promenade favorite du ſoir des habitans de *Badajoz*. J'ai été charmé en approchant la *Guadiana* de voir le long de la rive oppoſée à la ville un grand troupeau de vaches blanches comme du lait. Leur nombre étoit au moins de cinq cents, ce qui ſurpaſſe celui de toutes celles qui appartiennent à l'allemtejo & à l'Eſtramadoure Portugaiſe. Du moins je peux aſſurer, que je n'en ai pas vu une ſeule depuis *Aldéagallega* juſqu'à *Villa Vizoſa* (15) incluſivement. Il eſt vrai qu'à *Elvas* j'en apperçus quelques-unes. Mais ce ne fut qu'à cauſe de la foire qu'on y avoit alors.

(15) *Villa Vizoſa*, dont on a parlé plus haut, a dans un de ſes fauxbourgs un temple fort ancien conſacré à St. Jacques: mais qui dans le temps de l'antiquité payenne avoit été bâti en l'honneur de proſerpine. On y a trouvé un grand nombre d'inſcriptions à l'honneur de cette divinité. Voici un des principales.

*Proſerpinæ ſervatori*
*C. Vettius Silvinus*
*Pro Eunoide plautilla*
*Conjuge ſibi reſtituta,*
V. S. A. L. P.

Ces dernieres lettres ſignifient *Votum ſolvens animo libens poſuit.* Dans la même ville eſt un couvent de Religieux de St. Auguſtin, ou l'on trouve auſſi quantité d'inſcriptions qui ſont toutes à l'honneur du dieu *Endoyellicus* dont le

D'où les Portugais tirent-ils cette quantité de Bœufs qu'ils maſſacrent les Dimanches à l'amphithéatre de *Campa pequeno?* & les bœufs qui ſont attelés à leurs charettes bruyantes, où la viande de boucherie qu'on conſomme dans leur Capitale? Je m'imagine qu'ils ont quelque province à la rive Occidentale du Tage, plus fertile que les deux que je viens de nommer, & qui eſt plus abondante en pâturages.

A l'extrêmité ſeptentrionale du pont de Badajoz eſt une porte, flanquée de deux tours rondes de pierre, ou donjons. Derriere cette porte j'ai trouvé deux drôles qui m'ont complimenté ſur mon arrivée en Eſpagne: au premier coup d'œil je les ai pris pour deux Jéſuites, étant tous deux enveloppés de grands manteaux noirs qui pendoient juſqu'à terre, & ayant des chapeaux rabattus ſur la tête. Mais j'ai bientôt reconnu à leurs diſcours que c'étoient des commis de barriere. Ils m'ont prié d'or-

nom a tant donné de peine aux antiquaires & aux critiques. En voici une.

*Deo Endovellico*
*Præſtantiſſimi numinis*
*Sextus Coccius Craterus*
*Honorinus eques Romanus*
*Ex voto.*

d'ordonner aux *Caleiſſeiros* de me conduire à la Douane : où mes malles ont été ouvertes & viſitées : non pas d'une maniere auſſi impolie, qu'on le pratique en Angleterre ; où un inſolent maraud dérange tout ſans la moindre diſcrétion, découd même vos habits, s'il a le moindre ſoupçon qu'on ait caché des dentelles entre la doublure & le drap ; & lorſqu'il vous a bien tourmenté, il vous extorque encore quelques ſchellings en récompenſe de ſa groſſiereté, & de ſa brutalité.

Ceci eſt un des inconvéniens du grand nombre de ceux que les Voyageurs de mauvaiſe foi ont attiré à ceux qui ne cherchent point à frauder. Le gros des hommes eſt naturellement voleur, & il s'en trouve beaucoup qui s'occupent continuellement à priver les ſouverains de leurs droits par le moyen de ce qu'on appelle faire *la contrebande*. Ceux qui ſont chargés d'exiger ces droits, ne ſauroient lire ſur la phyſionomie des allans & des venans leur honnêteté ou leur mal-honnêteté, & diſtinguer le contrebandier de l'homme d'honneur. Conſéquemment ils viſitent tout le monde indiſtinctement. Ces viſites ſont plus ou moins rigoureuſes dans un Etat que dans un autre. En Angleterre elles ſont inſupportables. J'ai été ſouvent indigné d'y voir

même des femmes traitées d'une maniere plus indécente qu'elles ne le ſeroient dans les Etats les moins policés de la Barbarie. Il paroît que le Gouvernement Eſpagnol, ſe conduit plus honnêtement à cet égard que celui d'Angleterre ; & ne regarde point les effets de Contrebande qu'un Voyageur pourroit cacher dans ſa malle comme un objet digne d'attention, ou capable de produire une diminution notable dans les revenus publics.

La *Poſada* (l'auberge) de St. *Lucie* où j'ai mis pied à terre, ne vaut pas beaucoup mieux qu'un *Eſtallage* Portugaiſe : ſes murs ſont pourtant ſans breches, le toit eſt entier, & le plancher n'eſt point pavé de petits cailloux comme une rue. Ici, comme en Portugal, les fenêtres n'ont point de vitres ; mais ſimplement des volets, qui en excluent la lumiere, lorſqu'on cherche à en exclure la pluie, le vent, & le froid. On n'y trouve ni commodes, ni garde-robes, ni miroirs. Ici, dit Baptiſte, pareils meubles ne ſont point *de mode comme en France*. Ici les chaiſes ſont boiteuſes, & les tables graſſes, préciſément comme dans les *Eſtallages* mais les *Camas altas* que l'on y rencontre ne ſe trouvent point dans les *Eſtallages*, & quand à ce ſenor (plus Senhor) *Poſadero*, nous deviendrions les

meilleurs amis du monde, ſi je fixois mon domicile à *Badajoz*. Il joue de la guitarre mieux qu'aucun de ceux que j'ai entendu juſqu'à préſent: & ſa politeſſe eſt comparable à ſon habileté en muſique. Il a eu la complaiſance de jouer tandis qu'on me raſoit. *Para diſent andara uſted*, dit-il; c'eſt-à-dire, *pour me déſennuyer*. Etoit-il poſſible de pouſſer plus loin la politeſſe?

Je n'ai pas été plutôt arrivé, que j'ai envoyé Baptiſte avec un billet au Cardinal *Acciaioli*, pour informer ſon Eminence de mon arrivée, lui demandant d'être admis *al bacio della ſacra porpora.* (à baiſer la pourpre ſacrée) & lui offrir mes ſervices pour l'Italie, où je comptois me rendre au plutôt. J'attendois tranquillement ſa réponſe, quand un gentilhomme a paru tout d'un coup dans ma chambre, & m'a ſerré dans ſes bras avant que j'aie eu le temps de le reconnoître en criant *ben trovato*, *ben trovato*. Je l'ai fixé, je me ſuis froté les yeux, tout cela ſans pouvoir le remettre. Comment? Vous ne reconnoiſſez pas votre ancien ami le milanois *Meroſio?* Ah Docteur, eſt-ce vous! c'étoit réelement lui, l'un des Compagnons de ma jeuneſſe que je chériſſois le plus. Il avoit rencontré Baptiſte dans la rue, il avoit connu ce Domeſtique à Lis-

bonne: que faites vous ici, Baptiſte? Monſieur, j'y ſuis avec mon ancien maitre, Monſieur un tel, & nous nous en allons en Italie. Comment? Mon ancien ami de Turin! Oui, Monſieur, il eſt de Turin. Si vous êtes ſon ami, allez à la *Poſada*, & vous le verrez: cette ſurpriſe a été fort agréable pour le Docteur & pour moi, ainſi que vous pouvez l'imaginer; nous nous ſommes mutuellement faits beaucoup de queſtions en moins d'un inſtant, & nous n'avons pu revenir qu'avec peine de la ſurpriſe de ce *belle incontro* (*cette belle rencontre*,) dans un coin auſſi peu fréquenté du globe que *Badajoz*.

Le Cardinal auquel heureuſement mon nom n'étoit pas tout à fait inconnu, m'a fait dire, qu'il ſeroit charmé de me voir, je me ſuis rendu en conſéquence avec *Meroſio*, qui eſt ſon Médecin, à ſon logis, il m'a reçu avec beaucoup d'affabilité, & a paru prendre part à la joie qui éclatoit dans les yeux de deux amis qui inopinément ſe rencontroient ſur les bords de la *Guadiane*. J'ai paſſé avec eux une ſoirée fort agréable: le Portugal, Rome & l'Angleterre ont été pendant cinq heures les ſujets de la converſation. Il ſe trouvoit avec cette Eminence un jeune *Monſignor*, ſon neveu & pluſieurs autres Gentilshommes Italiens, tous très-ennuiés de leur long

ſéjour ici, & ſouhaitant tous de l'échanger pour celui de Rome: *Badajoz* n'eſt point ſelon eux une réſidence propre pour un Cardinal. A l'exception du Gouverneur, Le Comte de la Roca, & deux ou trois officiers de la garniſon qui ont vu le monde, tout le reſte n'eſt pas fort ſociable. Les habitans de *Badajoz* qui n'avoient peut-être jamais vu de Cardinal dans leurs murs depuis qu'ils étoient bâtis, rendent à ſon *Eminence* une ſorte de reſpect qui approche de l'adoration, ou de l'idolâtrie, ainſi qu'il le nommoit lui-même, qu'il leur rend en bénédictions ſans nombre toutes les fois qu'il ſort dans les rues. Mais cet échange mutuel de politeſſes ne raccommode point ſes affaires, & il paſſe ſes jours plutôt dans la langueur que dans le repos. Et comment paſſe-t-il les nuits? heureux les mortels obſcurs tels que nous, dont rien ne trouble le ſommeil, ſi ce n'eſt la dureté d'un matelat, & l'idée de *Paolita!* On n'eſt pas toujours à plaindre d'être obſcur, & de ſe trouver placé dans un rang aſſez bas pour ne pas attirer les regards des Rois & des Papes.

Je n'ai pas beſoin de vous inſtruire de l'accident qui a conduit un Prélat de cette importance dans cette ville. Les papiers publics vous ont informé du traitement qu'il a

eſſuyé à Lisbonne; & la maniere dure dont il en a été chaſſé avec toute ſa ſuite. J'ai eu la hardieſſe de lui en demander la raiſon. Je crois, réelement, m'a-t-il répondu, que ceux qui m'ont chaſſé ne la ſavent pas plus que moi. On m'apporta un ordre qui m'enjoignoit de quitter Lisbonne dans une heure de tems; mais les cinquante ſoldats porteurs de cet ordre ne m'accorderent pas une minute. Leur Commandant me fit entrer ſur le champ dans une chaloupe ſans me donner le temps de fermer mon bureau, me fit traverſer le *Tage* & me conduiſit à la *Caya* en quatre jours. Je n'eus point de lit dans toute la route, & à peine de quoi manger, & tout cela ſans ſavoir pourquoi? Mais venez me voir quand je ſerai en Italie & je vous en dirai davantage. Ici, ajouta-t-il en ſouriant, je dois agir en grand politique, & me taire.

Je compte demain faire ce que j'ai fait aujourd'hui, & ne m'éloigner d'ici que de trois lieues. Je paſſerai toute la matinée avec mon ami, qui comme un vrai Milanois, s'afflige de la ſituation de ſon maitre, quoiqu'il ne connoiſſe pas mieux ſes affaires que moi.

Je finirai ma lettre par la copie de celle que *Dom Luis da Cunha* ſecrétaire d'Etat écrivit au Cardinal, & qui lui fut remiſe

par l'officier qui devoit l'accompagner jusqu'à *Caya*.

## CARTA.

„ *Que de ordem de Sa Mageſtade eſcre-*
„ *veo o ſecretario de eſtado Dom Luis da*
„ *Cunha ar Cardinal Acciaioli para ſahir*
„ *da Corte de Lisboa.*

„ *Eminentiſſimo e reverendiſſimo ſenhor.*
„ *Sua Mageſtade, uſando de juſto, real,*
„ *e ſupremo poder, que portodos os direc-*
„ *tos the compete, para conſervar illeza*
„ *a ſua authoridade regia e preſervar o*
„ *ſeus vaſallos de eſcandalos prejudicias a*
„ *tranquilidade publica deſſeus reinos: Me*
„ *manda intimar à voſſa Eminencia que*
„ *logo immediatamente a appreſentacaon*
„ *deſta Carta haja voſſa Eminencia de ſa-*
„ *hir deſta Corte para a outra banda do*
„ *Tejo, haja de ſahir via recta deſtes rei-*
„ *nos no precizo termo de quattro dias.*

„ *Para o de cente tranſporte de Voſſa*
„ *Eminencia ſe a chao promptos os reaes*
„ *eſcaleres na praya fronteira ſa cara da*
„ *habitacad de Voſſa Eminencia.*

„ *Epara que Voſſa Eminencia poſſa en-*
„ *trar nellas, e ſeguir a ſua viagem e*
„ *caminho, ſem o menor reccyo de inſul-*
„ *tos contrarios a proteccao que Sua Ma-*

„ *geſtade quer ſempre que em todos orca-*
„ *zos ache en ſues dominios a immunidade*
„ *do caracter de que Voſſa Eminencia ſe*
„ *acha reveſtido. Manda o ditto ſenhor*
„ *ao mes mo tempo acompanhar a Voſſa*
„ *Eminencia até a fronteira deſte reino*
„ *por huma decoraza, e compentente eſcol-*
„ *ta militar.*

„ *Fico para ſervir a Voſſa Eminencia*
„ *como major obſequio. Deos guarde à Vos-*
„ *ſa Eminencia multos annos. Paco a 14*
„ *de Junho de 1760. De Voſſa Eminencia*
„ *obſequioziſſimo ſervidor.*"

*D. Luis da Cunha.*

Ce qui ſignifie en François.

„ LETTRE *Ecrite, d'ordre de Sa Ma-*
„ *jeſté par Dom Louis da Cunha Secré-*
„ *taire d'Etat au Cardinal Acciaiolli;*
„ *pour qu'il ait à partir ſans délai de*
„ *la Cour de Lisbonne.*

„ *Très Eminent & très Révérend Sei-*
„ *gneur.*

„ S. M. ſe ſervant du pouvoir juſte, royal,
„ & ſuprême auquel il a toute eſpece de
„ droit,

„droit, afin de maintenir dans toute ſon „intégrité ſon autorité royale, & préſer„ver ſes ſujets de tous ſcandales qui pour„roient préjudicier à la tranquilité publi„que de ſes Royaumes, m'ordonne de fai„re ſavoir à votre Eminence, qu'auſſitôt „que la préſente lettre lui aura été remiſe, „votre Eminence ait à ſortir de cette „cour pour ſe rendre à l'autre côté du Ta„ge, & qu'elle ait à ſortir en droiture de „ſes Royaumes dans le terme précis de „quatre jours.

„Les barques Royales ſe trouveront prê„tes devant la maiſon de votre Eminence, „pour tranſporter la perſonne de votre „Eminence.

„Et pour que votre Eminence puiſſe y „entrer, & pourſuivre ſon voyage & che„min, ſans la moindre crainte d'inſultes con„traires à la protection que S. M., entend „que trouve en tous les cas, dans les ter„res de ſon obéiſſance, l'immunité du ca„ractere dont votre Eminence ſe trouve „révêtue. Le dit Seigneur ordonne en „même temps que l'on ait à faire accom„pagner votre Eminence juſqu'à la fron„tiere de ce Royaume par une eſcorte „militaire honorable, & compétente.

„Je demeure prêt à ſervir votre Emi„nence avec la plus profond reſpect. Dieu

„ garde votre Eminence nombre d'années.
„ Paco le 14 de Juin 1760.

*D. Luis da Cunha.*

## LETTRE XXXIX.

*Leçon aux écrivains Voyageurs.*

*Badajoz 23 Septembre 1760. Le matin de bonne heure.*

J'eus hier avant de me coucher la curiosité de relire toutes les lettres que j'ai écrites de Portugal : réfléchissant ensuite un moment sur leur contenu. „ Fort bien, me „ suis-je dit en moi-même, supposons qu'il „ me prît fantaisie un jour ou l'autre, de „ faire imprimer ces lettres; que puis-je „ penser du jugement qu'en porteroit le „ public? Vous savez, Monsieur, le Voya„ geur, qu'avant que d'hazarder d'abandon„ ner son ouvrage à l'Imprimeur, un hom„ me sage doit se faire deux fois cette „ question. Ainsi permettez moi de vous „ la faire de nouveau. *Que dira le public „ de votre Livre lorsqu'il sera imprimé?*

L'amour propre répond sans hésiter, que

tout le monde en ſera charmé; que les hommes les plus occupés, & les femmes les plus ſoigneuſes quitteront leurs affaires, ainſi que leurs amuſemens pour jouir d'une auſſi délicieuſe production; que tous s'uniront en cœur pour vanter la pureté du langage, la vivacité du ſtyle, la variété des penſées, & la juſteſſe des remarques. Chacun me nommera habile peintre des objets matériaux, me conſidérera comme grand inveſtigateur des coutumes & des mœurs, & me placera infailliblement au rang des écrivains les plus clairs, les plus brillants, & les plus inſtructifs que l'Italie & tout autre pays ait encore produits. (16)

(16) A quelques détails près, très-longs très-minutieux & très-indifférents, ces lettres méritent l'attention des lecteurs. L'Eſpagne en général eſt le peuple de l'Europe qui nous eſt le moins connu & que nous avons le plus intérêt de connoître; ceux qui croiroient avoir une notion ſuffiſante de l'eſpagne, par les anciennes relations, ſe trouveroient aujourd'hui bien trompés. Il ne faut qu'une ou deux générations pour changer la face d'une nation, capable de culture. Ces changemens à la vérité ſont plus ſenſibles dans le moral que dans le phyſique, mais il ne s'en fait guerre dans les mœurs ou le génie national qui n'influe plus ou moins ſur le local du pays. L'eſprit d'obſervation eſt maintenant répandu par-tout & ſe fait remarquer principalement dans la plûpart des lettres que, l'on offre au public. Les politiques y trouveront un tableau aſſez fidele & ſouvent curieux des Gouvernements, l'attention des gens

Mais l'amour propre, mes Freres, l'amour propre eſt un coquin bien trompeur auquel on ne doit jamais ſe fier. L'amour propre ne laiſſe échapper aucune occaſion

de lettres ſe portera ſur la deſcription des différentes villes & ſur les recherches auſſi curieuſes qu'exactes dont l'auteur a rendu compte: il n'eſt pas même juſqu'aux détails longs & minutieux qui, lus avec l'indulgence & la patience néceſſaires, ne puiſſent ſervir à donner des idées juſtes ſur la moyenne claſſe des peuples Portugais & Eſpagnols. Il eſt à préſumer même que l'auteur ne s'eſt ſi fort étendu ſur ce ſujet que par ce qu'il a été trop négligé par les autres voyageurs, qui ne l'ont pas regardé comme aſſez important, quoiqu'il ſoit réellement le plus digne des regards & de la curioſité d'un obſervateur; les grands de tous les pays ſe reſſemblent à-peu-près, au lieu que les différences nationales ne ſe rencontrent jamais plus frappantes que dans la claſſe médiocre des habitants d'une contrée. Le temps précieux des voyages, employé de cette maniere, ſeroit incontéſtablement très-utile quoique peut être moins agréable que de ſe promener ſur les bords du Tage ou du Mincio, Horace ou Virgile à la main. Un voyageur hiſtorien qui, ſans partialité, rend un compte exact des mœurs & des coutumes des pays qu'il a vus eſt utile à ſa patrie: il eſt vrai que ce travail eſt au deſſous de celui du bel eſprit & des littérateurs d'un goût fin & délicat, mais on ne ſauroit nier qu'un voyageur, tel que le nôtre, ne rende plus de ſervice au public qu'un prétendu connoiſſeur en peinture qui crie partout au miracle & qui achette à grands frais un tableau, ſouvent gâté, du Titien; ou un antiquaire qui ſe croit trop heureux d'avoir recouvré une médaille informe & barbare, d'avoir diviné une inſcription à demi-effacée ou enfin d'être venu à bout

de louer, de flatter, & d'égarer & il n'y a pas un ſeul homme vivant qui n'ait eu de fortes raiſons de s'en méfier: à préſent que j'ai examiné de ſens froid le *tout enſemble* de mes lettres Portugaiſes, & réfléchi pendant une heure ſur l'effet quelles pourront produire ſur la généralité des lecteurs, j'avoue que je ne ſuis pas auſſi ſatisfait de ce *tout enſemble* que je l'ai été de chaque lettre en particulier, lorsque je les ai écrites par intervalle, & à vingt-quatre heures de diſtance l'une de l'autre. J'ai quelque crainte que certains lecteurs ne les trouvent trop ſatyriques, & ce qui ſeroit encore pire, qu'elles ne lui fiſſent naitre des idées ſur le compte des Portugais tout-à-fait oppoſées à celles que je voudrois leur en donner.

Si chacune de ces lettres devoit être lue ſans aucun égard pour le reſte. Je ſuis perſuadé que perſonne ne me ſoupçonneroit de cauſticité; & de prévention contre les Portugais & contre leur pays. La déſcription des mauvaiſes Hôtelleries dans une

de deſſiner quelques reſtes de ruines antiques. Obſervez la variété des mœurs, les effets du climat, de l'éducation &c. c'eſt travailler plus utilement pour ſes concitoyens que de leur rapporter une mode nouvelle, un nouvel air, ou un mets nouveau.

route peu fréquentée des Voyageurs, la rélation de la ſottiſe d'un barbier, ou de l'impertinence d'une femme du commun, & d'autres rencontres de même eſpece, pourroit peut-être amuſer pendant le peu de temps qu'on emploieroit à les lire, & ne laiſſeroient aucune impreſſion après elles déſavantageuſe au Portugal & à la généralité de ſes habitans. Chaque lettre priſe en particulier ne produiroit d'autre effet que celui que les burlesque *Capitolo* ouvrage de notre poëte *Bernis* qu'il addreſſa à ſon ami le fameux *fracaſtor* pour ridiculiſer *Settignano* (*Village du territoire de Verone*) a produit dans l'eſprit de ceux qui l'ont lu. Tous riroient peut-être du ſujet du tableau & de la gaiéte du peintre; ainſi qu'il en eſt arrivé du *Capitolo*: mais je ne me raſſure point, en penſant que mes différentes narrations burlesques, priſent toutes enſemble pourroient produire un effet tout contraire à celui que je me propoſe par mon ouvrage & ne placer au rang de ces Voyageurs chagrins & de mauvaiſe foi, qui dans les pays qu'ils d'écrivent ne cherchent que des prétextes à pouvoir les critiquer, & les ravaler.

Afin donc que mes lecteurs ne puiſſent pas ſe former de mes lettres (ſi je les publie, comme c'eſt mon intention) des idées

plus défavorables des Portugais que celles que j'entends leur en donner, il eſt convenable de les avertir ici, qu'ils daignent obſerver, que quoique je cenſure & ridiculiſe plus ſouvent que je n'approuve & ne loue, ils ne doivent cependant pas ſe preſſer de conclure d'après mon témoignage que le Portugal & ſes habitans ſoient indignes de ſon eſtime. Je n'ai que très-peu vu l'un & l'autre, & n'ai eu aucune occaſion de connoître par moi-même les gens du premier rang, ni ceux de la claſſe mitoïenne. En conſéquence s'il ſe trouvoit quelqu'un parmi mes lecteurs qui fût porté à m'en croire ſur ma parole, & à donner une foi implicite à mes lettres, qu'il contienne ſon imagination, & ne confonde point ces deux claſſes avec la plus vile. Le Cardinal *Acciaiolli* (qui eſt plus véridique que politique) & les gentilshommes de ſa ſuite, qui ont peu de ſujet d'aimer les Portugais, m'ont aſſuré, que parmi les gens tant du premier que ceux du ſecond rang, il ſe trouve nombre des perſonnes eſtimables à *Lisbonne:* le peu que j'ai dit des hermites du *Couvent de Liége*, du Curé d'Arrayolos, du Concierge de *Villa Vizoſa* & de quelques autres doit convaincre mes lecteurs que je ne cherche point à leur faire enviſager le Portugal comme un pays

entierement dénué de politeſſe & d'hoſpitalité. Je n'ai, je l'avoue pas grande idée de ſa littérature, de ſes arts, & de ſa populace; mon mépris eſt la ſuite naturelle de mes obſervations, quoi quelles n'aient été que paſſageres, & ſuperficielles. N'oublions pourtant pas, que les arts & la littérature ne ſauroient jamais être beaucoup cultivées dans des pays (17) d'auſſi peu d'étendue que l'eſt le Portugal; & quand à la populace de chaque nation, il y a toujours une différence conſidérable entre les mœurs d'une Capitale, & celles des provinces qui en dépendent. On obſerve dans toutes les grandes Villes des vices de toute eſpece, presque inconnus aux habitans des Bourgs, & des villages; cette réflexion doit ſervir d'antidote à celles que j'ai faites au préjudice des coquins qui me jeterent des pierres lors de ma promenade à la vallée *d'Alcantara*. Je ſuis ſûr que pareille aventure ne pouvoit m'arriver que dans le voiſinage d'une Capitale.

(17) Nous avons déja inſinué dans quelques unes de ces notes que les arts & la philoſophie commençoient à porter un peu de lumiere en Portugal. Tous les mouvements que ſe donne maintenant le Miniſtere de ce Royaume, pour l'établiſſement de pluſieurs manufactures, en ſont une confirmation. On cherche des ouvriers en France, en Angleterre, & jusques dans la Hollande.

J'aurois voulu qu'il m'eut été poſſible de viſiter l'univerſité de *Coïmbre* (18) &

(18) Coimbre ou Conimbre, eſt une belle & grande ville à ſix ou ſept lieues de la mer, & ſur une éminence: elle eſt capitale de la Province de Beira très fertile & très-agréable; elle eſt le ſiege d'un Evêché, d'un tribunal de l'inquiſition & d'une fameuſe univerſité L'evêque eſt le plus riche du Royaume, ſes revenus montant, dit-on, à 40000 ducats. Cette ville a donné naiſſance à ſix Rois de Portugal qui ſont *Sanche* I, *Alphonſe* II, III, & IV, *Pierre* & *Ferdinand*. On voit dans cette ville un grand nombre d'égliſes, de monaſteres, & quelques autres édifices ſomptueux. Le pont eſt une choſe digne d'attention, il eſt compoſé de deux rangs d'arcades l'un ſur l'autre, tellement qu'on paſſe cette riviere par un chemin couvert.

L'univerſité fut fondée l'an 1290 par le Roi Denis I. elle fut tranſportée enſuite à Lisbonne, mais le Roi Jean III. la rendit à Coimbre L'an 1553, c'eſt pourquoi il en eſt regardé comme le fondateur. On croit communement que cette ville eſt la *Conimbrica* des anciens, mais un ſçavant critique Portugais a fait voir que ſuivant les vieux itinéraires, ce nom ne convient qu'à Condeja qui eſt un peu plus avant que Coimbre vers le midi. Quoiqu'il en ſoit Coimbre a hérité de la ſplendeur & du nom de cette ville antique, & s'eſt élevée ſur ſes ruines. On y voit un fort bel aqueduc bati par le Roi Sébaſtien, qui conduit l'eau derriere l'univerſité dans un beau reſervoir de marbre, d'où elle ſe communique au reſte de la Ville.

A huit lieues de Coimbre on voit cette fontaine merveilleuſe nommée *Fervencas*, qui quoiqu'elle n'ait guerre plus d'un pied de profondeur engloutit tout ce qu'on y jette, arbres, animaux pierres &c. On a fait pluſieurs épreuves de ce miracle de la nature en divers temps.

le Royaume d'*Algarve* (19) dont il n'eſt presque fait mention que ſur les monnoies

Dans le XVI ſiecle le Roi Jean III. y fit jeter un cheval qui s'enfonça inſenſiblement dans l'eau & qu'on eut beaucoup de peine à retirer. Pluſieurs années après, le Cardinal Henri en fit l'épreuve ſur un arbre coupé qui fut englouti entierement & diſparut pour jamais. Ces deux épreuves ſont rapportées par des auteurs dignes de foi qui avoient été témoins oculaires du fait. Cette fontaine étoit déja remarquable & célebre dans l'antiquité, ſelon le témoignage d'un auteur Romain.

(19) La Province d'Algarve a été au pouvoir des Maures pendant 536 ans. Alphonſe III. Roi de Portugal la leur arracha au milieu du XIII Siecle. Ce Prince fut le premier qui en prit le titre de Roi, auparavant elle n'avoit que le nom de Comté. Il y a eu un grand nombre de demêlés entre l'Eſpagne & le Portugal à l'occaſion de cette riche province, mais elle eſt reſtée au dernier Royaume par droit de conquête. Le nom d'Algarve ſe donnoit du temps des maures à une étendue de pays beaucoup plus grande que celle de l'Argarve Portugaiſe, Car, ſelon M. le Quien de la Neuville [*Hiſtoire génér. de Portugal.*] Ce pays contenoit beaucoup de terres en Eſpagne & en Afrique. Celles du côté d'Eſpagne s'étendoient depuis les côtes du cap St. Vincent juſqu'à la ville d'Almeiria & l'on y comptoit un grand nombre de villes & de chateaux. A ce compte, outre le pays qui porte aujourd'hui le nom d'Algarve on renfermoit encore l'Andalouſie & une partie du Royaume de Grenade. Les terres du côté de l'Afrique comprenoient tout ce qu'il y a depuis le détroit juſqu'à Trémecin, où ſont ſitués les Royaumes de Fès de Ceuta, de Tanger, c'eſt-à-dire toute la côte de Barbarie qui eſt à l'oppoſite de la Grenade & de l'Andalouſie. Delà

de Portugal. La rélation de ce Royaume & de cette univerſite, s'il y en avoit une, m'auroit peut-être donné des idées plus avantageuſes des Portugais. Je ſouhaiterois auſſi qu'il m'eut été poſſible ſans déranger mon plan de voyage de pouvoir parcourir les bords du *Minho*, & du *Douro*, d'y ſéjourner quelque temps, pour y éxaminer ſoigneuſement les mœurs & les coutumes de ceux qui boivent de leurs eaux. Mais à quoi ſervent les ſouhaits impuiſſans! quand on n'eſt pas aſſez riche pour pouvoir ſatisfaire ſa curioſité & celle de ſes amis? néanmoins puisque je ſuis en train de ſouhaiter, je ſouhaiterois encore qu'il ſe trouvât par la ſuite un Voyageur, qui ait aſſez de temps, d'argent, & de ſagacité, pour pouvoir viſiter cette partie de l'Europe, & en donner une rélation plus ample & mieux cir-

vient que les Rois d'Eſpagne ſe diſent Rois d'Algarve, ſans que les Rois de Portugal puiſſent s'en plaindre, puiſque les premiers poſſédent une grande partie de l'ancienne Algarve.

L'Algarve eſt fertile principalement en fruits & en vins. Toute la partie méridionnale eſt couverte de vignobles & de bois de figuiers & la mer eſt féconde en différens poiſſons fort délicats. Les vaiſſeaux étrangers y vont charger d'excellent vin, des figues, des raiſins ſecs, des amandes, des thons, &c. qu'on tranſporte dans les pays du nord.

conſtanciée que la mienne. Le monde littéraire eſt privé jusqu'à préſent de bons renſeignemens ſur un pays, dont la Capitale même n'a pas encore été décrite.

## LETTRE XL.

*Esquiſſe des aventures d'une Dame. Venez voir la montre. Poëſie Talaverolanne.*

*Talaverola*; 23 *Septembre* 1760.

M*Eroſio* eſt venu ce matin de bonne heure me voir, & m'a très-exactement informé de tout ce qui lui eſt arrivé, depuis que nous nous ſommes quittés à *Milan*, & des différentes circonſtances qui l'ont enfin conduit à Badajoz à la ſuite du Cardinal *Acciaiolli*. Outre ſes aventures il m'a encore raconté celles de ſa femme, qui eſt une Angloiſe qu'il a épouſée à Lisbonne il y a quelques années. J'avois effectivement entendu parler d'elle au Caffé Anglois de cette Ville, mais je ne ſoupçonnois point qu'elle fût la femme de mon ami, ſon nom ayant été défiguré par ceux qui parloient d'elle. Il paroit que c'eſt un être ſurpro-

nant. Elle a vu les quatre parties du monde, & parle pluſieurs langues, entr'autres celle des Indiens des environs de *Goa*, où elle a reſidé en qualité de Dame d'honneur de l'infortunée Vice-Reine, la Marquiſe de *Tavora* décapitée à *Lisbonne* en même temps que le *Duc d'Aveiro*. Elle avoit auſſi été au *Japon* avec ſon premier mari, qui étoit un Médecin Hollandois, qu'elle avoit épouſé à Batavia; il n'y a que peu de temps qu'elle a été rachetée d'un long eſclavage, & qu'elle paſſa de *Maroc* à *Gibraltar*, dans le vaiſſeau Anglois, qui avoit été chercher en *Barbarie* pluſieurs captifs de ſa nation, reſtés du naufrage de l'année paſſée (ſi je ne me trompe) du Vaiſſeau de Guerre le *Litchfield*. Madame *Meroſio* avoit été priſe trois ans auparavant dans un navire Portugais par un Pirate de Salé, & auroit vraiſemblablement paſſé toute ſa vie dans l'eſclavage, ſi elle n'avoit pas été Angloiſe. Comme telle, elle fut achetée avec l'équipage du *Litchfield*. Bientôt après qu'elle eut été vendue à *Maroc*, elle devint la confidente d'une Sultane favorite de ce pays, & reſta aſſez long-temps avec elle pour apprendre la langue. Elle a écrit de *Gibraltar* à ſon mari, que les préſens qu'elle avoit reçus de ſa maîtreſſe lorſque celle-ci fut forcée de s'en ſéparer, étoient

plus que ſuffiſans pour pouvoir vivre ſans rien faire tout le reſte de leurs jours. Il l'a priée de prendre la route d'Italie, & de l'attendre à *Gênes* ou à *Milan*. L'hiſtoire de la vie de cette femme, feroit un beau Livre, & ſi je la rencontre quelque part en Italie, je veux l'encourager à la publier, & lui offrir mes ſervices pour la compoſition de cet ouvrage.

Le Cardinal m'a obligeamment engagé à lui faire une promeſſe, que je tâcherai de tenir, qui eſt de lui faire viſite lorſque nous ſerons tous rendus du bon côté des Alpes. (20). J'étois véritablement fâché de laiſſer ce Prélat dans un lieu, qui doit à pluſieurs égards être très-deſagréable pour un homme qui a ſon génie, ſes manieres, & une humeur auſſi ſociable. J'ai pris congé à environ une heure après midi du Cardinal, de mon ami, & de la patrie de *Paolita* avec un cœur ſincérement contrit, & après deux heures de marche j'ai traverſé un torrent nommé *Guadixa*. Je n'ai vu aujourd'hui dans une eſpace, de trois lieues qu'un ſeul *Hameau*. Le Village de *Tala-*

(20) Je me ſuis acquitté de cette promeſſe en 1765, & j'ai paſſé quelques mois avec lui à *Ancone*. Il eſt mort peu de temps après mon départ, univerſellement regretté, à ce que m'écrivent mes amis de cette Ville. [*Note de l'Auteur.*]

*verola* où je me trouve actuellement eſt peu conſidérable, l'unique objet qui y ait attiré mes regards, eſt une inſcription laconique placée au deſſus de la porte de la *Poſada. Meſon por los Cavalleros.* (Hotellerie pour les Cavaliers) elle ſeroit plus juſte ſi elle diſoit *por los Muletteros* (pour les Muletiers). Elle paroît cependant un palais enchanté bâti par *Armide* pour *Renaud*, quand on la compare aux *Eſtallages.*

Comme je m'amuſois devant cette *Meſon* en attendant le ſouper, une bande de pauvres petites filles s'occupoient à regarder l'*étranger.* Je leur ai demandé leurs noms, & leur ai fait quelques autres queſtions auſſi importantes; en même temps j'ai tiré par hazard ma montre, l'un de ces enfans l'ayant vue, m'a demandé ce que c'étoit. *Un relox* (lui ais-je dit) que *me dize las horas* (une montre qui m'apprend l'heure) *Habla el relox!* à repliqué la petite fille. „ La montre *parle-t-elle*? Regardez, ma chere, lui ais-je dit vous voyez bien cette éguille, lorsqu'elle eſt ſur cette marque, il eſt *une* heure, lorsqu'elle eſt ſur celle-ci il en eſt *deux*, & ainſi de ſuite. Mais comment l'éguille, a dit la petite, chemine-t-elle d'une marque à l'autre, & vous apprend elle l'heure que vous ignorez? La

queſtion étoit un peu embarraſſante, je ne ſavois trop quelles expreſſions j'emploierois pour contenter ſa curioſité, voulant m'épargner la peine d'une longue explication, qui pouvoit finir par être peu claire, j'ai mis la montre contre ſon oreille; & lui ai fait obſerver ſon mouvement intérieur. Vous ne ſauriez vous repréſenter qu'elle a été ſa ſurpriſe en l'entendant. Jamais étonnement n'a été mieux exprimé. Toutes ſes petites amies ont voulu à leur tour que j'appliquaſſe la montre contre leurs oreilles; il étoit très-amuſant de voir l'effet que ce bruit produiſoit ſur elles. Hors d'état de cacher l'étonnement que cauſoit ce petit bruit, elles ont couru le long des rues, ont appellé les autres enfans du Village, & les ont tous amenés autour de moi pour voir & entendre *relox del cavallero* (la *montre du Cavalier.*) Heureux le petit garçon ou la petite fille qui a pu, à la faveur de ma courtoiſie royale, l'entendre deux fois. Qui auroit jamais cru que j'euſſe pu, ſi facilement & à ſi bon marché, les rendre tous heureux au moyen d'une choſe de ſi peu de valeur que je portois ſur moi! pluſieurs hommes & pluſieurs femmes, attirés par le bruit que faiſoient ces petites créatures, m'ont pris pour un reſpectable *Fidalgo* à la ſimple vue de ma montre. J'ai paſſé de cette maniere

envi-

environ une heure, enchanté de leur ſurpriſe & de leur joie innocente. Jugez à préſent de la proportion qu'il y a entre les connoiſſances de Londres, de Paris, ou de Rome, & celles du Village de *Talaverola* dans l'Eſtramadoure Eſpagnole.

En rentrant dans l'Hôtellerie, & faiſant la revue des meubles, j'ai apperçu dans un coin un tronc cloué à la muraille au deſſus duquel étoit cette inſcription.

*O tu honrado Cavallero*
*Quellegais à eſte Meſon,*
*Da un ochavo à las almas,*
*Y ponlo en eſte Cajon*
*Mira que la obra esbuena*
*Del divino Conſiſtorio,*
*Y lo admite de mano agena*
*Para que ſalgar de pena*
*Las almas del Purgatorio.*

„ Ce qui ſignifie; vous noble Cavalier,
„ qui arrivez dans cette Hôtellerie, donnez
„ une Ochave aux âmes, & mettez la dans
„ ce tronc. Remarquez que cette action
„ ſera agréable au Conſiſtoire céleſte, &
„ il eſt ſéant & digne de la libéralité de
„ tout étranger de délivrer de peine les
„ âmes du purgatoire."

Il n'y a point ici d'Horlogers, dis-je en

moi-même ; mais il y a des poëtes, & avec cette réflexion je prends congé du *Pindare* des bords de la *Guadiana*, ou du *poëte Talaverolien*. Donnez lui le nom que vous voudrez.

## LETTRE XLI.

*Ennui de l'uniformité. Leandres. Graine de melon. Le Général Muzà.*

*Merida*, 26 *Septembre* 1760.

Le Spectateur Anglois nous conseille de tenir un journal détaillé de toutes nos actions, afin qu'en le relisant peu après, nous puissions voir comment le temps s'est écoulé, que nous soyons honteux de la maniere dont nous l'avons employé, & que cela nous engage à en faire un meilleur usage par la suite.

Eh bien de tous ceux qui ont eu connoissance d'un conseil aussi salutaire, aucun ne l'a peut-être jamais suivi. On pourroit en donner plusieurs raisons. La meilleure selon moi, est qu'un pareil journal seroit très uniforme, & que l'uniformité est fatigante. La premiere page ressembleroit à

la ſeconde ; parce que les hommes en général ſont aujourd'hui, & feront demain ce qu'ils ont fait hier & avant-hier. Il ſe trouve très-peu de gens dont les vies ſoient aſſez variées pour fournir un paſſage ſubit des actions d'une eſpece à d'autres totalement différentes : écrire, & lire toujours les mêmes choſes ne ſerviroit qu'à redoubler l'ennui attaché à l'uniformité.

Le dégout qu'elle inſpire eſt pourtant une des preuves non équivoques d'une ſage Providence ; ſi l'homme n'étoit pas éguillonné par l'averſion invincible qu'il a pour elle, il croupiroit certainement dans l'oiſiveté, & ſe contenteroit de pourvoir à ſes beſoins les plus preſſants. A peine voudroit-il ſonger à ceux du lendemain. Notre averſion pour l'uniformité nous fait déteſter une priſon par deſſus toutes choſes ; parce que l'on y paſſe ſa vie d'une maniere beaucoup plus uniforme que partout ailleurs. Pourquoi ſouhaitons nous tous continuellement de voir augmenter nos richeſſes ? N'eſt-ce pas parce que nous ſavons que les richeſſes nous procureront les moyens les plus propres à diverſifier la vie ? Il eſt certain que tous nos efforts tendent à ce ſeul but, & je crois que tous les hommes voudroient, s'ils le pouvoient employer une partie de leur vie à Voyager, parce qu'ils

s'imaginent que les Voyages procurent une grande variété ; mais moi qui ai ſouvent Voyagé il s'en manque de beaucoup que je penſe comme eux.

Que fais-je actuellement ? la même choſe que j'ai faite depuis ſi longtemps ? Je ſors de bon matin d'un mauvais lit, j'entre dans ma chaiſe, je ſuis en chemin juſqu'à midi, j'en deſcends & je dine ; j'y rentre enſuite, je continue ma route jusqu'au ſoir que je la quitte. Je ſoupe, & me mets dans un autre mauvais lit (21). Je n'ai

(21) Tant que les voyageurs parcoureront les eſpaces intermédiaires des villes dans une chaiſe de poſte bien fermée, qu'ils deſcendront pour dîner, qu'ils mangeront rapidement & en ſilence une mauvaiſe ſoupe dans une auberge, qu'ils remontront enſuite dans leur chaiſe, & qu'ils gagneront à la hate une autre hotellerie où ils arriveront à la nuit, qu'ils ſouperont dans leur chambre, & que le lendemain dès le point du jour ils recommenceront une courſe pareille, il eſt bien ſûr que les voyages leur paroîtront d'une uniformité inſuportable, qu'ils n'en retireront ni utilité ni plaiſir, & qu'il vaudroit autant pour le public qu'ils reſtaſſent chez eux. Ce n'eſt point un palais que l'on rencontre par hazard & dont on donne une deſcription bourſoufflée, une ville dont on voit un inſtant les maiſons & les rues & que l'on ſe mêle de décrire, un propos que l'on entend ſouvent de travers & que l'on rend de même, enfin mille bagatelles de cette eſpece qui mériteront à un voyageur le titre honorable d'obſervateur & d'homme utile. Mais au lieu de gliſſer & de vo-

ni plus d'entretien, ni ne vois pas un plus grand nombre d'objets que lorſque j'habitois

ler, pour ainſi dire, ſur la ſurface des pays qu'il ſemble fuir, que le Voyageur oſe braver les injures du temps; qu'il marche à pied & à petites journées; que ſon œil, ouvert par la curioſité, s'arrête ſur tout ce qui s'offre à ſes regards; qu'il interroge; qu'il apprenne à force de queſtions les uſages, les coutumes des lieux où il paſſe; qu'il ne dedaigne pas d'entrer ſous l'humble toit des cultivateurs éloignés; qu'il ſe mette au fait, dans leurs entretiens ſimples & vrais, des vices de l'adminiſtration que ces malheureuſes victimes ſçavent ſouvent mieux apprécier que le politique qui en raiſonne froidement au coin de ſon feu. Qu'il s'écarte quelquefois des routes & des grands chemins où les hommes doivent ſe reſſembler tous, par le grand concours d'étrangers qui les fréquentent, & par l'interêt qu'ils ont d'être diſſimulés; qu'il s'occupe moins, dans les remarques qu'il fait, des ornemens de l'art que des productions de la nature; qu'il s'arrête à la vue d'un beau payſage, qu'il s'arrete également au pied des roches eſcarpées dont l'aſpect épouvante, qu'il s'arrête encore dans ces terres triſtes & ſtériles, dont la nudité fait naitre une impreſſion d'horreur & de myſantropie. C'eſt ſouvent dans ces lieux que la nature offre à des yeux attentifs ce qu'elle a de plus rare: enfin que tout ſoit pour lui des ſujets d'obſervation, & que rien ne paroiſſe petit à ſes yeux. Nous avouons que ſi le Voyageur n'eſt pas en même temps Phyſicien, Botaniſte, Architecte, Politique, exempt de préjugés enfin Philoſophe, une telle maniere de voyager ne lui conviendra point, & qu'il aimera mieux me rendre compte d'un bal, d'un repas, d'un clocher, d'une aventure de cabaret, que des plantes indigenes, des mœurs

l'immenſe Capitale de l'Angleterre, où on pourroit vivre cent ans, & voir tous les jours pluſieurs choſes qui paroîtroient nouvelles à ceux mêmes qui ſont le plus accoutumés à changer d'objets.

Un des expédiens qui m'a paru propre à diminuer le plus qu'il étoit poſſible cette uniformité a été celui d'écrire une rélation exacte du préſent voyage; mais parmi les différens inconvéniens dont il eſt ſuſceptible, en voici un qui me tourmente, c'eſt que je peux à peine m'empêcher de commencer toutes mes lettres par ces mots. *Ce matin*: pour éviter une uniformité ſi dégoutante il me faut avoir recours à toutes ſortes de ruſes. Tous les ſoirs je mets mon eſprit à la torture, & j'emploie différentes fleurs de Rhétorique tant en votre conſidération que pour ma propre ſatis-

Villageoiſes, des fêtes particulieres, enfin de tout ce qui peut faire connoître la différence d'un Royaume à un autre. C'eſt la raiſon pour laqu'elle, de tant de Rélations & de déſcriptions, preſque toutes ſe reſſemblent. Voyageurs monotones! faut-il donc vous apprendre que les hommes, raſſemblés dans les villes & communiquant les uns avec les autres, doivent être à peu près partout les mêmes & que ce n'eſt que dans les provinces éloignées, les campagnes & les déſerts, que vous dédaignez, que ſe remarquent les nuances nationales, ſeul objet vraiment digne des regards d'un obſervateur éclairé.

fection. Quelquefois elles ſont recherchées; d'autres fois elles ſont naturelles; recherchées ou naturelles je ne ſaurois dans ce moment m'empêcher de vous dire que je ſuis parti ce matin de *Talaverola* à huit heures, & que je n'ai fait, dit, n'y vu la moindre choſe de toute la journée, qui ait pu me délaſſer d'une fatigante uniformité. J'ai ſeulement remarqué que le *Léandre* (*le laurier roſe*) que l'on cultive avec tant de ſoin dans nos jardins d'Italie à cauſe de la beauté de ſa fleur, croit ſans culture ſur les bords de la *Guadiana*. Enſuite de cette obſervation peu importante, je vais vous en communiquer une autre qui ne l'eſt pas davantage, ſavoir que vers le midi nous nous ſommes aſſis Baptiſte, les *Caleſſeros* & moi ſur les rives de cette riviere, pour manger le dîné que nous avions apporté avec nous, attendu qu'il ne ſe trouve aucune habitation entre *Talaverola* & *Mérida*: quoiqu'éloignées de ſix lieues l'une de l'autre, à l'exception d'une ſeule nommée *Loban*, j'ay déja oublié ſi c'étoit une hôtellerie ou un hameau.

Environ ſur les huit heures du ſoir nous ſommes entrés dans cette Ville de Mérida par un pont preſque comparable à celui de *Badajox*. Il y a peu de rivieres en Europe qui puiſſent ſe vanter d'avoir deux

auſſi beaux ponts que ceux qui décorent la *Guadiana*, près de *Talaverola* nous avons achetés quelques melons d'un payſan, qui ſe ſont trouvés comparables aux meilleurs *Canteloups* de la Romagne, aux *Malamoccos* des environs de Veniſe, aux *Caravaggios* de Lombardie, ou aux *Cambiagnos* de Piémont: c'eſt encore là une de nos actions indifférentes du jour. J'avois ordonné à Baptiſte de conſerver la graine, que je me propoſois de ſemer à mon arrivée au logis; afin de contribuer, de ma *pite*, à la propagation des bonnes choſes de ce monde, mais l'étourdi l'a oublié, & la jettée.

Je viens de faire un tour dans les rues de *Merida*. Le Pere *Mariana* dit dans ſon hiſtoire d'Eſpagne, que *Muza* Général de *Maroc*, ayant vu cette Ville à une certaine diſtance eut une envie déméſurée de s'en rendre maître, ce qu'il effectua par ſtratageme, de la maniere ſuivante. Les habitans ſe défendoient avec la plus grande obſtination ſachant qu'il étoit vieux, & eſpérant qu'il ne tarderoit pas à mourir, & que par conſéquent le ſiege ſeroit levé. Le Général Muza teignit ſes cheveux blancs en noir, enſuite il leur fit dire qu'il ſouhaitoit traiter avec eux, & mettre fin au ſiege. Ils ſe conformerent à ſes intentions;

tions (22); mais leurs députés le voyant rajeuni, furent si fort effrayés qu'ils conseillerent à leurs compatriotes de se rendre.

Je crois que *Mérida* a pu être autrefois une place formidable lorsqu'elle portoit le nom d'*Augusta Emerita*, & étoit capitale de *la Lusitanie*; mais le temps l'a changée & elle ne l'est plus. On y trouve plusieurs antiquités comme ayant été Colonie florissante des Romains. Les habitans de Mérida paroissent faire peu de cas de ces vestiges, & ne laissent pas d'en être glorieux. Du moins le *Posadero* me parut penser ainsi. Il est ce qu'on nomme en Espagnol. *Un agradable hablador*, (Un beau diseur.) il m'a assuré que leur pont même étoit un ouvrage des Romains. Je n'ai pas le temps de vérifier cette assertion; mais c'est réellement un superbe pont, long, spacieux, & tout en pierres de taille.

(22) *Abulcacim Tarif Abentarique*, contemporain de *Muza*, dans son histoire Arabe du Roi Rodrigue, traduite en Espagnol par Michel de Lune, ne fait aucune mention de ce stratageme, quoiqu'il fasse une mention particuliere de ce siege, & en décrive plusieurs particularités. La traduction de Deluna a été imprimée pour la quatrieme fois à Valence en 1646. J'en parlerai ailleurs. *Note de l'Auteur.*

## LETTRE XLII.

*Colonel ſingulier & Curé poli. Petits garçons & petites filles ſautant pour des quartillos.*

*Meaxaras (ou Miajadas)*; 27 *Septembre* 1760.

LORSQUE je vous aurai appris que je ſuis dans un Village, qui contient à peine quatre cents perſonnes, vous conclurez ſur le champ que ma lettre d'aujourd'hui ſera pour le moins auſſi inſipide que celle d'hier. Je ſouhaiterois n'avoir que des choſes intéreſſantes à vous dire: Mais obſervez, je vous prie, que je voyage ſans m'arrêter à travers d'un pays très-peu peuplé, & qu'on ne peut pas dire beaucoup quand n'y a que peu de choſe à voir. Cependant cette lettre ſera moins ennuyeuſe que la précédente.

Ce matin, (je ne ſaurois éviter cette expreſſion) nous avons traverſé de bonne heure la partie orientale du territoire de *Mérida*, qui eſt aſſez fertile en pluſieurs endroits, & nous nous ſommes arrêtés dans un hameau nommé St. Pierre, qui eſt

à environ deux lieues de cette Ville, nous y avons dîné quoiqu'il ne fût que neuf heures, parce que nous étions surs de ne plus trouver d'habitation depuis là jusqu'à *Meaxaras*, qui est distante de cinq grandes lieues de *St. Pierre*.

Tandis que nous étions occupés à dégager un gros melon de Mérida de son écorce (dont les graines seront surement conservées) un vilain Carosse, trainé par deux rosses, est entré dans la *Posada*. Il contenoit un vieux Gentilhomme, Colonel d'un Régiment de Cavalerie nommé *De la Reine*. Il étoit précédé par une demie douzaine de ses Cavaliers. Dès qu'il a eu mis pied à terre il est entré dans la chambre où je dinois avec mes gens, c'est-à-dire Baptiste, & mes *Calesseros*. Je me suis levé, je lui ai offert une chaise, & l'ai invité à partager mon dîné, qui n'étoit pas trop mauvais; les perdrix, & les autres especes de gibier étant très-abondantes dans ces déserts, et pouvant s'achepter des paysans, ou des *Posaderos* à très-vil prix. Mais le Colonel, avoit de l'humeur, il m'a froidement remercié, ma tourné le dos, est allé dehors attendre que je m'en fusse, pour pouvoir se mettre en possession de la chambre, qui est la seule qu'il y ait dans la *Posada*. Ensuite s'impatientant, à

ce que je m'imagine, il a couru à l'écurie; & cherchant à faire quelque choſe qui témoignât ſon dépit. Il a ordonné qu'on en chaſſât ſans delai mes quatre mules, pour faire place à ſes deux roſſes & aux chevaux de ſes Cavaliers. Il eſt heureux qu'il s'en ſoit tenu là, & qu'il n'ait pas auſſi penſé à me chaſſer de la chambre. S'il s'en étoit aviſé, & qu'il eût commandé à ſes guerriers de l'inveſtir, je me ſerois certainement rendu à diſcrétion, auſſi bien que Baptiſte, étant tous deux peu verſés dans l'attaque & la défenſe des places. Il s'eſt contenté de décharger ſon indignation contre les mules: Je voudrois que vous fiſſiez attention comment l'adreſſe dans cette occaſion a triomphé de la force. Les quatre bêtes ont certainement dix, & même vingt fois la force, & celle de ſes mirmidons joints enſemble: elles ont pourtant été forcées à faire retraite dans la Cour, quoique les *Calaſſeros* fuſſent empreſſés à prévenir ce guerrier, d'un air ſoumis quelles avoient dans l'inſtant *accabada la cevada* (fini de manger leur paille hachée) & que le *Cavallero* (parlant de moi) alloit partir dans trois minutes. Cela ne ſe ſeroit pas paſſé de même en Angleterre; le commun peuple y eſt un peu moins ſubordonné aux Colonels & aux Généraux que celui d'Eſ-

pagne. Un *Yago* Anglois, ou un *Dom Manuel* Gallois auroit en pareille occaſion montré le poing au vieillard chagrin; & ſes ſoldats n'auroient pas plus penſé à toucher aux mules qu'à les manger. Mais chaque pays a ſes uſages, bons ou mauvais, auxquels il faut ſe conformer.

Mes pauvres conducteurs trembloient de frayeur, ils ſont accourus pour me dire qu'ils avoient cédé, & me prier de me ſauver ſur le champ des mains de ce formidable ennemi des mules. Mais ayant vu de la fenêtre le Régiment entier s'avancer vers la *Poſada*, & déſirant le conſidérer à mon aiſe, je les ai prié de prendre les devants en avancant lentement, & de m'attendre à quelque diſtance. Le Régiment eſt réellement très beau, compoſé de beaux chevaux, & de beaux hommes, tous bien armés, & très-bien diſciplinés.

Ayant ſatisfait m'a curioſité, & regardé quelques femmes d'officiers qui ſuivoient en chaiſes, & étoient deſcendues à la *poſada*. J'ai été réjoindre mes timides *Caleſſeiros* & continuant notre voyage au travers d'un déſert nous ſommes arrivés le ſoir fort tard à *Meaxaras*. Ici j'ai ſoupé me conformant à cette inévitable uniformité dont je vous ai parlé hier. Enſuite j'ai été me promener dans le village. J'ai

apperçu les ruines d'un Château, j'ai dirigé mes pas de ce côté. J'ai trouvé près de ces ruines un Ecclésiastique assis sur une pierre, absolument seul. Je l'ai salué, il m'a salué. *Criado de usted senor Cura: Criado de Usted Cavallero* (*votre serviteur Monsieur le Curé, votre serviteur M. le Cavalier.*) Je vous prie quelles sont ces ruines? Celles d'un Château maure, m'a répondu le curé d'un air affable; & sans autre cérémonie, il a commencé à me faire l'histoire de cet édifice, m'en a appris la fondation & la chûte avec la plus grande volubilité de langue que j'aie jamais entendue, à m'a grande satisfaction. Je voudrois rencontrer souvent des gens de cette espece dans la suite de mon voyage. Nous nous sommes quittés après une heure entiere de conversation au sujet des Maures, qui avoient été pendant un temps très puissants dans cette province d'*Estramadoure Espagnole.* Il pense qn'un petit nombre de leurs descendans se tient encore caché en différens endroits de la province, vivant extérieurement comme s'ils étoient Chrétiens, mais pratiquant secrétement le Mahométisme. Cependant, a-t-il ajouté la crainte qu'ils ont d'être découverts à toujours été si forte, depuis l'édit qui les bannit en 1610. que n'osant parler Arabe mê-

me entr'eux redoutant d'être entendus, ils l'ont abſolument oublié, auſſi bien qu'une partie de leurs cérémonies réligieuſes, leur réligion ne tardera pas non plus à périr d'elle même ; & nous ſerons tous avant qu'il ſoit longtemps *Chriſtianos Viejos*, (22) vraiſemblablement cela arrivera avant la fin du ſiecle prochain. S'il m'étoit poſſible de viſiter les routes moins fréquentées du Royaume de *Grenade* & de *l'Andalouſie*. Je prendrois des informations plus exactes ſur ces *Moreſques* & ſur ce qu'il en reſte par les monuments qu'ils ont laiſſé épars dans toute cette Monarchie, ils paroiſſent avoir été un peuple recommandable.

Comme il faiſoit un beau clair de lune, je me ſuis promené encore un peu dans le village après que j'ai eu quitté le bon Curé ; en tournant un coin de rue j'ai rencontré quelques hommes & quelques femmes aſſis ſur des bancs, s'entretenant amicalement, & prenant le frais, tandis que pluſieurs enfans des deux ſexes jouoient, & folâtroient au milieu de la rue ; *Machacitta*, ais-je dit à une petite fille aſſez gentille qui

(22) *Vieux Chrétiens*. C'eſt un titre que les Eſpagnols ſe donnent, pour apprendre aux autres peuples qu'ils ne ſont point deſcendus des Juifs & des Maures, leſquels ſont appellés lors qu'ils ſe convertiſſent *Chriſtianos nuevos* nouveaux Chrétiens.

ma fait d'elle même une révérence: voulez-vous m'indiquer le chemin à la *Poſada* de *Tia Morena*? Dans ce pays on donne le nom de Tia (Tante) à toutes les vieilles femmes du commun. Tournez ce coin, m'a dit la petite fille, c'eſt la ſeconde maiſon à gauche. Tenez, prenez, ceci pour votre peine lui ais-je dit, en lui donnant une piece de monnoie.

Ses camarades me voyant payer ſa réponſe, m'ont entouré *Senor*, *Senor*, *da me un quartillo tambien*, donnez moi *auſſi un quartillo*? J'ai diſtribué tous ceux que j'avois, & chacun en auroit eu un ſi leurs cris n'avoient pas attiré pluſieurs autres enfans du voiſinage qui ſe ſont mis à dire à leur tour *y a mi tambien*, *ſenor*, *y a mi*, *y a mi*. L'un me tîroit par l'habit, l'autre me ſaiſiſſoit par la main, ou par le bras, celui ci me donnoit une épitete flatteuſe, celui là une autre. Voyant que je n'avois pas aſſez de monnoie pour leur en faire part à tous, je leur ai dit qu'il ne m'en reſtoit plus mais que j'en trouverois d'autre s'ils vouloient m'accompagner chez *Tia Morena*. Vous penſez bien que je n'ai pas parlé à des ſourds? Au contraire, ils ont tous donné des ſignes de leur ſatisfaction à l'ouie de ma propoſition, & je me ſuis rendu, eſcorté, chez la *Tia*; elle avoit

entendu le bruit de loin & trembloit de frayeur, Baptiſte qui avoit diſtingué ma voix au milieu d'une cinquantaine d'autres s'étoit imaginé que je m'étois attiré quelque affaire fâcheuſe, & courut chercher ſon couteau de chaſſe. J'ai appellé la *Tia* d'une voix impérieuſe, & lui ai ordonné de m'apporter ſur le champ tous les *Quartillos* qu'elle avoit dans ſon tiroir, enſuite pouſſant les filles & les garçons pêle-mêle dans la Cour, j'ai commandé à deux grands drôles de fermer la porte, & de ne laiſſent que le guichet ouvert pour que mes petites marionettes puſſent ſortir l'une après l'autre, leur défendant d'en laiſſer rentrer aucune; ces enfans m'ont preſſé & entouré de tous côtés pour avoir un *Quartillo*, tous vouloient être les premiers à le recevoir, mais faiſant ſigne à l'un d'eux d'approcher, qui es-tu? lui ais-je dit, d'une voix tonnante. *Yo ſoy Philipito. Salta y grita Biva & Rey; ſaute, & crie vive le Roi.* Le petit Philippe a ſauté, a crié a eu ont un quartillo, & eſt ſorti par le guichet. Qui es-tu? *ſoy Tereſisa, ſoy Maſſia, ſoy Pepito, ſoy Antonieto, ſoi* celui-ci, & je ſuis celui-là (*ſoi ſignifie je ſuis*) *ſalta y grita.* Ils m'ont tous dit leurs noms les uns après les autres, tous ont ſauté & tous ont crié *Biva*

*& Rei*, & tous ont été ſucceſſivement renvoyés avec chacun un *Quartillo*, du moins les garçons, quand aux filles? particuliérement les plus grandes j'ai quelque idée qu'elles en ont eu plus d'un. Hélas! eſt-il poſſible de conſerver ſon impartialité lorſqu'on eſt tenté par de jolies filles: ce n'eſt pas une qualité innée dans l'homme que l'impartialité ſurtout quand le beau ſexe ſe trouve intéreſſé dans quelque affaire.

Il en ſera ce qu'on voudra: mais jamais depuis que *Meaxaras* a été ainſi nommé par les Maures dans les jours *d'Alderhamen* ſes habitans n'ont paſſé une nuit plus agréable que celle ci. Le tintamare a été conſidérable, & la quantité des oreilles des filles & des garçons que j'ai tirées, n'a pas été petite, les petits coquins ſe gliſſoient entre les jambes des hommes qui gardoient le guicher, rentroient pour un nouveau ſaut, pour un autre *Biva*, & un autre *Quartillo*. J'en ai pris pluſieurs ſur le fait, ils prétendoient qu'ils ne faiſoient que d'entrer, & n'avoient pas eu encore leur part mais il n'étoit pas difficile de découvrir ſur le champ ceux qui mentoient, parce qu'on leur demandant ſubitement leurs noms, ceux qui l'avoient déja dit, ne pouvoient pas dans l'inſtant en imaginer un autre; dès

qu'ils héſitoient je les ſaiſiſſois par les oreilles, je les leur tirois, & les faiſoit crier comme de petits cochons de lait. Il eſt vrai que par un foible pour les filles je ne leur faiſois pas grand mal, & même que je leur gliſſois un *Quartillo* dans la main tandis que je les tenois par l'oreille; ce qui n'empêchoit pas que les méchantes petites créatures ne criaſſent comme ſi je les avois écorchées, & quelles ne cachaſſent ainſi aux petits garçons la différence que je mettois entre les ſexes. Sur mon honneur, vous auriez été étonné de leur ſagacité, & de la facilité avec laquelle elles ſaiſiſſoient mon idée. Quelques unes même ſerroient la main de leur bienfaiteur, le regardoient d'un air gracieux, le tout ſans ceſſer leurs cris: faut il tout vous dire? Il y en eut une dans le nombre qui a reçu plus de *Dix Quartillos* à la fois, & cela uniquement parce qu'elle ſe nommoit *Paolita*. Ce nom avoit trop de charmes, en l'entendant prononcer pouvois-je n'être pas partial?

Tous les *quartillos* étant enfin partis, je les ai congédies en les exhortant à être bons enfans, & la fête a fini par une acclamation générale à l'honneur du *Cavallero*. Tous s'en ſont allés beaucoup plus ſatisfaits de la maniere, que de la choſe même, & moi j'ai eu ſuivant ma coutume recours à ma plume & à mon écritoire.

## LETTRE XLIII.

*Monceaux de pierres avec des Croix. Maniere ſinguliere de compoſer des inſcriptions. Brave fille Angloiſe.*

*Truxillo 27 Septembre 1760.*

Le peu de ſoin que l'on prend dans ces Provinces des grands chemins, m'auroit mis en péril de me rompre le cou, ſi je n'avois pas ſouvent mis pied à terre pendant les ſix lieues qui ſont entre *Meaxaras* & cette ville. Il ſeroit pourtant facile de les raccommoder & de les rendre durables ſelon moi à peu de frais; le terrain ſe trouvant partout ſec & ferme. *Truxillo* (anciennement *Turris Julia* (23) a un fort

(23) Pline l'appelle *Caſtra Julia* elle étoit alors une colonie de l'ancienne Luſitanie du reſſort de *Narbo Cæſarea* aujourd'hui *Alcantara*. Elle porte le titre de cité dont l'honnora Jean II. l'an 1431. C'eſt la patrie du fameux François Pyzare, marquis de las Charcas qui a découvert & conquis le Perou. Les Eſpagnols reprirent cette ville ſur les Maures vers le milieu du XIII ſiecle. A cinq ou ſix lieues de Truxillo vers l'oueſt en traverſant une Campagne inégale & pierreuſe on trouve Guadeloupe. Entre ces deux villes eſt un très-petit bourg nommé Madrigalejo

bel aſpect vu à une certaine diſtance; il eſt ſitué ſur un terrein élevé, lorſque l'on y eſt entré on ne le trouve plus ſi agréable. Les rues en ſont mal pavées avec des pierres à feu briſées, & les maiſons en ſont irrégulieres & fort baſſes.

A une portée de trait de la porte par la quelle je ſuis entré, ſe trouvent pluſieurs monceaux de pierres très-mal cimentées avec du mortier, diſperſées ſans ordre aux deux côtés du grand chemin, on avoit placé ſur chaque monceau une croix de bois. Je m'imagine que les habitans de Truxilllo ont plus de dévotion à la croix que leurs voiſins, puiſqu'ils ont plus de trente de ces croix devant cette porte. Peu de maiſons ont des vitres à leurs fenêtres; mais ſeulement des volets, à la maniere des villes de Province du Portugal.

Au deſſus de la porte oppoſée à celle par laquelle nous ſommes entrés, j'ai paſſé une

célébre par la mort de Ferdinand le Catholique. On raconte que ce Prince foible & ſuperſtitieux à qui des aſtrologues avoient prédit qu'il mourroit dans Madrigal, ville de la Caſtille, ne voulut jamais mettre les pieds dans cette ville, & que trainant ſa mélancolie de lieu en lieu, il vint mourir, ſans y prendre garde dans le village de Madrigalejo; dont le nom eſt aſſez ſemblable pour faire voir que la prophétie s'eſt accomplie ſur ce malheureux Prince.

demie heure pour tacher de déchifrer une inſcription qui eſt ſur une arcade je n'ai pu y parvenir. L'arcade & l'inſcription ſont toutes deux modernes. Les abréviations dont on s'eſt ſervi pour cette derniere ſont d'un goût fort extraordinaire. L'auteur a peut être penſé imiter celle des anciens Romains; mais la différence qu'il y a entre les anciens Romains & les *Truxiliens* eſt à peine auſſi ſenſible que celle qui eſt entre leurs méthodes de compoſer des inſcriptions ſuppoſant qu'un des ſavans de cette nation moderne voulut exprimer ces mots *Charles Roi de Sardaigne*, il placeroit d'abord la diphtongue Œ d'une grandeur convenable: enſuite il mettroit ſur une de ſes branches un petit K & une petite S après quoi ſa penſée ſe trouveroit ſelon lui clairement énoncée. Voyez quel travail on prépare par cette méthode aux *Grovius* & aux *Gronovius* à venir.

J'ai oublié de vous dire que la *poſada à Meaxaras* (ou *Miajadas* ainſi que quelques uns prononcent) eſt une aſſez bonne hôtellerie, & que *Tia Morena* eſt une femme très-cordiale & très-ſerviable. Cette *poſada* de *Truxillo* eſt encore meilleure que celle de *Meaxaras*: à l'une & à l'autre on eſt pourtant obligé d'envoyer acheter dans les boutiques voiſines tout ce dont on a

beſoin ; & il paroît que c'eſt l'uſage en Eſpagne de vous fournir dans ces *poſadas* que le logement la lumière, & une place à la cheminée de la cuiſine pour préparer vos vivres ; que les gens de l'hôtellerie lorſque vous n'avez pas de Domeſtiques ſe chargent d'accommoder. Cette *Poſadera* qui eſt jeune & jolie, eſt actuellement fondante en larmes, & elle a ſujet de s'affliger, car la petite verole à mis au tombeau ce matin ſes deux enfans. Lorſque l'on lui a appris cette triſte nouvelle, elle s'eſt évanouie, on a eu peine à la faire revenir, ſon évanouiſſement a duré une heure ; elle a paru après cela penſive ; & tranquille pendant quelque tems ; enſuite elle a été furieuſe, s'eſt encore évanouie, eſt redevenue furieuſe, & a été penſive & tranquille. Il y a une demie heure qu'elle tempête à mes oreilles & quelle excite toute m'a pitié. Je n'ai jamais vu de douleur auſſi vivement exprimée, ni entendu des plaintes auſſi touchante que les ſiennes. Les Eſpagnols ont la réputation d'être doués de la plus vive ſenſibilité ; & il me ſemble que ce caractere eſt fortement énoncé ſur leurs viſages dont les traits ſont généralement très-expreſſifs tant chez les hommes que chez les femmes. Pauvre *poſadera* ! Je ſouhaiterois que ſes enfans euſſent été inoculés comme

le ſont la plupart des Anglois. Mais dans cette partie du monde, l'inoculation loin d'y avoir été admiſe n'y eſt pas même encore connue. Il eſt étonnant combien ſont lents les progrès d'une nouvelle pratique quelque ſalutaire qu'elle puiſſe être! J'ai oui dire étant en Angleterre, que nos Compatriotes commencoient à l'adopter, & j'en ſuis enchanté. Ceci eſt preſque la ſeule choſe raiſonnable, dont les Italiens n'aient pas donné l'exemple aux autres nations de l'Europe. S'ils l'avoient connue dans les beaux jours du ſiecle de *Medicis*, elle ſeroit vraiſemblablement actuellement en vogue dans toute l'Europe; & cette pauvre femme ne ſeroit pas en proye à l'horrible douleur dont elle eſt accablée. (24)

N'a-

(24) L'hiſtoire de l'innoculation fournit une preuve bien complette de l'inconſéquence & de la bizarerie de l'eſprit humain. Avide des nouveautés qui ne concernent que le luxe & la frivolité, l'homme ſe refuſe preſque toujours aux inventions dont la certitude lui eſt démontrée autant que l'importance. Il eſt conſtant par le rélevé de tous les hôpitaux de Londres que le nombre de ceux qui meurent de la petite vérole neturelle eſt quadruple au moins de ceux qui en reviennent, & qu'au contraire ſur quatre cents inoculés il en périt à peine dix; eh bien, cet exemple convainquant ne peut rien ſur des millions de têtes à préjugés. En France! en Italie, en Eſpagne, on diſpute ſur l'ex-

N'ayant plus rien à dire de Truxillo, il ne ſera pas hors de propos pour remplir une page, de vous racconter ce qu'une jenne fille de ma connoiſſance fit à Londres. Elle étoit très-jolie, mais très-pauvre. & obligée de travailler pour vivre. Un particulier fort à ſon aiſe la flattoit de l'eſpérance de l'épouſer; mais j'ai lieu de penſer qu'il avoit d'autres vues, & qu'il ſe flattoit de l'avoir ſur un autre pied.

Après lui avoir fait la cour aſſez longtems, il fut lui dire un jour, qu'il alloit paſſer quelques ſemaines à la Campagne, & en la quittant il lui réitera ſes promeſſes. Mais pourquoi ne m'épouſez-vous pas avant de partir? lui dit cette fille ingénue; vous me l'avez promis depuis tant de

l'expérience au lieu de la faire, on la condamne, on la proſcrit aveuglément & ce n'eſt qu'après un demi ſiecle que les yeux commencent à s'ouvrir & l'erreur à ſe diſſiper. Galilée fut condamné en Italie pour avoir demontré la théorie du ſyſtême planétaire; en France on a condamne comme une héréſie la circulation découverte par Hervée, on a diſputé enſuite pendant trente ans ſur ce fait; & ce n'eſt qu'avec la plus grande peine que l'on s'eſt rendu à l'évidence. Deſcartes fut perſécuté pour avoir oſé lever un coin du voile épais qu couvre la nature. Qui ſçait comment l'attraction, les forces centrifuges & centripètes &c. ſeroient reçues par les graves ignorants des inquiſitions d'Eſpagne & de Portugal?

temps; je ne vois pas pourquoi vous différez. N'êtes vous pas votre maître?

Mon ruſé galant fut un peu ſurpris de cette façon franche de s'exprimer, & qui lui paroiſſoit peu conforme à la modeſtie d'une jeune perſonne, telle qu'étoit ſa maîtreſſe. Mais ſe voyant ainſi pouſſé à bout; & voulant ſe tirer décemment d'affaire; il lui répondit, qu'il n'auroit pas différé ſi longtemps, ſi ce n'étoit pour une raiſon qu'il n'avoit jamais oſé lui dire. Et qu'elle eſt cette raiſon, lui dit-elle, toute effrayée? Eh bien, ma chere amie, puiſqu'il faut vous le dire, vous n'avez pas eue encore la petite vérole, & ſi vous l'aviez après notre mariage, & qu'elle vous fît perdre vos charmes, je ne ſuis qu'un homme comme un autre, & peut-être pourrois-je me repentir, car vous ſavez que la beauté eſt principalement ce qui porte les hommes à aimer les femmes, ſans elle les autres bonnes qualités produiſent peu d'effet. Fort bien, dit-elle, vos raiſons ſont valables. Allez à la Campagne, venez me voir à votre retour, & nous ne parlerons plus de mariage juſqu'à ce que j'aie eu la petite vérole, & que nous ayons vu le ſuccès qu'elle aura.

Il ne fut pas plutôt parti qu'elle ſe fit inoculer; en peu de jours elle fut parfai-

tement rétablie, ſans que ſa jolie figure en ſouffrit le moins du monde. L'amant revint, & ne put réſiſter à cette preuve généreuſe de l'affection de ſa maîtreſſe. Il l'épouſa ſans héſiter, & il eſt actuellement très-heureux avec cette digne femme. Nos Italiennes aiment peut-être plus vivement que les Angloiſes, mais en connoiſſez-vous quelqu'une qui ſache auſſi bien aimer que ces dernieres. Ne diſputez point aux angloiſes le bon ſens naturel & dites tout ce que vous voudrez à la louange de l'imagination des Italiennes.

## LETTRE XLIV.

*Montagne où l'on tombe. Borracho ou Bota.*

*Larayzejo*; 28 *Septembre* 1760.

Nous avons quitté *Truxillo* à dix heures du matin, & pendant trois lieues qu'il y avoit encore à faire juſqu'ici. Nous approchions de la *Sierra de Mirabete*, qui eſt une longue chaine de montagnes j'ai été obligé de mettre pied à terre & de marcher pendant les deux autres lieues nous avons eu un très-beau chemin; mais en approchant nous avons grimpé quelques côteaux, enſuite

nous ſommes deſcendus, depuis nous avons traverſé un torrent ſur un pont, enfin nous avons remonté. Comme nous deſcendions pour aller au torrent nous avons été obligés de ſoutenir les chaiſes, ce qui n'a pu ſe faire ſans beaucoup de fatigue, en remontant la côte oppoſée par un chemin raboteux la fatigue a été encore plus conſidérable, & ce qu'il y a eu de pire, c'eſt qu'elle a été inutile. Le chemin étoit ſi rompu & ſi étroit, que l'une des roues n'ayant pas eu de place pour ſe poſer: la chaiſe, les mules, & *Yago* ont gliſſé juſqu'en bas; Don Manuel, Baptiſte & ſon maître auroient pareillement été entrainés dans la chûte, ſi nous avions pas lâché les cordes qui retenoient la chaiſe, & au moyen desquelles nous tâchions de la tenir en équilibre.

J'ai cru réelement que la dureté des pierres ſeroit fatale au pauvre *Yago;* il en a pourtant été quitte pour deux ou trois petites contuſions; quoiqu'il fût tombé du ſommet d'un côteau fort eſcarpé, & eut roulé au moins la hauteur de vingt pieds La chaiſe a eu une partie de ſes ſoupentes caſſées, mais elle a été bientôt raccommodée avec des cordes, les mules n'ont pas eu le moindre mal, & avec l'aide des deux qui avoient heureuſement fourni leur car-

riere nous ſommes parvenus à retirer la mienne du précipice en mettant tous la main à l'ouvrage; ce qui n'a pas été ſans peine & ſans riſquer d'y tomber nous mêmes.

Ceux qui voyagent en chaiſe dans ces triſtes régions ſont aſſez ſujets à de pareils accidents, on les fréquente peu parce que les chemins ſont mauvais, & les chemins ne ſont mauvais que parcequ'ils ſont peu fréquentés.

Une demie heure après avoir monté cette difficile *Cueſta* j'ai continué à marcher juſqu'à *Larayzejo* où je ſuis arrivé très-fatigué d'avoir été ſi longtemps expoſé à l'ardeur du ſoleil dont la chaleur étoit renvoyée par les rochers. Le maitre de la *Poſada* m'a dit à mon arrivée que ſon village étoit petit & pauvre, & qu'il ne contenoit rien qui méritât la moindre attention; en conſéquence je me ſuis jeté ſur un lit où j'ai dormi juſqu'à la nuit. J'ai oublié de vous dire que nous dinâmes hier à *Puerto ſanta Cruz*, qui eſt un village auſſi miſérable que celui-ci, & ſitué au pied d'une montagne haute & ſtérile: aujourd'hui nous avons diné ſur la hauteur eſcarpée, aſſis ſur les pierres après que nous avons eu remonté la chaiſe. Nous avons bu notre vin les uns après les autres en

portant à la bouche un ſac de peau, que l'on nomme *Borracho* en Portugais, & *Bota* en Eſpagnol. Le nôtre contient environ dix Bouteilles, & nous le rempliſſons toutes les fois que nous trouvons de bon vin. Hier à *Ste Croix* nous le rafraichimes dans un ruiſſeau, où nous le laiſſâmes pendant une heure. Aujourd'hui nous avons été obligés de boire tiede, ce qui par un jour auſſi chaud n'étoit pas fort agréable. Que la différence eſt grande, entre voyager en Eſpagne ou en Angleterre!

## LETTRE XLV.

*Beaucoup de choſes à voir. Provinces très-fertiles en autheurs. La queſtion de l'edit diſcutée. S'ils creuſoient des Canaux. La vertu a beſoin d'être éprouvée, Troncs. Plantes d'une odeur agréable. Chevres & Moutons. Point de pays à froment.*

*Almaraz 29 Septembre 1760.*

CELUI qui a un long voyage à faire doit ſe lever de bonne heure, & ne pas imiter

ma conduite de ce matin. Je n'ai pu avancer que de quatre lieues aujourd'hui; il eſt vrai qu'elles ont été très-pénibles, & auſſi fatigantes que huit dans tout autre pays. Les deux premieres n'étoient que montées, & les deux autres que deſcentes; mais la montée ainſi que la deſcente étoient ſi rapides & ſi pierreuſes, que j'ai été obligé de les faire preſque toutes à pied, & par des ſentiers ſi détournés qu'ils ſe ſont trouvés moins cours que le grand chemin. A deux heures de l'après midi nous avons atteint un village nommé *las Caſas del Puexto* où avec peu de *quartillos* je me ſuis procuré la compagnie de quelques enfans des deux ſexes, qui ſont venus me montrer le chemin à travers une épaiſſe forêt, danſant & ſautant devant moi pendant plus d'une lieue: cette agréable diverſion a rendu ma promenade moins ennuieuſe: cependant elle n'étoit point comparable à la fête de *Méaxaras*.

Voila trois jours que nous traverſons des montagnes très-élevées, dont la meilleure partie eſt bien pourvue de bois. Le tems étoit ce matin un peu pluvieux. S'il avoit fait beau j'aurois grimpé ſur une montagne eſcarpée & j'aurois viſité le *Château de Mirabete*, qui eſt ſitué ſur la Montagne la plus élevée de cette Province.

Ce château eſt éloigné d'une lieue de *Layrazejo* & paſſe pour l'ouvrage des Maures. Ils avoient donné des noms *Arabes* à preſque toutes les villes, les villages, les montagnes, les vallées, & les rivieres de ce diſtrict, qu'ils ont poſſédé pendant pluſieurs ſiecles, & pluſieurs de ces noms ſubſiſtent encore. Je ſouhaiterois ſavoir *l'arabe*, pour pouvoir remonter à leur origine, & en découvrir la ſignification : mais je m'apperçois que je ne finis jamais de ſouhaiter.

Ce château de *Mirabete* duquel toute la *Sierra* (25) a tiré ſon nom, eſt actuelle-

(25) La Caſtille nouvelle eſt partagée en quatre petites provinces. L'Algaria, la Sierra, la Manche, & l'Eſtramadoure. C'eſt dans la premiere, que l'on trouve tout ce qu'il y a de plus beau à voir en Eſpagne ; telles que les villes de Madrid, de Figuenza, de Tolede, les châteaux de l'Eſcurial, d'Aranjuez, &c.

La Sierra eſt la partie qui eſt à l'orient ainſi nommée parce qu'elle eſt un pays de montagnes ce qui fait qu'elle n'eſt pas ſi peuplée que les autres. Dans la partie la plus ſeptentrionale de cette province eſt Molina ſituée à trois lieues des frontieres d'Arragon, dans un pays de paturages où l'on nourrit de nombreux troupeaux, principalement de brébis qui portent une laine admirable. Cette province étoit autrefois une ſeigneurie poſſédée par des princes du ſang royal, mais elle a été unie à la couronne & eſt devenue inaliénable. Près de Molina on trouve au Sud-oueſt Caracoſa ou Caracéna, capitale d'un marquiſat de même nom, ſituée dans une campagne fertile.

lement inhabité, quoiqu'il ne ſoit pas entierement ruiné. Un berger m'a dit que *hay mucho que ver* (qu'il y avoit encore beaucoup de choſes à voir) principalement quelques moſaïques ſur les pierres & ſur les murs incruſtés en marbres de diverſes couleurs. Il eſt ſûr que ſi j'en avois le moyen je voudrois parcourir toute l'Eſpagne malgré le peu de commodités qu'on y rencontre, & viſiter très-exactement tous les ſommets de ces nombreuſes montagnes, ſur leſquels les Maures ſe plaiſoient à bâtir. La ſatisfaction que produiroient mes découvertes & mes obſervations me récompenſeroit largement des peines & des fatigues que m'occaſionneroit une pareille courſe. Les curioſités que renferment les différentes provinces de cette vaſte Monarchie ſont innombrables, & méritent d'être viſitées examinées & décrites. L'Italie, la France & l'Angleterre peuvent être conſidérées avec raiſon, comme les pays les plus fertiles en Autheurs qu'il y ait au monde & cependant il eſt ſurprenant combien peu d'ouvrages on trouve dans ces deux langues qui traitent de l'Etat de l'Eſpagne ſoit avant ou après qu'elle a été abandonnée par les Maures: nation qui en a poſſédé la plus grande partie pendant pluſieurs

ſiecles, & l'a habitée depuis l'année 713 juſqu'en 1610, à peine avons nous quelque foible connoiſſance de leur maniere particuliere de vivre, de leurs loix, de leurs arts, de leurs manufactures, & de leur agriculture. Il n'y a pourtant pas plus de deux ſiecles ſi l'on en croit quelques auteurs qu'il en exiſtoit un million en Eſpagne. *Mariana* dans le ſuplément de ſon hiſtoire, ſe contente de dire en termes généraux que le nombre de ceux qui furent chaſſés d'Eſpagne étoit incroyable.

Ce nombre incroyable, ou ce million, fut banni de ce Royaume en 1610. par l'édit terrible de Philippe III. Notre ſiecle qui abonde plus en grands philoſophes qu'aucun de ceux qui l'ont précédé, eſt en poſſeſſion de condamner, & de décrier les Eſpagnols d'alors pour s'être rendus coupables d'une pareille erreur en politique, & pour avoir privé d'un ſeul coup leur Monarchie de ce grand nombre d'habitans. Le génie le plus brillant de notre temps & ſes admirateurs, ont diſſerté très ſérieuſement & tout à leur aiſe ſur ce ſujet, ils ſe ſont efforcés de repréſenter cette action comme étant auſſi barbare que peu politique. Comment, diſent ces philoſophes, priver un million d'hommes de

leurs habitations paternelles, les chaſſer, hommes, femmes, & enfans? Cette folie ne ſauroit jamais ſe réparer, & cette cruauté ne ſauroit être comparée qu'à celle du maſſacre de la St. Barthelemy!

Ces exclamations paroiſſent ſi plauſibles, que je craindrois preſque de hazarder un mot en faveur de Philippe III. quoique j'aie quelque ſoupçon que l'étalage d'humanité que font nos beaux eſprits du jour, pourroit tendre ſourdement à avancer l'irréligion, & à encourager la déſobéiſſance. Qu'on ſe rappelle, rélativement à ce fameux édit que tous les Eſpagnols d'alors qui étoient des ſcélérats, des rebelles, des traitres, & des coquins de toute eſpece avoient coutume de ſe réfugier, & trouvoient à ſe cacher, & même de la protection chez les *Moreſques*; & que ces Mahométans, tout vaincus qu'ils étoient depuis long-temps, ſe regardoient encore comme maîtres légitimes de tout le pays, & qu'on conſéquence de cette perſuaſion, ils étoient toujours prêts ouvertement ou ſecrement à ſe liguer avec les François, les Anglois, les Africains & avec tous les autres de l'Eſpagne; & qu'ils y donnoient continuellement lieu aux inquiétudes, aux ſoupçons, & aux allarmes! Je dis plus, pourrions nous réfuſer aux Eſpagnols les

louanges que mérite leur modération, de s'être contentés de bannir ſeulement les Maures. (26)

Il eſt vrai qu'en agiſſant comme ils l'ont fait, les Eſpagnols ſe ſont privés d'un grand nombre d'artiſtes, de laboureurs & de ſoldats; mais ils ſe ſont conduits comme l'auroit fait un gouverneur de place forte, qui auroit craint qu'une partie de ſa garniſon ne ſe fut révoltée, & n'eut paſſé du côté des ennemis au moment de l'aſſaut général. Il faut, diroit ce gouverneur, ou que je chaſſe ces traitres de mes murs, ou que je les faſſe tous mourir, ſans quoi je périrai moi-même: ſi je les fais mourir, on m'accuſera de cruauté, & ſi je les chaſſe ils augmenteront le nombre des aſſiégeans! Freres ſoldats, que dois-je faire? Ne ſouillons point nos mains de tant de ſang. — Mais ce ſont des traitres, & il faut nous en débarraſſer. Ils s'en iront,

(26) Si Philippe III. au lieu de chaſſer les Maures, leur avoit accordé la protection qu'ils méritoient comme étant nés ſes ſujets, & qu'il les eut ſouſtraits aux fureurs de l'Inquiſition; ces gens la ſeroient devenus ſes plus fideles ſujets; les Juifs en Hollande ne ſont-ils pas auſſi attachés à l'Etat que les chrétiens; par tout où les ſouverains imiteront la conduite de ces ſages républicains: la réligion quelle quelle ſoit ne fera jamais des rebelles de gens heureux. L'auteur voudroit-il que Philippe III eût fait maſſacrer les Maures?

ils augmenteront l'armée de nos ennemis, & notre garniſon ne ſera pas aſſez nombreuſe. Mais ceux qui reſteront agiront de concert. Alors nous n'aurons que nos ennemis à craindre, nous perdrons de notre nombre ; & nous aquérerons une force réelle.

Tel fut vraiſemblablement le raiſonnement de Philippe IV & de ſon conſeil lorſqu'ils prirent la réſolution d'expulſer les Maures. Il falloit opter entre deux maux, on choiſit le moindre. Je ne comprends pas trop pourquoi cette déciſion leur attireroit le titre de barbares?

Parmi le grand nombre d'écrivains qui ont parlé des *Moreſques*, il n'y a que Navegero qui m'ait donné quelque ſatisfaction ; encore a-t-il très-peu parlé d'eux dans ſes lettres qu'il écrivit à notre grand compilateur de voyages *Gia Battiſta Ramuſio*, lorſqu'il fut ambaſſadeur de la part des vénitiens auprès de l'Empereur Charles V. De ces lettres écrites par Navagero, & tirées de ſon propre journal, nous inférons que les *Moreſques* tant dans leurs vêtemens que dans leurs coutumes & leurs mœurs ainſi que dans leurs langage différoient beaucoup de toutes les autres nations Européennes, méritant pas cela même de s'attirer l'attention d'un philoſophe

attentif, & d'être mieux connus qu'ils ne l'ont été par *Navagero*. Leurs arts & leurs ſciences n'étoient ni en petit nombre, ni mépriſables. Les ſavans citent ſouvent pluſieurs de leurs hiſtoriens & de leurs médecins. Il eſt vrai qu'ils ne connoiſſent guere que leurs noms. La tradition a appris aux Eſpagnols qu'ils avoient encore un grand nombre de poëtes. Leurs ouvrages ſont actuellement perdus pour l'Europe; nous ignorons même ſi l'afrique les a conſervés. (27) Leur habileté dans l'A-

(27) En général les ſciences & les belles lettres fleuriront très difficilement en Eſpagne, comme nous l'avons déjà obſervé, la terreur qu'inſpire la cenſure inévitable de l'inquiſition, & ſurtout le genre d'éducation que reçoivent les hommes dans ce pays ſeront des obſtacles long-temps inſurmontables. Combien d'avantages ne procureroit pas à l'Eſpagne la liberté de penſer & d'écrire. N'eſt-ce pas à cette liberté plus précieuſe que l'or du Mexique que les pays du nord doivent les plus belles productions des écrivains qui les ont illuſtrés? Ne ſommes-nous pas bien dédommagés, dit un ſçavant obſervateur Anglois, de quelques écrits mépriſables & licencieux par les ouvrages immortels d'un Neuton d'un Locke, d'un Haze d'un Bath, d'un Lyttelton? Que ſeroient devenus les Swift, les Addiſſon, les Steel, & toutes leurs plaiſanteries ſi fines & ſi ingénieuſes, ſi l'on eut captivé leur génie comme celui des eſpagnols? C'eſt cette liberté, la baſe du bonheur, de tous les états qui fit naître ces productions inſtructives, & les écrits transcendants qui ont portés la lumiere dans la po-

griculture eſt reconnue de tout le monde, & les veſtiges de leurs édifices, ſpécialement ceux qui exiſtoient à Grenade, & qui ſont d'écrits par *Navagero* & par d'au-

litique, dans toutes les ſciences & juſques dans la religion. Il eſt encore plus ſurprenant que les Eſpagnols aient fait autant de progrès dans les ſciences que de ce qu'ils n'en ont pas fait d'avantage, on ne ſçauroit s'imaginer à combien de cenſures & de permiſſions les écrivains de ce pays ſont obligés de ſe ſoumettre avant de pouvoir livrer un ouvrage à l'impreſſion. L'éponge des Dominicains paſſe au moins trois fois ſur un écrit avant qu'il ſoit rendu public. Ce qu'il y a de plus ridicule c'eſt que, ſe défiant même de leur propre jugement, ils ne donnent la permiſſion de faire imprimer un livre qu'en ſe réſervant le droit de le condamner & brûler dans la ſuite s'ils le jugent expédient. L'index ſeul des livres prohibés forme deux gros volumes in Fol. il faut donc qu'un homme parcoure tout ce livre, avant qu'il oſe lire un ouvrage. La bibliotheque des Dominicains à Madrid n'eſt compoſée que de livres qu'ils ont ſaiſis, & qui eſt par cette raiſon une des plus belles & des plus nombreules de l'Europe, & la plûpart de ces livres prohibés ſont ceux qui méritent le plus d'être lus. Les écrits de Locke de Neuton de Bacon &c. ſont renfermés ſous la clef & condamnés à l'oubli le plus injurieux. Etaſme, dans le temps qu'il faiſoit de ſi grands efforts pour le rétabliſſement des lettres, trouva que toutes les ſciences étoient prêtes à être étouffées par la ſcholaſtique. L'ignorance & la pareſſe des moines contre leſqu'elles il a tant déclamé, n'ont pas beaucoup changé depuis ce temps en Eſpagne; très-peu d'entre eux parlent ou entendent bien la langue latine; & l'on en

tres écrivains prouvent qu'ils étoient bons Architecte. Le peu de curioſité des Européens à laiſſé leurs talens enſevelis dans un profond oubli, nous ignorons entiérement le dialecte Arabe qu'ils parloient; ſans nulle connoiſſance de leurs arts, de de leurs ſciences, & des qualités perſonnelles qui les diſtinguoient; un voyageur attentif & curieux pourroit encore malgré cette négligence glaner dans cette région,

trouve encore moins qui s'appliquent aux ſciences utiles. Toutes leurs études ſe bornent à la controverſe. Nous ne parlons ici que des moines en général & ſous les exceptions qu'il eſt juſte de faire. Il eſt évident que c'eſt au joug affreux de l'inquiſition que l'on doit attribuer le grand nombre d'ignorants qui ſe trouvent en Eſpagne. Toutes ces entraves mettent un obſtacle inſurmontable au progrès des lumieres. Que ne ſouffrit pas le pauvre Michel Cervantes, pour avoir ridiculiſé les préjugés de ſa nation? Le célebre Mariana, dont les travaux ont tant fait d'honneur à ſa patrie, ne fut-il pas renfermé dans une obſcure priſon pendant vingt ans; & lorſqu'ils écrivit ſon hiſtoire oſa-t-il toucher aux événements de ſon ſiecle, dans la crainte que la vérité ne lui attirât de facheuſes affaires? Or dans cet état d'eſclavage qu'elle obligation ne doit-on pas avoir à ceux qui ont eu aſſez de force pour franchir ces obſtacles? *Cervantes*, *Faxardo*, *Zuréta*, *Cabrera*, *Sandoval Mariana*, *Lopès de Vega*, *Carpio*, *Tordeſillas*, *Antonio Auguſtino*, *Villapende*, *Ramiraz de prado*, *Sanchez* &c. ont illuſtré leur nation, & méritent les éloges des gens de lettres de tous les pays.

ſuffiſamment de matériaux pour compoſer une rélation intéreſſante de ce peuple, en décrivant avec exactitude ces veſtiges de leurs anciennes demeures qui exiſtent encore. En recherchant les traditions qui ſe trouvent dans leurs vieilles chanſons ou romances, & dans les livres de Chroniques tant eſpagnols qu'arabes, qui ſont encore en crédit parmi ce peuple, ou dans ceux qui ſe trouvent rélegués dans leurs Bibliotheques, il formeroit des conjectures plauſibles de ce qu'ils étoient autrefois parce qui nous reſte encore d'eux.

Si un Roi d'Eſpagne connoiſſoit bien ce que vaut le pays qu'il poſſede, il ſeroit, ſelon moi, en peu de temps l'un des plus puiſſans Monarques du monde. Qu'il faſſe creuſer des canaux dans toutes les provinces qui en ont beſoin pour pouvoir les arroſer facilement, ce qu'un Roi riche comme le ſont & le ſeront longtemps les Monarques Eſpagnols, pourroit exécuter facilement en peu d'années. Qu'il établiſſe une bonne adminiſtration pour ſes finances, qu'il encourage l'agriculture par ſes libéralités, alors la fécondité naturelle du ſol Eſpagnol nourrira beaucoup plus de millions d'hommes que l'Eſpagne n'en contient actuellement. Tel eſt le cri uniforme de tous les Eſpagnols ſenſés avec

leſquels j'ai eu occaſion de m'entretenir avant que j'euſſe été dans ce pays: depuis que j'ai vu *l'Eſtramadoure* je ſuis convaincu qu'ils avoient raiſon. (28) Parmi

(28) Le Commerce entre l'Eſpagne & ſes colonies d'Amérique eſt la partie la plus conſidérable du Commerce extérieur des Eſpagnols, & c'eſt tout ce qui ſoutient leurs forces maritimes. Leurs vaiſſeaux fréquentent fort peu les ports des autres royaumes. Surtout depuis la dernière guerre de la France avec l'Angleterre. Et l'on peut dire qu'ils ne ſe ſoutiennent dans le Commerce général de l'Europe que par celui qu'ils font dans l'Amérique. Quant à leur Commerce intérieur c'eſt très-peu de choſe. Il n'eſt pas même proportionné au nombre des habitants.

La grande erreur de la politique Eſpagnole eſt de n'avoir jamais fait attention à la vérité de cette maxime, *que l'induſtrie les arts & le travail ſurtout pour les beſoins de premiere néceſſité, ſont des ſources de richeſſes plus ſures & plus durables que toutes leurs mines d'or.* Eblouis par les tréſors de l'Amérique ils ont fixé toute leur attention de ce côté là, & ont négligé la culture de leur pays. Mais qu'eſt-il arrivé ? l'Eſpagne s'eſt inſenſiblement dépeuplée, les manufactures ſont dépéries, les forces militaires ſe ſont diſſipées, une miſere effroyable, au milieu de tant de richeſſes, s'eſt fait ſentir de toutes parts; ils ſont enfin tombés dans une décadence qui leur demandera beaucoup de temps pour s'en relever: depuis quelques années le Miniſtere ſemble s'être apperçu de cette mépriſe; il fait aujourd'hui tous ſes efforts pour repandre un peu d'induſtrie parmi le peuple. La Cour a établi des manufactures dans pluſieurs villes du royaume; mais malgré les privileges accordés aux ouvriers, il paroit que les progrès ſont bien

plusieurs observations que j'ai faites j'ai surtout remarqué que les parties les plus élevées de cette Province produisoient naturellement des chaines verds, dont les glands sont presque aussi agréables à manger que nos amandes, ou plutôt que nos chataignes. Cependant on ne cherche point à augmenter le nombre de ces arbres. Si on les cultivoit partout où ils viennent bien, l'*Estramadoure* seule seroit en état de fournir assez d'excellens jambons pour la consommation de la moitié de l'Europe. On pourroit y élever une quantité incroyable de cochons qui ne couteroient presque rien à nourrir. Ainsi qu'on m'a dit que cela se pratiquoit un peu plus loin en tirant du côté de *Madrid*, ceux de ces animaux que l'on nourrit de glands de chêne verd, sont meilleurs que vous ne pouvez vous l'imaginer. Mais on profite aussi peu de cet avantage dans cette province que de tous les autres dont il ne

lents. Ce défaut d'activité tient beaucoup à la nature du caractere Espagnol. On diroit qu'ils sont nés fiers & paresseux. Un mendiant de ce pays demandoit l'aumône à un François : celui-ci le voyant sain & robuste, lui demanda pourquoi il ne cherchoit pas à subsister d'une maniere plus honnête. *C'est de l'argent que je vous demande & non pas des avis*, lui repartit le faineant en tournant le dos. Cette rodomontade espagnole fit rire le passant.

tiendroit qu'à elle de ſe prévaloir ; les Montagnes & les Vallées ſont également négligées ; ce qui fait qu'elle eſt très-dépeuplée, & que peu ou pour mieux dire aucun de ſes habitans n'eſt à ſon aiſe. Ils mangent peu, ſont couverts des haillons, & ſont très-mal logés. Il eſt vrai qu'il ne leur faut que peu de choſe pour leur ſubſiſtance, ce ſont ſans contredit les gens les plus ſobres qu'il y ait ſur la ſurface du globe. Ils ne ſont pas non plus recherchés dans leur parure ; car leurs prêtres mêmes ont à peine un bon habit ſur le corps.

Ils ſont ſi endurcis par leur maniere de vivre, qu'ils dorment fort bien l'hyver ſur le ſimple plancher ; & en Eté en plein air ſans en être incommodés. Il eſt certain qu'ils jouiſſent d'une eſpece de bonheur en menant une pareille vie exempte de ſoucis, ſatisfaits du preſent, faute de connoitre quelque choſe de mieux, & parfaitement tranquilles ſur l'avenir : leur air gai ainſi que la bonne ſanté dont ils jouiſſent annonçent clairement qu'ils ne ſont pas malheureux. Mais il n'eſt pas de l'intérêt de leur Roi qu'ils paſſent ainſi leur vie dans une parfaite indolence, (29)

(29) Ceci confirme parfaitement ce que nous venons de dire dans la note précédente ſur la pareſſe & l'indolence des Eſpagnols. C'eſt une choſe plaiſante de les voir le

quelque heureux quels puiſſent être : je ne crois pas non plus qu'il ſoit du leur, de languir dans une oiſiveté condamnable, ayant à peine le neceſſaire, tandis qu'ils pourroient ſe procurer le ſuperflu & jouïr d'une véritable opulence : les ſoins qu'ils prendroient ſeroient ſans angoiſſes, & leurs travaux ſans fatigue.

Les montagnes d'Eſtramadoure renferment auſſi des Carrieres de très-beau marbre de différentes couleurs ; mais depuis que que les maures en ont été chaſſés peut-être n'a-t-on pas bati, un ſeul édifice de marbre dans toute la Province. Il eſt vraiſemblable que les Maures étoient beaucoup

matin, nobles, & roturiers, ſortir de leurs maiſons le manteau ſur l'epaule, une longue epée au côté, la tête haute & la main dans la ceinture, ils marchent juſqu'à midi, vont d'égliſe en égliſe, reutrent chez eux, mangent un morceau de pain & quelques figues dans la ſaiſon, reſortent enſuite, ſe promenent juſqu'à la nuit qu'ils paſſent la plupart ſur une natte dans un coin de la chambre, & ſe levent pour recommencer la même carriere ; c'eſt ainſi que vit la majeure partie des habitans de ce pays, & cette claſſe auſſi fiere que ridicule regarde avec le dernier mépris l'induſtrieux étranger qui lui tire habilement le peu d'argent qu'elle poſſede. Entrez chez un cordonnier Eſpagnol pour lui commander une paire de ſouliers il commence par jetter un coup d'œil ſur la planche, s'il y voit encore un pain, il vous ſaluera civilement & vous pourez aller ailleurs vous pourvoir de chauſſures.

plus laborieux & plus induſtrieux que leurs ſucceſſeurs, ſi nous en jugeons par les ruines innombrables des tours & des châteaux que l'on voit épars ſur les Montagnes, & aux environs des rochers. Le château de *Mirabete*, dont j'ay déjà fait mention, n'étoit pas ſeulement un vaſte édifice, il étoit encore entouré d'un jardin ſpacieux, dont les murs ſubſiſtent actuellement en grande partie ; ceux qui l'ont conſtruit devoient avoir certainement quelque ruiſſeau pour l'arroſer ; il étoit trop élevé pour qu'on y eut porté de l'eau d'ailleurs. Mais les Eſpagnols, qui tant que leurs guerres contre les Maures, durerent étoient une race d'hommes vaillans, devinrent pareſſeux dès qu'elles furent terminées, & tomberent dans une létargie qu'on ne ſauroit bien conçevoir qu'après qu'on a parcouru l'Eſtramadoure, & qu'on a comparé l'état ou elle ſe trouve actuellement à celui dans lequel elle étoit autrefois. Tels furent les Romains après qu'ils eurent détruit *Carthage*. Leur activité les abandonna auſſi rapidement que les Eſpagnols perdirent la leur après qu'ils ſe furent remis dans l'entiere & paiſible poſſeſſion de leur ancien patrimoine. C'eſt ainſi que d'autres Nations ont déchu de leur grandeur dès l'inſtant que leurs ennemis & leurs rivaux n'ont plus eu le pou-

voir de leur nuire. Les obſtacles & les difficultés ſont néceſſaires pour que la vertu conſerve ſa vigueur & ſon éclat, autrement elle s'aſſoupit & diſparoit. Il en ſera de même des Anglois; cette nation eſt aujourd'hui la premiere de l'univers (30) s'ils parviennent un jour à être

(30) Nous ne prétendons point nous ériger en détracteurs de la nation Angloiſe; mais il ſemble, qu'il eſt inſultant pour le reſte de l'Europe de même que pour les Empereurs de l'Aſie &c. d'appeller les Anglois le premier peuple de l'univers; & cette expreſſion a quelque choſe de plus ſingulier encore dans la bouche d'un Italien. Sont-ce quelques ſuccès momentanés & plus brillants que ſolides qui doivent mettre ce peuple, encore nouveau, à côté des anciens Romains. L'auteur apparemment n'a jamais calculé les dettes de la monarchie Angloiſe, & le peu de moyens de les acquitter ſi elle vient à perdre ſes Colonies avec leſquelles elle eſt engagée dans une guerre qui ne peut que lui être funeſte, malgré tous les ſuccès actuels. L'auteur ne penſe donc pas que ſi, dans cet inſtant critique, la France ou l'Eſpagne alloient fondre ſur l'Angleterre dennée de forces intérieures, ce premier peuple de l'univers, ſe verroit bientôt reduite à l'extrémité, & le plus à plaindre de l'Europe. Rendons juſtice aux Anglois. La forme de leur gouvernement, & la liberté des ſentimens, jointes à leur conſtitution heureuſe en ont fait un peuple brave, inſtruit & eſtimable: mais qu'une prévention déplacée ne nous faſſe pas avancer qu'il eſt ſupérieur à tout ce qui exiſte ſur la ſurface du globe. Ce ſont des ſiecles entiers de ſageſſe, de gloire, & de proſperité qui ſeuls peuvent aſſurer ce titre à une

les maîtres paiſibles du Commerce & de la Navigation ; qui ont longtems été le but de toutes leurs entrepriſes, & où ils paroiſſent être bientôt près d'atteindre. La premiere conſéquence de cette poſſeſſion tant deſirée ſera une opulence ſans bornes, la ſeconde une énérvation conſidérable, & la troiſieme un torrent de vices & des folies, qui abſorberont entiérement leur induſtrie ainſi que leur courage : peut-être qu'à la fin une nation pauvre & barbare leur fera éprouver à leur tour ce qu'ils ſont actuellement éprouver aux autres. Mais tâchons de ne pas nous écarter d'avantage, de notre ſujet & de ne pas paſſer pour prophete !

Dès que vous atteignez quelque habitation dans cette Province d'*Eſtramadoure* des Mendians males ou femelles ne manquent pas de venir à vous, de vous préſenter un tronc, & de vous demandent très-gravement la *Lemosnita para las almas.* (*une petite charité pour les âmes du purgatoire.*) Le nombre de ceux qui n'ont d'autre occupation que des *pedir por Diòs* (*mandier au nom de Dieu*) eſt réellement trop conſidé-

nation : les Anglois ſont dans le chemin, mais il ne faut pas crier victoire avant d'avoir atteint le bout de la carriere.

ſidérable; ils croient faire une œuvre méritoire, & ils trouvent ce métier facile. Cependant au lieu de mandier *pour l'amour de Dieu*, ou *pour les âmes*, au lieu de tourmenter les Vivans pour le ſoulagement des morts, ils feroient beaucoup mieux de s'occuper de choſes plus utiles. Outre les chênes de leurs Montagnes, ils ont d'autres arbres dans leurs Vallées qui leur fourniroient plus aiſément les moyens réels de vivre convenablement que des charités caſuelles. Mais cet abus s'eſt ſi fort enracinés que dans le cas où ils auroient quelque penchant à s'attacher à l'agriculture, à peine auroient-ils les facultés de le faire à moins que le Gouverneur ne vint à leur ſecours & ne leur procurât les outils, & les inſtructions néceſſaires.

A environ une lieuë de *Caſas del Puerto*, on repaſſe encore une fois le *Tage* ſur un pont compoſé de deux arches très-larges, que l'on aſſure être un ouvrage des Romains. Ici les eaux de ce fleuve ſont couleur de brique, & ſi profondes, qu'on pourroit peut-être les rendre navigables; on en feroit vraiſemblablement autant de celles de la *Guadiana* à ſa deſcente de *Merida* à la Mer. Je n'ay cependant pas apperçu le moindre petit bâteau ſur ces deux

fleuves dans toute l'*Eſtramadoure Eſpagnole* que j'ay traverſée, n'y auctune eſpece de digue, d'écluſe ou d'autre machine propre à détourner la moindre partie de leurs eaux, pour s'en ſervir à favoriſer quelque branche utile d'induſtrie (31).

Le Romarin, la lavande, la Sauge, le tin, & d'autres plantes odoriférantes croiſſent en abondance, dans les parties les plus ſauvages de ces Montagnes & de ces

(31) Le nouveau Canal de Murcie que l'on entreprend & pour lequel le miniſtere a permis une lotterie, à laquelle il ne paroit pas que l'Europe ait la plus grande confiance quoique l'expoſé offre les plus grands avanta- & les meilleures ſûcretés, ſera de la plus grande utilité pour l'Eſpagne. Cette entrepriſe peut rendre ce pays très floriſſant par la ſuite ſi les habitans ſçavent uſer de toutes les reſſources que le canal offrira pour le Commerce intérieur. Mais il eſt bien à craindre que cet ouvrage immenſe, & pour la perfection duquel il faudra beaucoup plus de temps qu'on ne l'imagine, ne trouve des obſtacles dans la nature même de la choſe. Ne craignons pas de le repeter; les Eſpagnols ne ſont pas laborieux, & malgré l'épuiſement des mines du potoſi l'Eſpagne n'eſt pas riche. Nous ne ſommes plus au temps des Egipthiens qui batiſſoient des pyramides, ouvroient des canaux, creuſoient des lacs entiers avec un ſalaire doignons & d'autres comeſtibles. L'expédient même dont on ſe ſert tout ſimple, tout heureux qu'il paroiſſe ne ſeroit pas celui d'un peuple opulent & actif, qui ſeroit ſur de trouver en lui-même les reſſources néceſſaires pour ſe procurer ce qui lui pouroit être utile.

Vallées, leur parfum rend la promenade de ceux qui voyagent à pied très agréable. Hier & aujourd'hui j'ay apperçu quelques troupeaux de chevres & des moutons, je ſuis convaincu que ſi les habitans vouloient s'en donner la peine il leur ſeroit facile d'en avoir de plus conſidérables.

Ce Village d'*Almaraz* eſt tout auſſi le pauvre que celui de *Larayzejo*, & n'a rien de remarquable ſi ce n'eſt la ſingularité de ſa ſituation. La vuë des fenêtres de la *Poſada* donne ſur une étenduë de campagne pierreuſe où l'on apperçoit quelques arbres diſperſés. A peine rencontre-t-on depuis *Truxillo*, je dirai même depuis *Merida* juſqu'ici aucune terre qui produiſe du froment.

## LETTRE XLVI.

*Plaine retrouvée. Saints moines & jolies filles. Glands mâchés. Orgue ſinguliere. Veuve allumant des Cierges. Bagatelles ſur Bagatelles quand je n'ay pas autre choſe.*

*Naval Moral*; 29 *Septembre* 1760.

Il eſt onze heures du matin, & je ne ſuis qu'à deux lieuës d'*Almaraz*, parce que je

ne ſaurois me réſoudre à me lever de bonne heure on diroit que la pareſſe de ce pays-ci eſt contagieuſe Tandis que les mules ſont occupés à manger leur paille hachée, je ferai tout auſſi bien de me mettre à écrire.

Me voici enfin hors des Montagnes, la journée d'aujourd'hui a été & ſera en plaine à la diſtance, d'une lieuë d'*Almaraz* j'ay paſſé le long de quelques Vignes très étenduës appartenantes à un Couvent de Dominicains. Que les raiſins dont les ſeps étoient chargés m'ont paru beaux?

Tout auprès de ces Vignes ſont des maiſons où ces raiſins ſont r'aſſembles, & où on les preſſe pour en extraîre le Vin. J'avois entendu mes *Caleſſeros* faire ſouvent l'éloge de ce Vin, il eſt à propos que je vous diſe en paſſant ſur cet article que ces deux droles reſſemblent plutôt à des Allemands qu'à deux Eſpagnols. Comme nôtre *Boracho* étoit presque vuide, j'ay mis pied à terre devant ces maiſons pour les remplir. C'eſt-à-dire que je ſuis deſcendu dans une hôtellerie, j'ai été ſurpris de voir, non qu'elle appartenoit à ſes peres, mais qu'ils en étoient eux-mêmes les adminiſtrateurs. Trois ou quatre de ces moines de moyen âge, & très-graves perſonnages, étoient dans cette hôtellerie cauſant avec

les ſervantes, parmi les qu'elles je n'ay pu m'empêcher d'en diſtinguer une qui m'a paru vive & piquante, le front large, la gorge d'yvoire, & des yeux ſi brillants! Nul Poëte n'oſeroit comparer les Nymphes de Calypſo à une pareille *Senova*. Elle eſt la niéce (à ce que m'a dit un des moines) d'une vieille femme qui demeure là, & eſt auſſi éflanquée qu'une colomne gothique; mais c'eſt la niece & non la tante qui fait l'office d'hôteſſe & reçoit l'argent des chalands. Je n'ay point voulu me marier pour pouvoir me faire moine, & je n'ay point voulu me faire moine pour pouvoir me marier lorsque j'en aurois la fantaiſie. Ici j'ay couru risque de perdre ma liberté en embraſſant l'un ou l'autre de ces deux partis.

Badinage à part: on ne doit jamais ſe hâter de porter ſon jugement ſur ſes voiſins, mes voiſins devroient auſſi de leur côté ſe garder de me fournir les occaſions de penſer mal d'eux. Si j'avois vu des moines en Italie adminiſtrer un Cabaret qui leur appartint, où il y eut de jolies filles pour ſervantes; je doute que j'euſſe jamais conſervé la bonne opinion que j'ay conçue de leur exactitude à obſerver leurs vœux. Quelque ſoit l'habit que nous portons nous ſommes tous foibles & fragiles, & il faut une gran-

de ſainteté pour réſiſter aux tentations qui ſont ſi proches de nous.

La Dame, que je viens de comparer à une colomne gothique, m'a demandé s'il étoit vrai que le Pape eut excommunié les Portugais, & leur eut défendu de dire leurs chapelets. Il paroit qu'elle vouloit parler de la préſente diſpute entre les Cours de *Rome* & de *Lisbonne*, & je m'imagine qu'indépendamment de l'anthipatie qui ſubſiſte entre les Eſpagnols, & les Portugais de la lie du peuple, ſes bons maitres les moines prennent le parti de ſa Sainteté toutes les fois qu'ils parlent de ces matieres dans leur Cabaret, & c'eſt qui l'a vraiſemblablement portée à me faire ces ſottes queſtions. Je lui ai réponpu que non, je ſuis remonté dans ma chaiſe, j'ai traverſé une grande forêt de chênes verds, & j'ai maché des glands pour paſſer le tems. Réelement ils ont le goût de la chataigne. Nous n'en avons point de pareils dans les contrées occidentales d'Italie, & je n'ay jamais ouï dire qu'il y en eut dans les Orientales que je n'ay pas encore viſitées, à peu de choſe près; je crois qu'ils pouroient ſervir de nourriture en les mangeant indifféremment cruds ou cuits.

Nous nous ſommes arrétes à *Navál Mo-*

*ral* pour nous rafraichir, & tandis que les *Caleſſeros* ont mangé, je ſuis entré dans une Egliſe très voiſine de la *Poſada*: on y chantoit une grande Meſſe au ſon d'une orgue, dont les tubes au lieu de s'élever tout droit ainſi que ceux de toutes les orgues que j'ay vues, ſont recourbés en dehors & pendent du coté du peuple au deſſous, préſentans leurs extremités en forme de trompettes. Un Moine touchoit cette orgue ſinguliere avec une habileté ſurprenante. Je fus étonné de voir tant de femmes aſſiſes ſur leurs talons, entierement cachées ſous leurs manteaux noirs, & ayant pluſieurs petits cierges allumés devant elles. Je demandai ce que ſignifioient ces Cierges; & on me répondit que les femmes devant leſquelles étoient placés les Cierges étoient des Veuves qui les allumoient dans l'intention de ſoulager les ames de leurs maris décedés. Je ne ſcais le nombre de ces Cierges répondoit à celui des maris qu'elles avoient eû. Les unes n'en avoient qu'un, d'autres deux ou trois, & quelques-unes en avoient juſqu'à ſept. Peut-être qu'ils indiquent ſeulement le plus ou le moins de degrés de dévotion ou d'affection qu'elles conſervent pour la mémoire des defunts.

*Poſt cript Nocturne*, de *Calzada de Oropera*. En ſortant de *Navál Moral*, nous

ſommes entrés dans une autre forêt tout auſſi belle que celle des *Ardennes* (32) ſi célebre dans nos Romans, dans laqu'elle les Chevaliers errants alloient ſouvent en quête d'aventures. Après une bonne lieue elle s'élargit & forme une vaſte plaine bornée des deux côtés par de hautes Montagnes, dont les ſommets, ſurtout de celles de ma gauche, étoient couverts de neige. En dépit du ſoleil qui étoit de nouveau très-chaud. Les trois derniers jours je n'avois pas été trop incommodé de ſes rayons les pluïes du matin, & les brouillards du ſoir temperoient ſa force. Mais aujourd'hui j'ai éprouvé toute ſon ardeur, tout autant que lorsque j'étois de l'autre côté des Montagnes d'*Eſtramadoure*. Il m'a ſi fort hâlé depuis que je ſuis arrivé ſur les bords du Tage, que s'il continue a me rotir encore quinze jours vous me prendrés à mon arrivée au logis pour le Roi noir de la *Didon du Metaſtaze*, ou pour un jeune Savoyard du nombre de cenx qui deſcendent du Mont Cenis & du Mont Genévre toutes les années vers le mois d'Octobre, &

(32) Grande foreſt ſur la meuſe qui s'étend fort au loin de l'oueſt à l'eſt & qui paſſe entre Charlemont au nord & Rocroi au ſud.

& vont ramoner les chéminées du Piémont & de la Lombardie.

Ce Village de *Calzada* (33) eſt le moins vilain que j'aie encore vu depuis mon depart de Lisbonne; & ma *Poſadora* actuelle quoique jeune, n'eſt point auſſi prude que toutes les jeunes femmes que j'ai rencontrées dans cette route. Elle aime à parler & à faire des queſtions; & nous avons jaſé enſemble plus d'une heure. Elle m'a aſſuré entr'autre que les femmes de ce Canton étoient les plus modeſtes de toute l'Eſpagne. Elle me plaint d'être obligé d'aller à Madrid, où *Las Mugueres ſon muy atre uidas. Les femmes ſont très-hardies.* à ce que ſon mari lui a dit, lequel y a été le mois paſſé, & y a ſéjourné une ſemaine toute entiere. Pour calmer ſon inquiétude obligeante rélativement à mon Voyage en cette Capitale, je lui ai donné ma parole, que ſi jamais je me marie en Eſpagne, je reviendrai certainement à *Calzada* chercher une femme, & la prierai de m'aider à en choiſir une: elle m'a cordialement promis ſon aîde, en ſouhaitant que j'en euſſe bientôt beſoin.

(33) Dans la vieille Caſtille, étoit autrefois une ville episcopale mais ſon évêché a été reuni à celui de Calahorra elle eſt ſur la Riviere de Laglera.

Peut-être trouverez vous mauvais que je vous entretretienne de pareilles bagatelles. Mais vous devez m'excuſer & penſer que je ne peux pas trouver à chaque inſtant un tremblement de terre tout prêt, ni à chaque pas une pompe Patriarchale, encore moins des Rois faiſant l'office de Maſſons, ou des Cargaiſons de Jéſuites exportées pour *Civita Vecchia.* (34) Des ſujets de cette importance ne ſe rencontrent pas tous les jours: il faut que je rempliſſe mes lettres, où que j'interrompe l'ordre de mon journal. Quand je ſors d'une Bibliotheque je parle Littérature, & je parle de mon hôteſſe quand je ſuis à l'hôtellerie. Je me flatte, que vous avez le même égard pour celui qui rend un compte éxact de ſes Voyages, que vous auriez pour un hiſtorien, & vous ſavez que les hiſtoriens ſemblables à la mort doivent frapper *Æquo pede* à la porte des mendians tout comme à celle des Rois.

(34) Jolie ville maritime d'Italie dans le territoire de St. Pierre, fortifiée par le pape Urbain VIII, elle a un bon port & un arſénal où ſont d'ordinaire les galeres du pape. L'air y eſt fort mal ſain.

## LETTRE XLVII.

*Cochons nombreux. Comteſſe Eſpagnole. Un drole encore à jeun, & le piſtolet perdu.*

*Talavera de la Reyna*, 1 *Octobre* 1760.

DEPUIS la *Calzada* juſqu'à cette ville le pays vaut beaucoup mieux que celui que j'ai laiſſé derriere moi ; les habitans n'en paroiſſent pas non plus auſſi miſérables que ceux qui habitent les Montagnes de *l'Eſtramadoure:* on apperçoit pluſieurs troupeaux de cochons tout le long du chemin que j'ai parcouru aujourd'hui. Surtout dans uue vaſte plaine qui eſt au-deſſous de la *Cueſta de Oropeza*, & dans les environs de *Venta Perulvanegas*, d'où le païs avoit pendant un fort long eſpace, l'aſpect d'un tapis noir. Des milliers de ces animaux tous parfaitement de cette couleur, ſont tranſportés chaque ſemaine pendant l'hyver à *Talavera*, *Tolède*, *Madrid*, & même à *Saragoſſe.*

*Oropeza* (35) eſt une ville qui donne ſon nom à cette côte ou Montagne. Une Dame fait ſa demeure dans un Château tout près de la ville, & porte le nom de *La Condeſa* de *Oropeza*. Elle eſt fort aimée dans tout le pays à cauſe de ſes grandes charités & ſa libéralité. Elle a de ſes fenêtres une vue très étendue. J'avois envie de grimper la Montagne, & d'aller me mettre à *ſuſpies* (36) pour voir par moi même l'état que tenoit une Comteſſe Eſpagnole dans ſes terres; mais les *Calasferos* m'en ont diſſuadé: on dit qu'elle eſt fort âgée, & qu'il y a déja quelques années qu'elle s'eſt retirée de la Cour Quoiqu'elle paſſe la meilleure partie de ſa vie dans la compagnie des réligieuſes Franciſcaines, dont le Monaſtere eſt très voiſin de ſon château: elle vit pourtant d'une maniere ſomptueuſe, elle a à ſon ſervice des *Duenas*, des filles d'honneur, des chapelains, des ſecrétaires, des pages, des gens de livrée au nombre de cent pour le moins.

(35) Dans la nouvelle Caſtille près des frontieres de l'Eſtramadoure, elle eſt entre Talaveira de la Reina, & Plazentée. Elle appartient à une branche de la famille royale de Portugal.

(36) *A ſes pieds*, c'eſt la maniere de parler dont on ſe ſert en Eſpagne avec les Dames, même avec celles de la ſeconde Claſſe.

Ses revenus ſe montent à ce qu'on m'a dit à-près de quinze mille livres ſterling, après ſe mort ſes biens doivent être partagés entre les *Ducs d'albe*, & de *Médina Sidonia*.

Dans la plaine la plus voiſine de la Montagne, & à main gauche du grand chemin en venant de *Calzada*, les Franciscains ont une maiſon qui contient quarante Moines. Elle a une grande apparence, à l'extérieur; je ne me ſuis point arrété pour voir le dédans. Un peu plus loin ſe trouve *Venta Paralvagenas* pitoyable maiſon, où je me ſuis jetté ſur un lit & ai fait ma *Sieſta*; c'eſt-à-dire où j'ai dormi une heure, par ce que la châleur étoit inſupportable. J'avois diné deux heures plutôt dans ma chaiſe; & nous nous étions arrétés dans un petit Bourg ou Village nommé *Torralva* pour y boire une *Azumbre* nom que l'on donne à une meſure qui contient environ deux pintes; dans certains endroits cette meſure eſt plus grande & dans d'autres plus petite qu'à *Torralva* à ce que les *Caleſſeros* m'ont dit, qui peuvent en être cru ſur ces matieres qu'ils poſſédent à fond. Toutes les fois que je veux plaiſanter avec eux j'appelle l'un *& Cende Borracho* (c'eſt-à-dire *Don Manuël*,) l'autre *el Manqués Bota*, & Baptiſte *el Senor Don Agumbre*. Ils ſont

actuellement ſi fort accoutumés à ſes ſobriquets, qu'ils ſe les donnent mutuellement; c'eſt encore l'à un de mes expédiens pour égaïer la toute. Ils s'étoient accordés à m'aſſurer que le Vin de *Torralva* étoit excellent, les partiſans des Vins de Lipari (37) ou de Genſano, s'ils en avoient bû conviendroient qu'ils ont raiſon.

Vous ne manquerez pas de dire à cette occaſion que je ſuis devenu un véritable gourmet, & que les Anglois m'ont gâté. Il eſt vrai que les Anglois m'ont accoutumé à boire un peu plus que je n'aurois fait ſi j'étois toujours reſté au logis. Ils n'ont pas de plus puiſſant ſpécifique que la bouteille pour ſe rendre ſociables, & il n'y en a que trop parmi eux qui ne ſont jamais gais que par ce moïen, malgré cet exemple je ſuis toujours très ſobre; & le jugement que je porte des différens vins qui croiſſent dans ce pays, n'eſt point une ſuite de mon foible pour la bouteille; mais une ſimple imitation de la façon d'agir des autres voyageurs, qui lorsqu'ils n'ont rien d'intéreſſant

(37) Ile de la Mer mediterannée au Nord de la Sicile dont elle eſt une annexe, elle a environ ſix lieues de tour l'air y très-ſain; elle abonde en grains, on y recueille ſurtout des figues, & des raiſins qui donnent d'excellent vin.

à dire, r'aſſemblent de tous côtés des obſervations importantes, ou non.

Après la *Sieſta* j'ai prie les *Caleſſeros* de me ſuivre tout à leur aiſe, & ſuis ſorti de la *Venta* réſolu de marcher pendant deux du trois heures. Je n'avois pas encore fait un mille à pied que j'ai joint une petite troupe de ſoldats, qui alloient ainſi que moi à *Talavera* (38).

Les ſoldats ſont des gens qui vous parleront ſi vous leur parlés, & moi qui aime autant à jaſer qu'aucun d'eux ; je me ſuis hâté de les joindre, je leur ai dit en les abordant ſans aucun préambule, qui j'étoit, d'où je venois, & où j'allois, ils m'en ont dit autant de leur côté en ajoutant le nom de leur Régiment & de leur Colonel. Ils marchoient aſſez lentement pour ne pas dévançer un couple d'ânes chargés de leur bagage. Ils étoient commandés par un Officier qui étoit à leur tête, monté ſur un bidet ſi maigre, que *Rocinante* qui étoit le cheval de Don Quichotte, auroit été en comparaiſon un *Brigliadoro* qui étoit celui de Roland. Ce Militaire ne m'a pas paru fort curieux de s'entrete-

(38) Forte] & conſiderable ville dans la nouvelle Caſtille ſur la Rive droite du Tage & à l'oueſt ou confluent de la petite riviere] d'Alberche dans une grande vallée il s'y tint un Synode en 1498.

nir avec moi ainſi je l'ai laiſſé tranquille, & me ſuis mélé avec ſa troupe.

Entre nombre de queſtions que je leur ai faites, je leur ai demandé s'il s'en trouvoit aucun parmi eux qui eut Voyagé hors d'Eſpagne. Il s'en eſt trouvé deux, l'un avoit voyagé par terre & l'autre par mer. Celui qui avoit été en mer, étoit une fois tombé entre les mains d'un Corſaire Anglois. Mais, dit-il, „*en la tierra de a* „*quellos hereges la carcel es coſa eſpan-* „*table y de muy grande horror. Dans* „*le pays de ces hérétiques la priſon eſt une* „*choſe épouvantable & de la plus grande* „*horreur.*" Pour éviter d'y être renfermé, il prit parti parmi les Matelots, & vécut à bord du Corſaire plus d'une année; pendant lequel tems il s'appliqua avec tant de ſoin à apprendre leur langue, qu'il eſt actuellement en état de compter depuis un juſqu'à vingt. Quoique les Anglois ſoient hérétiques, a-t-il ajouté, ils ſont pourtant *muy Valientes*, très courageux, manœuvrent un vaiſſeau auſſi bien que les Eſpagnols, *y notienen miedo de a quellos Gavachos* (39) *de franceſes, que por vida de*

(39) Gavacho, eſt un ſobriquet injurieux que les Eſpagnols du commun donnent aux François, je ne connois point l'étimologie de ce mot. Les Piemontois appellent

*Santo Antonio ſon peores de las Ingleſes; & n'ont aucune peur de ces Gavaches de François, qui par la Vie de St. Antoine ſont pires que les Anglois.* Leur façon de s'alimenter eſt différente de la nôtre, à ajouté le ſoldat; ils font peu de cas de l'ail, des oignons, du piment (*poivre d'Eſpagne*) des *Garvanzos* (les pois chiches) ou de *l'abadejo* (moruë) de ſorte qu'il a fallu m'accoutumer au bœuf ſâlé, & que j'ai appris à boire leur bierre, qui eſt *un bino hecho de aqua; un vin fait avec de l'eau.* Les matelots Anglois, au-lieu de m'appeller par mon nom de *Pedro-Capon*, me donnoient celui de *Spani Monqui*; j'ai compris aiſement en examinant ſa figure, que cela vouloit dire *Singe Eſpagnol.*

L'autre Soldat étoit encore plus plaiſant que *Pedro Capon.* Je n'ai jamais entendu mentir auſſi hardiment; & avec une ſi grande volubilité de langue; il avoit été Caporal dans les guerres d'Italie (à préſent il eſt *Caposquadra Sergent*) & il s'étoit trouvé au ſiége de *Cuneo* par les armées réunies d'Eſpagne & de France dans la derniere guerre.

les Savoyards (& ſouvent les François) Gravaſs; & Gravaſs, ſignifie un tortu.

Au lieu d'en parler comme d'une Ville (telle quelle eſt) & au lieu de dire qu'elle étoit pour la majeure partie entourée d'un rempart de terre & de façines, (comme elle étoit alors) *Cuneo*, aſſura mon *Capo-Squadra* eſt un château qui n'eſt pas entouré de moins de ſept murailles de marbre, toutes très-hautes & très-épaiſſes, de ſorte qu'après s'être emparé de la plus extérieure ainſi que nous fimes à la premiere attaque; nous n'avions encore fait que la ſeptieme partie de la beſogne; *Aquel maldito Caſtillo* (ce maudit château) a-t-il ajouté, „*es ſin duda mas grande y mas* „*fuerte del tan nombrado Caſtillo de Mi-* „*lan; eſt ſans aucun doute plus grand &* „*plus fort que le château ſi renommé de* „*Milan.*" Ses compagnons & moi étions prêts à pleurer en entendant la déſcription pathétique des peines qu'il y avoit ſouffertes ainſi que l'Infant Don Philippe; *que-* „*ſe moſtrò allá tan bizarro en peleár como* „*qualquiera de nos otros, qui ſy montra* „*auſſi vaillant au combat qu'aucun de nous.*" Les Bombes, les Caroſſes & les Boulets; *cayana diluvio en el campodel Caſtillo, de lo Exercito Savoyano, y de muchos otros partes, y con todo eſſo los pobres Soldados no tenian que comer ſi no la nieve de aquellas malditas montanas quellanan los*

*apenins: tomboient comme un déluge dans le Camp devant le château, tant de l'Armée Savoyarde, que de beaucoup d'autres endroits, & avec tout cela les pauvres Soldats n'a voyent autre choſe à manger que la neige de ces maudites montagnes qu'on nommé les monts Apennins.*

Ce ne fut pas ſans beaucoup de peine que je me retins d'éclater de rire en entendant pareilles menteries, & autres abſurdites de la même force de la bouche de ce brave *Capo-Squadra*, elles ſe ſuccédoient avec une rapidité étonnante le drôle ne s'imaginoit vraiſemblablement pas qu'il parloit à un homme qui avoit demeuré deux ans à *Cuneo*, avoit aidé à élever ces fortifications, & n'en étoit ſorti que peu de jours avant le ſiége, mais loin de mettre fin à cette ſçene amuſante par des contradictions déplacées. Les rémarques que je fis ſur ſa rélation l'encouragerent ſi bien qu'il redoubla ſes rodomontades.

Ces discours mélés de quelques chanſons firent que je me trouvai avancé de trois lieues ſans m'en être apperçu; tel fut le plaiſir que je goutai dans la Compagnie de nes Camarades de Voyage. Les *Calesſeros* ne paroiſſoient point encore, & je n'avois aucune inquiétude de leur retard. Nous avons découvert une *Quinta*, c'eſt-

à dire une Campagne très-vaſte & très-bien batie qui appartenoit à des moines. La chaleur, la route & la converſation nous avoient tous fort altérés: ce qui nous a engagé à quitter le grand chemin, & à prendre celui de la maiſon, ou nous avons trouvé un frere qui en étoit le gardien; nous l'avons prié de nous procuret un peu de vin pour de l'argent & de bonnes paroles. Le ruſtre nous regardant d'un air de mépris, & nous montrant du doigt un endroit peu éloigné, nous à dit que nous y trouverions un puits. Je ne ſais ſi la colere m'a fait pâlir ou rougir à cette réception inattendue; je me ſuis pourtant retenu, & lui ai parlé du ton le plus poli qu'il m'a été poſſible; mais il a été inexorable pour l'Officier & les Soldats, & s'eſt contenté d'ordonner à une vieille ſervante qui avoit tous les traits d'une ſorciere de m'apporter un peu de vin dans un pot de terre. J'ai été ſur le point de lui jeter le pot au viſage, je m'en ſuis pourtant abſtenu, voyant que l'Officier & les Soldats gardoient le ſilence. L'officier s'eſt contenté de dire *da gracias a tu habito; rends grace à ton habit*, & a fait ſigne à ſes Soldats d'aller au puits. En pareil cas un nombre égal de Soldats François n'auroit

pas eu autant de modération, ou pour mieux dire aucun moine François n'auroit osé se conduire avec des soldats de sa nation comme l'Espagnol l'a fait avec ceux de la sienne. Ils m'ont dit ensuite que dans leur pays les soldats & les moines n'étoient point amis; ils auroient tout aussi bien pu dire qu'ils étoient ennemis mortels. Le moine a refusé l'argent que je lui offrois, qui étoit assez honnete pour un frere. L'indignation étoit peinte sur le front de mes Compagnons; & un desir de vengeance étoit clairement exprimé dans les yeux de chacun d'eux. Nous sommes partis en silence, les soldats occupés d'un projet qu'ils venoient de former, & moi indigné de la dureté brutale du moine (40).

(40) Quel pays, Bon Dieu! que celui où d'honnêtes gens sont ainsi traités par la Canaille monastique! je ne sçais dans cette occasion quel est le plus méprisable de celui qui le fait ou de celui qui le soufre. Si cette anecdote de l'auteur n'est pas un conte, il faut avouer que les stupides Espagnols méritent d'être bernés de toute la terre. Mais nous ne pourons croire que des religieux, des hommes qui ont juré l'humilité, la douceur, l'obéissance oublient à un point aussi indigne les obligations de leur état. Certes ce seroit être bien injuste que de croire les moines hautains, durs, orgueilleux, insolents; toutes les contrées Catholiques, surtout l'Espagne & le Portugal, sont les temoins heureux de leur douceur, de leur modération,

A environ un demi mille de la *Quinta*, nous nous ſommes trouvés auprès d'un vaſte Vignoble, que les ſoldats ſavoient appartenir aux bons peres propriétaires de la maiſon de Campagne. Le Vin qu'ils n'avoient pas bu, a échauffé leur courage militaire dans un inſtant, & l'eſprit de dévaſtation s'eſt emparé de tout le détachement. Ils ont eu bientôt fait une ouverture à une haie épaiſſe & garnie d'épines, qui mettoit le Vignoble à l'abri de la rapacité des paſſans. Ils ont arraché les grapes, les ont foulées aux pieds, ont briſé ou déraciné les ſeps, ainſi que les échalats qui les ſoutenoient, & on fait en moins de rien un ſi grand dégat que d'ici à quelques années ce Vignoble ne produira pas dans l'eſpace d'un mille la valeur d'un demi

& de leur indifférence pour tous les biens terreſtres; il eſt vrai qu'ils ont ſouvent fait bruler leur prochain & qu'il ont perſécutés les hommes honnêtes qui en ſçavoient plus qu'eux; mais ce ſont de petites miſeres paſſageres; de petites Scenes édifiantes, uniquement pour prouver leur ſaint zele & l'amour celeſte qui les embraſe.

*Un doux inquiſiteur, le Crucifix en main,*
*Au feu par charité fait jetter ſon prochain,*
*Et pleurant avec lui d'une fin ſi tragique*
*Prend pour s'en conſoler ſon argent qu'il s'applique:*
*Tandis que de la grâce ardent à ſe toucher,*
*Le peuple, en loüant Dieu, danſe autour du bucher.*

*Azumbre* de vin ; ils n'ont fini leur ravage que lorſqu'ils ont été bien fatigués ; ils ont pourtant eu ſoin d'emporter la quantité de grapes de raiſins que chacun a pu en tenir dans ſes deux mains.

L'officier pendant tout ce temps a continué ſon chemin à petit pas, & n'a jamais tourné la tête pour les regarder, ne voulant prendre aucune connoiſſance de ce qu'ils faiſoient, pour moi je ſuis reſté auprès des ânes à les contempler tout à mon aiſe.

Après une autre heure de marche, nous ſommes arrivés à *Talavera*, bien rafraichis des grapes de raiſin pillées que nous avons mangées ; nous nous ſommes ſéparés à la porte. Ils ont été je ne ſais où, & moi je me ſuis rendu à la *poſada*, ou mes *Caleſſeros* & Baptiſte ſont arrivés pour après ; je leur ai demandé s'ils avoient fait attention au vignoble dévaſté. Ils m'ont dit que oui ; mais qu'ils n'avoient pu imaginer comment cela étoit arrivé. Je le leur ai conté en préſence du *poſadero* & de ſa femme, demandant à ceux ci ſi les ſoldats étoient dans le cas d'être punis pour cette action. Punis m'a dit la femme ! C'eſt le Moine qui devroit être puni, & non ces pauvres gens tous les aſſiſtans ont été enchantés de cet exploit, & il paroit que

le commun peuple de ce pays n'aime pas mieux les moines que les ſoldats eux-mêmes ; j'étois pourtant arrivé en Eſpagne bien perſuadé, que le vulgaire Eſpagnol étoit rempli de la plus grande vénération pour eux.

A cette aventure qui m'a fait rire, j'en ajouterai une autre qui ma chagriné. Après avoir marché trois ou quatre milles depuis la *Venta Peralvanegas* j'ai trouvé que mon habit me peſoit trop. Un des ſoldats m'a offert de m'en décharger, je l'ai ôté ſur le champ, & n'ai penſé à le remettre que lorſque nous avons apperçu la ville. Dans l'une des poches étoit un piſtolet court; & un mouchoir dont je n'ai eu beſoin, qu'à mon arrivée à la *poſada*. Sans perdre de temps j'ai été chercher mes compagnons de voyage. J'en ai d'abord rencontré un, enſuite deux, & enfin encore deux autres. *Cavalleros* leur ais-je dit, l'un de vous ne mérite pas d'être vôtre Camarade. Il m'a volé un piſtolet; ce vol ne ſauroit lui être d'aucune utilité. C'eſt le pareil de celui-ci; vous voyés que pour le charger il faut l'ouvrir avec ce tourne-vis ; d'ailleurs les balles doivent avoir une forme particuliere, deſorte qu'au lieu d'un piſtolet il n'a volé qu'un morceau d'acier qui pourroit fort bien le conduire aux galéres.

Ils

Ils ont paru très-fachés de cette action, & n'ont ſçu qui ſoupçonner de ce vol, mon habit ayant été porté tour à tour par pluſieurs, mais ils m'ont promis de prendre des informations à ce ſujet, & de venir me rendre compte à la *Poſada* du ſuccès de leurs recherches; & ajoutant qu'ils eſpéroient que le piſtolet ſe retrouveroit.

Deux heures après comme je ſoupois, quatre de ces ſoldats ſont entrés, ils étoient tous ſi yvres qu'à peine pouvoient-ils ſe tenir ſur leurs jambes: où eſt mon piſtolet, *Cavalleros?* Monſieur, nous ſommes venus vous dire qu'on ne l'a pas encore trouvé, mais vous l'aurez ſurement à *mannana*, (*demain*) fort bien, leur ais-je répondu d'un air chagrin, & mécontent de les voir dans cet état. Revenez à *mannana* & vous aurez le doublon que je vous ai promis. Si *Senor*, ſi *Senor*; mais ayez la bonté de nous faire donner un peu de vin pour boire à votre ſanté: en finiſſant ces mots l'un deux a étendu une patte ſale, & a mis la main dans le ſaladier que j'avois devant moi, tandis qu'un autre a empoigné une de mes perdrix rôties. Qu'eſt-ce que c'eſt que ceci, *Majaderos del Diablo.* (*Lourdauts du Diable*) me ſuis-je écrié. J'ai jetté un chandelier de cuivre au viſage du drôle qui avoit porté

à ſa bouche la poignée de ſalade, tirant enſuite mon piſtolet de ma poche, & l'armant, la peur qu'ils ont eue que je ne le lâchaſſe ſur eux m'en a délivré en un inſtant, l'un la bouche pleine, l'autre emportant la perdrix, celui-ci l'épaule qu'il s'eſt preſque démiſe contre la porte, & celui-là avec un grand coup de pied au derriere que Baptiſte lui a donné de toutes ſes forces.

Pluſieurs gens du logis ſont accourus au bruit; mais les gueux étoient décampés; & c'eſt ainſi qu'ont fini nos tendres liaiſons. Je me ſuis remis à table aſſez de mauvaiſe humeur; elle s'eſt diſſipée peu à peu, & j'ai fini mon repas d'une maniere aſſez tranquille, charmé qu'il ne me fût rien arrivé de plus fâcheux. La *poſadera* & ſes ſervantes ont danſé un *fandango* ſous le portique, & lorſqu'elles ont eu fini, j'ai eu ſuivant mon uſage recours à ma plume. Il vient de ſonner onze heures, je n'ai eu aucune nouvelle de mes ſoldats, ainſi je regarde mon piſtolet comme perdu.

## LETTRE XLVIII.

*Autre villaine affaire. Manufactures de ſoye & de faiſance. Diaogue avec un* Corrégidor. *Nouveau Caleſſero.*

*Zevolla*: 2 *Octobre* 1760.

Nous avons un proverbe qui dit que qui compte ſans ſon hôte compte deux fois, & c'eſt ce qui vient de m'arriver. Je comptois partir de bonne heure ce matin, & j'avois ordonné qu'on m'éveillât à quatre heures. On m'a effectivement appellé à cette heure, non pour me dire que les mules étoient attelées, mais pour m'avertir que je ne pouvois partir; parce qu'il avoit été ordonné que les chaiſes reſteroient où elles étoient.

Par qui, & pourquoi? Par le *Corrégidor*, & à cauſe de votre *Caleſſero* Portugais. Le coquin a eu diſpute, hier au ſoir, & a donné un coup de couteau à un jeune homme du logis. Et où eſt ce drôle? Le *Poſadero* l'a fait arrêter, & le *Corrégidor* en ayant été averti ſur le champ, l'a envoyé en priſon. Je ſuis étonné que vous

n'ayez pas entendu le bruit, mais vous étiez fatigué de votre courſe, & dormiez profondément.

Ainſi, *Don Manuel* eſt en priſon? Je ſuis fâché du coup de couteau; mais je ſuis bien aiſé qu'il ſoit en ſûreté: nous ne ſerons plus tourmentés par ce coquin. Le vieux gueux m'a aſſez fait enrager, en s'enyvrant à chaque *poſada*, & diſputant tous les ſoirs avec tous ceux qu'il rencontroit.

Pendant que je m'entretenois de cette façon avec Baptiſte & quelques autres perſonnes, une Dame, que j'ai priſe à ſa *Mantille* (voile blanc) pour Eſpagnole, quoiqu'elle ne fût pas, m'a addreſſé la parole en Caſtillan, & m'a dit que comme *Cavallero* je devrois aller chez le *Corrégidor*, & le prier de révoquer *l'imbargo* qu'il avoit mis ſur les chaiſes, parmi les quelles ſe trouvoit la ſienne, ce qui lui faiſoit la plus grande peine parce qu'elle avoit des affaires de la derniere importance qui l'appelloient à *Madrid.* Le *Corrégidor*, a-t-elle ajouté eſt le principal Magiſtrat de cette ville, & ſi vous n'allez pas le trouver, vous pourrez peut être reſter à *Talavera* beaucoup plus longtems que vous ne voudriez.

J'ai pris ce conſeil en bonne part, & ſans

me donner le temps de réfléchir qu'il étoit encore trop matin, j'ai été en droiture chez le *Corrégidor*; auquel je n'ai pu parler parce qu'il dormoit, on m'a dit qu'il ne seroit visible qu'à dix, peut être à onze heures, ou même à midi.

Cela m'a paru assez triste, mais il n'y avoit point de remede. Je m'en suis retourné à la *Posada*, j'ai déjeuné, & me suis entretenu avec la Dame, qui avoit tout-à-fait le ton d'une femme au dessus du commun. Elle m'a dit qu'elle étoit née en Suisse, & étoit mariée à un François qui avoit vecu près de dix ans à *Talavera*, ou il avoit la sur-intendance d'une Manufacture d'étoffes de soye. Que le Directeur général de cette manufacture, qui étoit aussi François, y avoit fait une belle figure pendant nombre d'années, que le Marquis de la *Ensenada* s'étoit constamment montré son protecteur pendant tout le tems qu'il avoit été dans le Ministere; qu'après sa disgrace le pouvoir du Directeur avoit un peu diminué, & qu'il n'y avoit que peu de jours qu'on l'avoit arrêté; & envoyé enchainé à *Madrid* où il étoit accusé de malversation. Quelle pensoit qu'il auroit peine à se tirer d'affaire, puis que personne n'ignoroit qu'il avoit dissipé quelques millions de réaux en festins, au jeu, & à

entretenir des princeſſes de Théâtre. Que dans ſes beaux jours, il avoit conçu beaucoup d'amitié pour ſon mari, l'avoit fait ſon ſecrétaire, & ſon principal confident, ce qui avoit engagé à l'arrêter à ſon tour, qu'il avoit auſſi été conduit depuis trois jours à *Madrid*.

J'en ſuis fâché, lui ais-je réparti; je ſouhaiterois que votre mari n'eût jamais eu de liaiſon avec un homme du caractere que vous donnez au Directeur général. Je ne crois point qu'il ſoit complice de ſon crime, mais je crains que ſes juges ne l'en ſoupçonnent comme ayant eu connoiſſance depuis longtemps de ſes mauvaiſes menées; & n'en ayant pas averti aſſez à temps les Miniſtres du Roi pour empêcher la diſſipation d'une partie de ces millions.

Quand à cela me répondit la Dame, je ſuis très-tranquille, le Directeur avoit obtenu du feu Roi un pouvoir ſi deſpotique ſur toutes les perſonnes employées dans la manufacture, qu'il pouvoit ſans aucune forme d'appel empriſonner, & envoyer même aux galeres ceux qu'il jugeoit à propos & comme ce pouvoir n'a jamais été révoqué par le Roi regnant tout le monde avoit la bouche fermée; car on auroit couru les plus grands riſques en oſant lui

déplaire, ou même ſi l'on avoit donné lieu au moindre ſoupçon de ſa part.

Outre ces raiſons, a continué cette Dame, mon mari en a une particuliere à alléguer, qui eſt, que pendant les quatre dernieres années il n'a ceſſé de demander ſon congé, que le Directeur n'a jamais voulu lui accorder. Mon mari, dira à préſent la cauſe qui l'engageoit à déſirer ce congé, qui étoit, qu'il voyoit d'un côté le Directeur diſſiper l'argent deſtiné pour la Manufacture, ainſi que les profits qu'on en retiroit, & de l'autre qu'il n'oſoit pas ouvrir les levres crainte de la priſon ou de quelque autre choſe de pire.

J'ignore ce que ces raiſons pourront opérer en faveur de ſon mari. Mais comme elle eſt décidée à partir tout de ſuite, & à ſe rendre à *Madrid* pour ſe plaindre ouvertement de la façon dont on l'a traité; je ne lui ai plus fait d'objection afin de ne pas la décourager, ſachant bien qu'il eſt toujours avantageux en pareil cas de ne pas paroître déconcerté, & de défendre l'innocence attaquée avec toute la hardieſſe, & l'énergie poſſible.

J'ai été très-content du bon ſens & de la facilité de s'énoncer de la Dame Suiſſe, & lui fourniſſant l'occaſion de continuer la converſation, elle m'a appris qu'il y avoit

près de dix ans que quelques François transfuges de Lyon, s'en furent à *Talaveiro* où ils établirent la manufacture ſus-mentionnée. Ils furent favorisés par le miniſtere Eſpagnol, principalement par le *Marquis de la Enſenada*, qui l'a mit ſur un pied ſi reſpectable, qu'en fort peu de temps elle devint un objet de la plus grande importance.

Il faut avouer à l'honneur des François, qu'ils ſont pour ces ſortes d'établiſſemens les gens les plus induſtrieux, les plus actifs, & les plus entreprenans qu'il y ait ſous le ſoleil. L'Angleterre, la Hollande, & les autres nations n'en ſont que trop convaincues, quelques-unes l'ont éprouvé à leur avantage, & d'autres y ont perdu de groſſes ſommes. J'en ai connu pluſieurs dans différentes parties du monde qui tous avoient ce tour d'eſprit ſingulier; mais le Révérend pere *Norbert* dont j'ai parlé dans mon premier Volume eſt mon héros dans ce genre à toutes ſortes d'égards.

N'ayant pas un denier lorſqu'il débarqua en Angleterre ſans ſavoir un ſeul mot d'anglois, & n'étant pourvu que d'un petit nombre de lettres de récommandation dans ſa poche il s'intrigua ſi bien, qu'il commença une Manufacture de Tapiſſeries dans laquelle je n'ai guere vu moins de cent per-

perſonnes employées. Il trouva moyen de s'introduire chez les principaux ſeigneurs, & chez nombre de gens opulens de cette Ile; & il la pouſſa avec tant d'ardeur, que s'il avoit été moins vain & plus honnête homme il auroit fait en peu d'années une fortune conſidérable; mais comment inſpirer la ſageſſe à un François que la fortune favoriſe? (41) Ce moine défroqué ainſi que le Directeur général dont je viens de parler, s'abandonna à toutes ſortes de profuſions fut bientôt obligé de ſe ſauver, ſe tint caché en divers endroits, & à la fin s'eſt réfugié en Portugal où il a ſi bien fait qu'il a obtenu une penſion conſidérable; qu'il a tâché de mériter en barbouillant quelques libelles contre les Jéſuites ſes anciens ennemis. Je l'apperçus au Caffé *Anglois* à *Lisbonne* où l'on me dit qu'il avoit changé.

(41) Voilà encore une de ces ſorties toujours déplacées dans la bouche d'un voyageur impartial. Le vice d'un particulier doit-il être imputé à toute une nation & ſurtout lorſqu'on parle d'une nation auſſi eſtimable à tous égards que la Françaiſe. Certes la France ſeroit en bel état ſi tous les gens que la fortune favoriſe reſſembloient au pere Norbert. L'auteur voudroit-il que nous traitaſſions ſa nation de traitreſſe, de diſſimulée parce que quelques particuliers de ſon pays ont été traitres & diſſimulés? La ſageſſe doit-être le frein de tout hiſtorien:

ſon nom de Pariſot contre celui de *Platel*, ainſi qu'il avoit fait autrefois celui de *Norbert* pour celui de *Pariſot*. Il n'en eſt pas de même en Portugal & dans d'autres pays qu'en Angleterre, où il n'eſt pas permis changer de nom, le bon Capucin ne s'eſt jamais trop embarraſſé des loix d'aucune eſpece: c'eſt un homme bien ſingulier! ni la vie monaſtique, ni ſa longue barbe, non plus que l'étude de la théologie, à laquelle il a été obligé de s'appliquer pendant plus de vingt ans, ainſi que ſes voyages comme miſſionnaire dans pluſieurs parties des Indes Orientales; ſes infirmités & ſon âge avancé n'ont jamais pu amortir ce goût national pour les entrepriſes qui la porté à s'établir Manufacturier en Angleterre, où il conduiſoit la quantité d'ouvriers qu'il avoit à ſon ſervice, avec autant de facilité que j'en ai à conduire un ſeul domeſtique.

Vous me permettrez de vous dire en paſſant à cette occaſion; que je deſirerois fort que quelques habiles caſuiſtes vouluſſent bien ſe donner la peine de diſcuter ſoigneuſement cette queſtion qui me paroit aſſez importante, ſavoir ſi le tort qu'un particulier fait au pays de ſa naiſſance, en tranſportant dans un Royaume étranger une

branche avantageuſe de Commerce peut s'accorder avec la ſaine morale? (42)

(42) Nous ne ſommes point Caſuiſtes, ainſi nous ne déciderons point la Queſtion que propoſe l'auteur. Nous allons ſeulement rapporter ici un paſſage d'un petit traité d'éducation fort ancien, mais aſſez bien fait, qui pourra peut-être donner quelqu'éclairciſſement ſur la theſe. „ Il „ faut apprendre à l'homme à être bon ſerviteur de ſon „ Prince, & attaché excluſivement à ſa patrie, lui faire „ connoître que le contrat civil fait par ſes peres, le re- „ garde, & que ſa vie eſt néceſſairement engagée; qu'il „ doit tout aux conventions humaines, excepté ſa façon „ de penſer qui lui appartient en propre. Que ſi ſon „ eſprit tourné de bonne heure à la philoſophie lui fai- „ ſoit apperçevoir qu'un engagement, auquel il eſt faux „ qu'il ait participé, ne doit pas l'obliger, par la raiſon „ que ſon pere en le formant n'avoit pas l'intention di- „ recte de le former, mais ſeulement de céder aux beſoins „ de la nature, que les hommes ſont originairement in- „ dépendants les uns des autres, que c'eſt le hazard qui „ l'a jeté dans ce coin de l'univers plutôt que dans un au- „ tre, que tout a dépendu d'un concours purement for- „ tuit, ſes peres & meres pouvant auſſi bien être nés en „ Turquie qu'en France; qu'en conſéquence refuſant de „ bon cœur de participer aux avantages du contrat for- „ mé ſans lui, il doit être libre d'y renoncer tout à fait, „ qu'on ne peut pas dire qu'il eſt le bien immédiat de ſon „ pere, puiſque ſon *Moi*, ſa faculté intellectuelle eſt ab- „ ſolument étrangere à ſa formation corporelle, & que par „ conſéquent le temps étant venu où ſa raiſon reſte ſon „ ſeul guide, il a le droit d'examiner de tous les con- „ trats civils qui exiſtent ſur la terre quel eſt celui qui

A la fin dix heures ont ſonné, & j'ai quitté ma Compagnie, pour retourner chez le *Corrégidor*. J'ai trouvé à la porte

„ lui conviendra le mieux : Pour lors, *comme dans tout*
„ *ceci il n'y a que trop de vérité*, il faut lui répondre
„ prudemment : qu'il eſt d'un honnête homme de croire
„ que ſans doute la volonté de Dieu l'a placé là, puis-
„ qu'il y eſt : lui faire enviſager le trouble que de tels ſen-
„ timens repandroient ſur le globe ſi tous les hommes al-
„ loient penſer de même, qu'il peut ſe tromper, qu'il ne
„ ſent peut-être pas tous les rapports de la grande chaine
„ qui lient les événements, que ſon exiſtence civile peut bien
„ n'être pas un préjugé, que ſon genie eſt ſans doute à
„ lui, mais qu'il eſt de la probité de faire le bien dans
„ l'endroit où la providence là mis, que le fatalisme
„ qu'il réclame eſt injurieux à la divinité, & qu'il eſt plus
„ d'un homme juſte de concourir à la conſervation du
„ ſyſtême des états qu'à la deſtruction de leur harmonie :
„ Alors s'il a vraiment l'ame honnête, l'eſprit droit & bien
„ fait, il aimera mieux employer ſes facultés & ſes ta-
„ lents à améliorer les choſes dans ſa patrie, à corriger
„ les abus, à enſeigner l'honneur, la vertu, le patriotiſ-
„ me, enfin à augmenter & étendre les avantages de la
„ République, que de ſe ſouſtraire à des loix qu'il doit re-
„ ſpecter fut-ce à cauſe de leur ancienneté & de ſa propre
„ foibleſſe. Il doit donc être affectionné à ſon ſouverain,
„ & tellement attaché à ſa patrie qu'il la défende, l'il-
„ luſtre, l'enrichiſſe aux depens même de ſes jours : car
„ tout notre être eſt à elle, excepté notre penſée." —
Nous croyons que la Queſtion ſe trouve maintenant à peu près réſolue, quoique nous n'entrions point dans l'examen puérile, ſi le péché ſeroit *mortel* ou *vénial*.

un grand drôle enveloppé d'un large manteau noir, avec un ample chapeau rétroussé sur la tête, ressemblant parfaitement aux Commis de la Douane de *Badajoz*. Il avoit une verge blanche à la main, & paroissoit très-grave. *Cavallero*, lui ai-je dit, pourrois-je rendre mes respects au *Senor Corrégidor?* Il a tourné la tête d'un autre côté; pourrois-je, ai-je repris d'un ton plus élevé, & le tirant légérement par son Manteau, rendre mes respects au *Corrégidor?* Je n'en sais rien, m'a-t-il répondu: mais vous pouvez heurter, & demander la Senôra Fernanda. J'ai heurté, & la Senôra est venuë à la porte. Elle étoit vieille & laide. Que voules vous? Vous plairoit-il, Senôra, de faire savoir au *Corrégidor*, qu'un étranger seroit charmé de dire un mot *à sa Merced?* Je me suis rappellé ensuite qu'au mot *Merced* elle avoit fait la grimace.

Et qui est vôtre *Merced* m'a démandé la Vieille Dame?

Je suis étranger, vous dis-je, tout à fait inconnu Corrégidor; mais il m'arrive une affaire, qui me force de l'importuner.

Il se leve, a repliqué *Fernanda*, & je vais lui dire que vous souhaitez de le voir.

*Milgracias a su Cortesia*, lui ai-je dit; mais le mot *Cortesia* a été cause

qu'elle m'a fait attendre plus d'une heure dans la rue, quoiqu'il plût un peu, & quoique je n'eusse point de *capa* (manteau noir) comme le drôle à la baguette blanche, dont je n'ai jamais pu tirer une seule parole malgré toutes les peines que je me suis données pour l'engager à entrer en conversation avec moi.

A la fin la porte s'est ouverte, & Fernanda m'a conduit dans une chambre très-spatieuse au rez de chaussée, dont tout l'ameublement consistoit à peu de chose près en une table de noyer fort épaisse, & un vieux fauteuil antique fait du même bois. Le *Corrégidor* étoit assis *pro tribunali*, & avoit du papier, de l'encre & des plumes devant lui.

On m'avoit prévenu que ce Corrégidor étoit le principal Magistrat, & même en quelque façon Gouverneur de la Ville; de sorte que j'ai été assez étonné de le voir si mal vétu; il avoit une robe de chambre assez sale, & un bonnet blanc de coton qui n'étoit pas trop propre sur la tête; il m'a reçu à peu près comme un Empereur reçevroit un bourreau. Je lui ai fait une profonde révérence, il m'a regardé fixément sans faire le moindre mouvement. J'ai conservé mon sang froid, & lui ai exposé mon cas le plus laconiquement que j'ai

pu, ce qui a produit la ſçéne que je vais vous détailler.

## PERSONNAGES DRAMATIQUES.

*Mon individu, le Corrégidor.*

Moi. Je viens ſupplier *Uſted* d'ordonner qu'on pende mon *Caleſſero* ſi vous le jugez convenable; & de me permettre d'en chercher un autre.

Le Corrégidor. *Certainement c'eſt à Uſted à en chercher non pas à moi. Je ne cherche point de Caleſſeros.*

Moi. *Uſted* ne me comprend pas. Je n'ai pas beſoin que *Uſted* ſe donne cette peine. Je ne demande qu'à partir, mais je ne le ſaurois faire qu'autant que *Udſted* revoquera l'ordre donné hier au ſoir qu'aucune Chaiſe ne partît de la *Poſada*; & c'eſt tout ce que je viens demander de *Udſted*.

Le Corregidor. *Talavera de la Reina vous déplait elle & eſt elle une ſi chetive ville que vous ſoyez ſi preſſé de la quitter?*

Moi. Je penſe que *Uſted* me raille. Belle ou chetive, que m'importe? Je ſouhaite pourſuivre mon voyage, je ne ſaurois le faire que vous ne revoquiez votre ordre, du moins pour autant qu'il me concerne.

Le Corregidor. *Je ne raille point lorsque je dis à* Udſted, *que cette ville eſt fort agréable à vivre.*

Moi, (à part & entre les dents) Quelle eſpece d'homme ais-je là? Plaiſante-t-il ou eſt-il ſérieux? (haut) Je le veux bien. Encore une fois que m'importe? Je ne ſuis point venu en Eſpagne pour admirer ou décrier *Talavera* J'ai à faire à Madrid; rencontrant un obſtacle à mon voyage je m'addreſſe au Magiſtrat qui a le pouvoir de le lever, & je lui demande ſimplement, s'il veut me permettre de partir ou non.

(J'ai prononcé ces derniers mots d'un ton d'humeur.)

Le Corregidor. *Qui êtes vous, Monſieur, vous qui prétendez que tout ſe faſſe à vôtre tête, & ſans retard?*

Moi. Il importe fort peu qui je ſois: mais voici un paſſeport qui vous dira que je ſuis un voyageur, & ne ſuis point un Vagabond.

En diſant ceci, je l'ai tiré de ma poche, & le lui ai préſenté. Il étoit du Comte de *Fuentes* Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Cour Britannique.

Le Corregidor l'a lu d'un bout à l'autre avec beaucoup de phlégme; enſuite me le rendant d'un air moqueur, il m'a dit: *Uſted ſaldra a l'inſtante, ſi quiere para Ma-*

*drid. Uſted ſabe muy bien Eſpagnol. Voya Uſted con la madre de Diòs. Vous partirez dans l'inſtant ſi vous voulez pour Madrid. Vous parlez bien l'Eſpagnol: allez vous en: la mere de Dieu vous accompagne.* En finiſſant ces derniers mots il s'eſt levé, & eſt ſorti. J'en ai fait de même, après avoir tiré ma profonde révérence à la *Señóra Fernanda* qui a eu bien ſoin de ne pas nous quitter pendant toute l'entrevue.

Quelle ſinguliere façon d'agir ! me ſuis-je dit en moi même en marchant, ôſer ſe montrer à des étrangers en robe de chambre & avec un bonnet gras! Qu'a-t-il voulu dire avec ſes louanges ironiques ſur mon habileté dans la langue Eſpagnole! en verité je m'y perds.

Je ſuis arrivé à la *Poſada*, & j'ai rendu compte à la Dame Suiſſe de la réception qu'on m'avoit faite, j'allois me répondre en louanges ſur la politeſſe & le bon ſens du Corregidor.

Arrêtez, arrêtez, m'a-t-elle dit, avec franchiſe; vous vous êtes mal comporté, parlant auſſi bien Eſpagnol que vous le faites, vous auriez du ſavoir que vous lui manquiez en vous ſervant avec lui du terme d'*Uſted*, & en l'employant avec ſa gouvernante la premiere fois que vous l'avez vue on ne ſe ſert point en parlant à un

homme de ſon rang du familier *Uſted* ou *Vueſſa Mérced* on lui dit *Vueſenôria* ou *Uſia*, ou *Vueſtra Senôria*. Comment pouvois vous ignorer ces diſtinctions! Il a ſurement été piqué de vôtre hauteur, ou plutôt il a cherché à ſe divertir de vôtre impoliteſſe, & à vous embarraſſer, car je le connois pour un homme d'eſprit, bien élevé & qui ne hait point les étrangers ainſi que font pluſieurs de ſes Compatriotes.

Quelle que ſoit mon habileté dans l'Eſpagnol, lui ai-je dit, le Corregidor à toujours tort d'avoir pris en mauvaiſe part une erreur qu'il auroit dû ſuppoſer n'être point volontaire. Il faut qu'il ne ſache d'autre langue que la ſienne pour ignorer que les étrangers ſont ſouvent peu inſtruits de ces formalités minutieuſes, que l'on n'apprend jamais dans les livres mais uniquement par la pratique. Il auroit au moins dû me demander ſi j'avois été ci-devant en Eſpagne; & il y auroit eu de la généroſité à lui de me faire connoître ma faute: cette conduite auroit été honnête & digne d'un homme de ſon caractere.

Certainement, m'a-t-elle dit, il auroit mieux fait, mais il eſt quelquefois ſujet à des caprices.

Et le bonnet gras, lui ai-je dit, que dires vous du bonnet gras?

Vous êtes un nouveau débarqué en Eſpagne, a repliqué la Dame, & ne ſavez pas que des gens d'un rang fort au-deſſus du ſien à *Madrid* même ne ſe font pas ſcrupule de recevoir des Grands d'Eſpagne, & des femmes de qualité dans ce même habillement. Cette coutume de paroître en bonnet, en robe de chambre & en partouffes eſt ſi générale dans ce pays, & les vieillards y ſont ſi fort attachés, que perſonne n'a jamais penſé à s'en formaliſer.

Pendant que nous continuions à nous entretenir ſur ce ton, l'homme à la verge blanche eſt entré, & ôtant à peine ſon chapeau en forme de champignon, nous a dit que *l'imbargo* étoit levé, & que nous pourrions partir quand nous voudrions. La Dame m'a dit en François qu'il ſeroit à propos de lui donner quelque choſe, je ne l'ai pas voulu pour le punir de ce qu'il avoit refuſé de me parler chez le *Corrégidor*.

J'ai fait appeller l'hôte, & l'ai prié de me trouver un nouveau *Caleſſero*. En voici un tout prêt m'a-t-il dit, en me montrant un jeune drôle dont la figure m'a plu d'avantage que celle du vieux *Dom Manuelo*. Comment t'appelles-tu, mon ami?

*Francisco* eſt mon nom. Eh bien, *Francisco*, veux tu me conduire moi & cette chaiſe à Madrid? oui. Combien te donnerais-je? Tant. D'accord. Va, appelle *Yago*, attelle, & partons. La carte *Senor Poſadero.* La voici, voilà votre argent, & voici *par las alfileres a ia muchacha*, *pour les épingles de la ſervante.*

J'ai pris congé de la Dame Suiſſe, charmé de ſon bon ſens, faiſant des vœux bien ſinceres pour la réuſſite de ſon affaire à Madrid. Elle eſt montée dans l'inſtant en chaiſe; mais je n'ai pû monter dans la mienne qu'une heure après, *Yago* étant allé faire viſite à ſon camarade en priſon. Il étoit quatre heures lorsqu'il eſt revenu, il vouloit coucher à *Talavera*, je m'y ſuis oppoſé.

Je ne dirai que peu de choſe de cette ville, quoique j'y aie ſéjourné près d'un jour. *Mariana*, le fameux hiſtorien Eſpagnol étoit né dans ces murs, les anciens Romains lui donnoient le nom *d'Elbora*. Elle m'a paru peuplée, & commerçante. Outre la manufacture d'étoffes de ſoye, dont j'ai déjà parlé, il y en a pluſieurs autres, une ſurtout de fayance fort eſtimée dans toute la Province qui occupe plus de cent ouvriers. Quelques-uns de ſes Edifices, des Egliſes, & des autres bâtimens.

publics ont une très-belle apparence, ſurtout un hopital, qui à ce qu'on m'a aſſuré, reçoit entre ſix & ſept cents malades, tant de la ville que des campagnes voiſines. Son territoire, ſpécialement depuis le Vignoble ſi maltraité hier par les ſoldats juſqu'à la porte de la ville eſt un des plus beaux pays que j'aie encore vûs, rempli de vignes, & d'arbres fruitiers de différentes eſpéces. A une lieue de diſtance de *Talavera*, & de ce côté, on traverſe de nouveau le Tage ſur un long pont de bois. M'étant arrêté pour payer le pontenage: *Francisco* m'a dit qu'en allongeant mon voyage de trois lieues ſeulement, je verrois *Tolède & Arranjuez*. S'il en eſt ainſi; tourne les têtes des mules vers *Tolède*.

Ainſi demain au ſoir je verrai cette ville célébre à moins que mes *Calleſſeros* ne me procurent la connoiſſance d'un ſecond *Corrégidor*. En attendant je ſuis dans le Village de *Zevolla*, éloigné de quatre lieues de *Talavera*. Je ne ſaurois en rien dire, parce que n'y ſuis arrivé que fort tard, & qne n'aiant point diné j'ai grand beſoin de ſouper,

## LETTRE XLIX.

*Impromptus. Remarques ſur les Gentilshommes voyageurs. Les villes deviennent plus communes.*

*Toléde* (43) 3 *Octobre* 1760.

DÉSIREUX d'arriver à Toléde de bonne heure, j'ai dévancé de beaucoup le lever

(43) La fondation de Toléde eſt fort incertaine. L'opinion commune eſt que des juifs ſortis de la captivité de Babylone vinrent s'y établir; l'an 540 avant Jéſus-Chriſt: ils l'appellerent dit-on, *Toledoth* qui ſignifie *générations* ou *Mere des peuples*. De ce dernier nom eſt reſté *Tolédo*. Les juifs bâtirent dans leur ville neuve une belle ſynagogue qui y eſt reſtée juſqu'au temps de Ferrier de Valence qui la conſacra & en fit une égliſe, aujourd'hui *Ste. Marie la blanche*. En général l'origine de toutes les villes a toujours quelque choſe d'obſcur & de fabuleux & celle-ci ne me paroit pas devoir faire exception.

La ville de Tolede a été une colonie des Romains, & ils y tenoient la caiſſe où l'on dépoſoit les tréſors que l'on devoit envoyer à Rome. Jules Céſar en fit une place d'armes & une retraite en cas qu'il eût du deſſous. Auguſte y établit une chambre impériale. Les Goths ayant eu leur réſidence à Séville, le Roi Léovigilde la tranſporta à Tolede qui s'appella pour lors Ville Royale, & ſes ſucceſſeurs la fortifierent & l'ornerent d'un grand nombre

du ſoleil : mes gens n'étant pas encore prêts, j'ai fait une partie du chemin à pied, j'ai eu ſoin de prendre un jeune garçon de la *poſada* avec moi pour me ſervir de guide.

d'édifices. Les Maures la prirent l'an 714 mais le Roi alphonſe VI la reprit l'an 1085: depuis ce temps elle eſt reſtée à la couronne. Cette ville eſt dans une ſituation avantageuſe ſur le bord du Tage, ſa poſition ſur une montagne élevée rend ſes rues fort inégales & difficiles, elles ſont ſont la plupart étroites, mais les maiſons ſont belles. Ce qu'il y a de plus remarquable, eſt le château royal & la Cathédrale. L'élévation de cette ville fait que l'eau y eſt rare, & difficile à ſe procurer dans les parties ſupérieures: malgré cette incommodité, Tolede eſt extrêmement peuplée & il s'y fait un grand commerce de ſoie, de laine, & de draperies, on y fabrique auſſi des lames d'épées très eſtimées. On prétend qu'elles acquierent ce degré d'excellence dans les eaux du confluent du Tage & de la Xamara. On a eſſayé, par ordre du Roi, les eaux de ces deux rivieres ſéparément, & l'on a remarqué qu'elles ne ſont efficaces que lorſqu'elles ſont mêlées; il n'y a que deux hôpitaux à Tolede, l'un pour les enfans trouvés, l'autre ſeulement pour les maladies vénériennes. Ce qui prouve clairement combien cette maladie a fait de progrès en Eſpagne. On croit que le defaut de propreté contribue autant aux ravages qu'elle fait parmi les Eſpagnols que leur ignorance en Médecine & en Chirurgie.

Tolede eſt célébre par pluſieurs conciles anciens que l'on compte au nombre de dix-ſept, elle a une fameuſe univerſité qui a produit de ſavans perſonnages; elle diſpute *à Burgos* le titre de Capitale de la Caſtille.

Le tems étoit calme & frais, & la lune n'auroit pu être plus brillante, le jeune garçon avoit pris ſa guitarre, & jouoit en marchant. L'ayant écouté pendant quelque tems, je lui ai demandé s'il ſavoit chanter; mais au lieu de me répondre, il m'a débité une longue ſuite de *Sequedillos* ou de *Coplas*. Voici la premiere que j'ai écrite ſur le champ.

*La Luna ſta dorada*
*Y las eſtrellas*
*Haziendos nos favores*
*Alumbram bellas.* (44)

Cette penſée me parut heureuſement exprimée, j'ai cru que c'étoit le commencement de quelque chanſon connue, & comme j'allois le féliciter de l'application qu'il en avoit faite, il a continué ſans héſiter un inſtant de cette maniere.

*Un rato de paſſeo*
*Bien de mannana*

*Si*

(44) *La lune eſt dorée,*
*Et le ciel brillant*
*La voute azurée*
*Quel objet charmant?*

*Si la gente nomiente*
*Es cosa sana.* (45)

Ceci ma paru aussi facilement exprimé; & quoique moins poëtique m'a étonné davantage. Il a continué trop rapidement pour qu'il ait été possible à ma plume de le suivre, voici la seule que j'ai retenue, qui étoit la derniere, d'un grand nombre qu'il m'a chanté.

*La virgen del Rosario*
*Mi Cavallero*
*Accompane de passo*
*Hasta Toledo.* (46)

J'avoue que je ne revins pas de ma surprise lorsque je reconnus que ce drôle composoit ses *Sequedillas* impromptu, & que je m'apperçus qu'il les faisoit avec une telle rapidité, & qu'il avoit aussi hâte de

(45) *Du matin la promenade,*
*Si l'on en croit le Médecin,*
*Bien portant ou malade,*
*Est un remede souverain.*

(46) *Vierge que j'ose supplier,*
*Daigne accorder ton aide*
*A ce brave & preux cavalier,*
*Et le mene à Tolede.*

s'en débaraſſer que ſi en les gardant dans ſa mémoire leur poids l'eut embaraſſé, & qu'il eut cherché à s'en décharger crainte d'en être accablé.

Je ne veux pas laiſſer paſſer cette occaſion ſans vous dire, qu'il y a pluſieurs jours que je ſoupçonne que cette contrée fourmille de chanteurs ou de poëtes impromptus. Vous leur donnerez le nom que vous voudrez; je n'oſois preſque m'avouer ce ſoupçon: je craignois de paroître ridicule à mes propres yeux; ſurtout en me rappellant que dans le grand nombre de voyageurs qui ont publié des rélations de l'Eſpagne, aucun n'a juſqu'à préſent rien dit à ce ſujet, & qu'il n'y a pas un ſeul écrivain Eſpagnol qui ait laiſſé entrevoir la moindre trace qui pût faire ſoupçonner que ſa Nation fût douée de ce talent & qu'il lui fût particulier.

Ce fut à Elvas où ce ſoupçon me vint & je me ſouviens bien que lorſque la brune *Téreſuela* chanta, il me parut fort étonnant qu'elle fît mention de choſes rélatives à ce qui ſe paſſoit alors; entre autres qu'elle eut trouvé moyen de placer les noms de *Catherine* & de *Paolita* dans une dans une même ſtance, & un mot de louange pour chacune.

Ce ſoupçon s'eſt encore augmenté tou-

tes les fois que j'ai entendu chanter quelqu'un; ce qui eſt arrivé généralement deux fois par jour, avant-hier un des ſoldats avec qui je voyageois penſa mettre fin à mes doutes, mais ſes *Sequedillas* étoient ſi obcênes que je le priai de finir, ce qu'il fit ſur le champ. Mon jeune payſan vient à la fin de changer mes doutes en certitude.

Ce plaiſant perſonnage à continué; en diſant (s'accompagnant toujours de ſa guitarre) *que j'étois prudent de marcher tant qu'il faiſoit frais, & de me ſervir de chevaux quand il faiſoit chaud.* Il a fait mention de *pluſieurs oiſeaux qui témoignent au ſoleil le plaiſir qu'ils ont de ſon arrivée par leur ramage.* Et a parlé du chaſſeur, *qui ſe leve de bon matin pour aller tirer aux perdrix.* Il eſt enfin venu par degrés à parler de moi, & m'a aſſuré, qu'il *faiſoit grand cas de l'honneur qu'il avoit de me montrer partie du chemin.* Il m'a fait entendre qu'il avoit remarqué ma *libéralité envers une vieille mendiante à la poſada*, à laquelle je crois avoir donné un ou *deux ochavo* & ſans faire ſemblant de rien il a gliſſé fort à propos quelque choſe de ſa mere, qui eſt *vieille* & *pauvre.* Au lieu de faire une plus longue énumération de ſes idées très-ordinaires, il ſuffira de dire

qu'il a conclu ſa chanſon par la priere qui je viens de répéter en ma faveur à la *vierge du Roſaire.*

Certainement ſes idées étoient ſimples, la plupart même étoient rendues par des expreſſions groſſieres. Le premier & le troiſieme vers de chaque quatrain ne rimoient jamais enſemble. Dans le ſecond & le quatrieme la rime étoit quelquefois exacte; comme *eſtrellas* & *bellas* quelquefois la reſſemblance n'exiſtoit que dans le ſon, comme dans *Cavallero Toledo.* Cette reſſemblance de ſons étoit encore plus imparfaite dans quelques unes de ſes *Aſſonancias* (reſſemblances de ſons) nom que les Eſpagnols leur donnent l'une desquelles étoit *dicho* & *finos*, & dans une autre *prendas* & *ſena.* Malgré ces défauts on y trouvoit de tems en tems des morceaux agréables & élégants qui n'auroient pas déparés les ouvrages de quelques uns des membres de l'Académie des Arcades de Rome. Pour moi je fis peu d'attention à la propriété ou à l'impropriété de ſes expreſſions, & à l'exactitude ou à l'inéxactitude de ſes rimes. La découverte que je venois de faire de l'exiſtence de la poëſie impromptue en Eſpagne m'occupoit tout entier; & quand ſes productions auroient été dix fois meilleures ou dix fois pires, je ne les aurois

conſidérées que rélativement à cette découverte, qui m'étoit beaucoup plus importante, les voyageurs ne ſauroient trop donner d'attention à ces particularités qui diſtinguent les nations les unes des autres.

Je lui ai demandé s'il ſavoit quelques unes de ces Romances qui ſe trouvent dans les recueils imprimés. Par *Romance* les Eſpagnols entendent ordinairement une chanſon compoſée de ſtances auxquelles ils donnent le nom de *Coplas* ou *Sequedillas* (47) qu'ils chantent communément, ou de vers courts rimés, qu'il prononcent d'un ton chantant ſemblable au récitatif. Ces *romances* contiennent en général la rela-

(47) Suivant le peu de connoiſſance que j'ai de la langue Eſpagnole, dit le docteur Clarke, il m'a paru que leurs chanſons appellées *Sequadillas* ont un air de ſimplicité charmant. Il y a dans le *Caxon del Saſtre* (coffre du tailleur, ouvrage périodique de Madrid) des morceaux pleins de ſentimens d'harmonie, de bonnes moralités, & de penſées agréables, mais on n'y trouve point de plaiſanterie d'aucune eſpece. Leurs chanſons roulent toutes ſur l'amour, mais cet amour eſt chaſte, & l'Entrepo Eſpagnole ne ſe permet pas la moindre liberté.

On diſtingue parmi les Poëtes Eſpagnols Don *Alep de Encilla*, *Polo Lofraſo*, *J. Ruſo*, *Barrios Gongara*, *Quevedo*, &c.

*Lopez de vega* auteur dramatique & du poëme intitulé Jéruſalem conquiſe; M. Volf prétend que ce poëte approche beaucoup de *Shakspear*.

tion de quelque miracle, de quelque histoire pieuſe, ou de quelque aventure amoureuſe & guerriere. On ne ſauroit concevoir le nombre de romances qu'il y a dans ce pays.

Je ſais aſſez de *romances*, m'a dit le jeune homme: mais *no de libros, que yo no ſée léor: non de celles qui ſont dans les livres, car je ne ſais pas lire.*

Cette raiſon pour les ignorer m'a parue ſatisfaiſante. J'ai eu envie de ſavoir ſi tous les habitans de ſon village étoient en état de chanter ſur le champ ſans préparation comme lui; mais je n'ai pu parvenir à lui faire comprendre ce que je voulois dire, ne connoiſſant aucune expreſſion dans ſa langue capable de rendre notre verbe *improviſare*, chanter *ex tempore*, *à l'impromptu.*

*Cantan tus pais anos y tus amigos de repenté y ſin libro como tu?* Tes compatriotes, & tes amis chantent-ils ſans *préparation, & ſans livre, comme toi?*

*Yo noſé cantax de repenté*, m'a-t-il dit, *Que es repentè! yo ne ſé loque es. Uſted perd one, yo no entiendo la habla de ſu merced.* Je ne ſais point chanter de *repentè* (ſans préparation) *Qu'eſt-ce que c'eſt que repentè? Je ne ſais ce que c'eſt, pardonnez-moi, je n'entends point votre langage.*

*In mi aldea*, a-t-il continué avec beaucoup de ſimplicité, *pocos libros hay. Todos cantan ſin libro, Todas cantan y pocos leen. Dans mon village il y a peu de livres. Tous chantent ſans livres : toutes chantent, & peu ſavent lire.* C'eſt tout ce que j'ai pu en tirer faute de trouver un mot qui équivalût à celui *d'ex tempore* que je n'ai pu rendre que par l'adverbe *repenté.*

Cependant toute inſuffiſante que ſoit cette information, je me crois fondé à en conclure, que depuis le torrent *Caya* juſqu'à la ville de Tolede, pluſieurs perſonnes ſont état de chanter *ex tempore*, les unes mieux, les autres plus mal que mon guide, chacune proportionnellement à ſon génie, & à ſes talents. Il eſt du moins vraiſemblable que toutes tâchent d'y parvenir ; & cela étant ainſi, on doit croire que pluſieurs réuſſiſſent dans cet exercice d'eſprit. Pour moi je demeure fermement perſuadé qu'il eſt fort en vogue dans le village de *Zevolla*, & que la majeure partie de ſes habitans chantent *ex tempore* auſſi bien que ce jeune homme. Je ne doute pas, & il eſt même clair, que s'il avoit ce talent ſingulier, & qu'il fît ſeul ce que ſes compatriotes ſeroient hors d'état de faire, leur admiration le lui auroit appris,

& lui auroit inſpiré par degrés une idée plus avantageuſe de ſes talens qu'il ne paroit l'avoir. Tandis qu'ils n'ont pour lui que la conſidération qu'on a pour quelqu'un de la baſſe condition, ce qui eſt une preuve déciſive que rélativement à eux il ne fait rien que de très-ordinaire lorſqu'il exprime ſes penſées telles qu'elles lui paſſent par la tête, & les met en rimes impromptues, ou pour parler plus correctement, il ne fait que ce que les autres font avec autant de facilité que lui. Comme je ne tarderai pas à être à Madrid, où j'eſpere pouvoir me fonder ſur autre choſe que ſur des conjectures, excuſez mon impatience, je crains de pouvoir à peine dormir juſqu'à ce que je ſois parvenu à éclaircir ce point à mon entiere ſatisfaction.

En attendant, je crois pouvoir aſſurer; que cette faculté de chanter *ex tempore* n'appartient pas excluſivement (ainſi que je l'avois toujours cru) aux Italiens, ou pour parler plus correctement, aux ſeuls Toſcans: peut-être la poëſie impromptue des Toſcans eſt elle plus élégante en tout que celle des Eſpagnols, parce que les regles de la ſaine critique ſont en général mieux connues, autant que j'ai pu m'en appercevoir en Toſcane, que dans aucune partie de l'Eſtramadoure, où l'on eſt moins oc-

occupé de cette étude que chez nous. Je ne vous donne tout cela que pour de ſimples conjectures fondées ſur des autorités aſſez légeres, que je tacherai de vérifier. En attendant il me ſemble que les Eſpagnols n'emploient jamais dans leurs chanſons cette eſpece de ſtances que nous nommons *Ottava*, quoiqu'ils la connoiſſent auſſi bien que nous, & qu'ils s'en ſervent dans d'autres compoſitions, de la même maniere dont nous en faiſons uſage dans les ouvrages du genre Epique. Nous nous en ſervons plus ſouvent que d'aucune autre meſure; les Eſpagnols ſont les ſeuls qui emploient dans leurs meſures courtes lyriques des *Sequedillas*, de quatre vers chacune, quelquefois tous quatre de même meſure, d'autres fois le ſecond & le troiſieme ſont moins longs que le premier & le dernier, & il arrive auſſi ſouvent tout le contraire. A pareilles ſtances de quatre vers ils ajoutent dans certaines occaſions un *Eſtrevillo*, qui eſt une façon de ſeconde partie conſiſtante en trois vers. Tout ceci, à ce que je penſe, dépend des airs ſur leſquels ils jugent à propos de chanter; j'ai déjà obſervé qu'ils en avoient pluſieurs. Voici une exemple d'une *Sequedilla* ſuivie d'un *Eſtrevillo*.

SEQUEDILLA.

*Poxque todos me di cen.*
*Que exes muy fino*
*Yo pox eſſo he penſado*
*Que ſeas mio.*

ESTREVILLO.

*Que quiero ſea*
*El que à mi mellevare*
*Como jalea.* (48)

Cette *ſequedilla* étoit une du grand nombre de celles que *Tereſuela* chanta à *Elvas*. En les chantant elle jetta à la dérobée un coup d'œil charmant ſur un jeune homme avec lequel, à ce qu'on m'aſſura, elle ne tarderoit pas d'être mariée, il l'en remercia par une révérence. Les paroles, le coup d'œil, & la révérence, me firent naitre la premiere idée du talent des Eſpagnols pour les chanſons impromptues, & quelques couplets que chanta encore cette

(48) Nous croyons inutile de traduire cette *Sequedilla* : elle ſignifie : comme tout le monde me dit que vous êtes très beau, j'ai penſé que je devois m'aſſurer de vous, & l'*Eſtrevillo* y ſert de réponſe & porte : je ſerai telle que celui qui m'obtiendra me ſouhaitera, ce qui n'a pas grand ſens.

aimable fille me firent réſoudre à chercher à découvrir s'il étoit particulier à cette nation, ce que je crois avoir à peu près effectué.

Dans une langue, cependant, auſſi flexible que l'eſt l'Eſpagnole, qu'il eſt ſi aiſé de réduire en meſure, & qui eſt entre les mains de gens qui s'attachent peu à l'exactitude de la rime: il ne doit pas être bien difficile d'enfanter des productions pareilles à celles que j'ai citées. Mais plus la facilité eſt grande, moins elle doit donner de plaiſir à une oreille délicate, & il eſt certain que ſi au lieu de ſe donner d'auſſi grandes licences avec leurs meſures qu'ils le pratiquent, & ſe ſervant au hazard de *rimas* & *d'aſſonancias*, ils vouloient s'aſſujettir (à l'exemple des Toſcans) à des formes régulieres de *ſtanzas* & à des rimes correctes, il eſt clair, dis-je, que la ſatisfaction de voir tout d'un coup pluſieurs difficultés conſidérables vaincues par un génie vif, & brillant, approcheroit, pour quelqu'un de ſenſible aux charmes de la poëſie, du plaiſir le plus raviſſant. Ce ſeroit un acheminement à la perfection de l'art *d'improviſare*, qui deviendroit le plus délicieux de tous les arts. S'il étoit jamais porté au dégré où il pourroit parvenir: je crains bien que les Eſpagnols & les Italiens ne

faſſent jamais ce qu'il faudroit pour cela. Celui de tous ceux dont j'ai oui parler qui a fait le plus progrès dans cet art étoit un *Giovanni Sibiliato* de Veniſe. Quoique ce ne fût qu'un ſimple ouvrier, il avoit beaucoup de talents, & liſoit conſtamment & attentivement nos meilleurs poëtes. Il n'eſt point impoſſible qu'il ne ſe trouve pluſieurs perſonnes en Eſpagne qui s'aſſujetiſſent à une meſure, & à des rimes correctes comme fort aſſez ordinairement les Toſcans; mais je crains qu'il ne me ſoit pas poſſible de ſéjourner aſſez longtems dans ce Royaume pour décider avec juſteſſe laquelle des deux nations mérite la préférence à cet égard.

Soit que les *Improviſatori* Eſpagnols valent mieux ou moins que les nôtres, ne vous paroît-il pas étonnant qu'aucun voyageur n'ait juſqu'à préſent parlé d'eux? Je ſuis très-certain qu'on n'en trouve pas la moindre trace dans les écrivains de cette nation; je n'ai rien vu à leur ſujet dans la quantité de livres Eſpagnols que j'ai feuilletés dans ma jeuneſſe. Cependant je ne ſuis nullement ſurpris de leur ſilence total ſur ce chapitre: on s'embarraſſe peu d'inſtruire le public d'une choſe qu'on s'imagine lui être parfaitement connue, & ſi les chanſons impromptues ſont tout à fait

familieres, ainſi que vous commencerez à le croire, à la majeure partie des Eſpagnols, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils penſent, que toutes les nations ſoient en état de faire dans leurs langues reſpectives, ce que leurs compatriotes font dans la leur, ſans en excepter même les gens de la derniere claſſe, & qu'ils croient inutile d'en informer l'univers.

Mais ce qui me paroît encore plus ſurprenant que cet uſage même, c'eſt qu'aucun étranger voyageant en Eſpagne, n'ait fait la moindre attention à une pratique ſi peu ordinaire en d'autres pays, & ſi frappante dans celui-ci. Telle eſt cependant la négligence avec laquelle les Voyageurs parcourent les différens pays qu'ils viſitent, même ceux qui ont toujours la plume à la main! Lorsqu'ils ont dit d'après ceux qui les ont précédés, que les Eſpagnols ſont fiers, graves & pareſſeux; les François étourdis, confiants, & cauſeurs; les Italiens ruſés, jaloux, & ſuperſtitieux, les Anglois groſſiers, peu hoſpitaliers, & philoſophes, la majeure partie des auteurs de rélations de voyages croient avoir beaucoup fait, & qu'ils ont droit de s'attendre à une conſidération extraordinaire de la part de leurs concitoiens. Quand à moi il y a long-temps que j'ai pour une partie de ces

Meſſieurs le peu de conſidération que méritent ceux qui entretiennent les préjugés, les fauſſetés, & les calomnies, & pour les autres tout le mépris qui doit être le partage d'obſervateurs ſuperficiels, peu véridiques, & négligeants: penſez au grand nombre de ceux qui ont viſité la Grece & la Turquie dans différens ſiécles! penſez à leur habileté à d'écrire des pierres briſées, & à copier des inſcriptions à demi-effaçées, ou à déméler la politique du Divan, & les intrigues du Serrail! avec tout cela il ne ſe trouve, dans ce nombre inconcevable de Voyageurs, perſonne qui ait ſçu obſerver un uſage commun en Grece & en Turquie, qui n'eſt pas moins ſingulier que ſalutaire, & il a fallu fallu à la fin que cette partie occidentale du globe ait été inſtruire de la pratique de l'Inoculation par une Dame, (49) & cela à l'honneur éternel du diſcernement de pluſieurs milliers de Voyageurs, dont nous avons les Rélations.

Les *Caleſſeros* m'ont joint dans un Village nommé *Carichez* éloigné d'environ deux lieues de *Zevolla*, & j'ai été obligé de me ſéparer dans cet endroit de mon gui-

(49) Madame de Montagu, femme d'un Ambaſſadeur Anglois à la Porte.

de Poëte: ſi j'avois été riche je l'aurois engagé à reſter avec moi, & il auroit été plutôt mon Compagnon que mon Domeſtique. Mais ſemblable en ceci à Henry IV. qui avoit coutume de dire en parlant de lui-même qu'il étoit mieux pourvu de libéralité que des facultés de l'excercer, je fus contraint de le laiſſer partir. N'étant pas en ſituation de le traiter comme ſon génie le méritoit, je me rappellai cependant ce qu'il avoit eu ſoin de m'inſinuer adroitement, en me diſant qu'il avoit une pauvre mere.

J'ai monté dans ma chaiſe, j'ai traverſé *Zenindote*, & j'ai vu le Château de *Baziente* ſitué ſur une éminence à quelque diſtance, vers le neuf heures je me ſuis arrêté à *Rialves*, à meſure que j'avance le pays devient plus peuplé, à *Rialves* je me ſuis entretenu avec le Curé que j'ai trouvé cauſant avec le *Poſadero*, je lui ai fait pluſieurs queſtions relatives à l'uſage *d'improviſare*: mais ne ſachant pas aſſez l'Eſpagnol pour bien exprimer mon idée; je n'ai jamais pu lui faire comprendre la différence qu'il y a entre un ouvrage prémédité, & un impromptu. Le mot *impromptu* ou *ex tempore* continuoit à m'embarraſſer, je ne pouvois en trouver aucun qui y équivalût. Il me nommoit à chaque mot *Care-*

*amigo* (cher ami) je lui ſuis très obligé de ſon urbanité, il a fait un grand étalage de ſes connoiſſances en fait de Poëſie, dont je n'étois nullement curieux.

A quatre heures après midi nous avons traverſé une Riviere nommée *Guadarrama* ſur un pont aſſez ordinaire, & à cinq heures nous ſommes arrivés à Toléde. A la porte mes malles ont été viſitées, ſeulement pour la forme, c'eſt-à-dire qu'on n'a fait que les ouvrir & les fermer. Depuis cette porte nous avous trouvé une montée très-rapide, longue de près d'un quart de mille. & nous nous ſomme arrêtés à une *Poſada*, dont le nom traduit littéralement en Italien, en François ou en Anglois paroitroit très-profâne: les Eſpagnols abuſent des termes religieux d'une maniere qui ſcandaliſeroit les athées mêmes des autres pays: c'eſt ainſi qu'ils appellent une hotellerie *La Sangre de Chriſto* qui mérite à peine d'être régardée & qu'on croiroit ne pas devoir être habitée par le dernier des mortels.

## LETTRE L.

*Cathedrale vaſte & riche Alcazar. Rite Mozarabique. Faits & geſtes de Ximenès. Hiſtoire d'Abulcacim. Géant défonte dans une Cave. Sinagogue; Charles V. & Navagero.*

*Tolède*, 4 *Octobre* 1760.

Comme cette ville ſe trouve ſituée ſur ſur une éminence aſſez conſidérable, on eſt étonné de loin à la vue de ſes domes, & de ſes clochers, avec ce qui reſte encore ſur pied de ſon Alcaſar, & des murs qui l'environnent ornés d'un grand nombre de tours. Malheureuſement la majeure partie de ſes maiſons ſont mesquinement bâties, ſes places ſont irregulieres, les rues en ſont étroites, mal pavées, & peu propres.

Je ne plains pourtant point les trois lieues de plus que j'ai faites; la Cathedrale mériteroit ſeule qu'on fît cent lieues pour la voir. C'eſt un édifice gothique (50)

(50) M. Clarke dit qu'elle n'eſt pas d'une grandeur bien extraordinaire elle l'eſt cependant beaucoup plus qu'aucune Cathédrale Gothique de ſon pays.

qui peut être presque comparé pour l'étendue à celle de Milan. Elle a trois nefs très-larges, quelques-unes de ſes chapelles des côtés pourroient paſſer dans beaucoup de villes d'Europe pour des Egliſes paſſablement grandes. C'eſt dommage qu'elle ſoit trop baſſe pour ſa longueur & ſa largeur. Il me fut aiſé de compter les figurer ſans nés au frontiſpice d'Exéter ; il n'en eſt pas de même de celles d'ici qui ſont également toutes ſans nés. On peut obſerver que les Architectes Gothiques ne manquoient guere d'accabler les frontiſpices de leurs Egliſes de ſtatues ou de figures en bas reliefs.

On ne ſauroit s'étonner de ce que cette Cathédrale ſoit entiérement bâtie en pierres de tailles, ni de la quantité de marbre emploié dans ſes différentes parties; parce que le marbre & les pierres de taille abondent de toutes parts dans cette région pierreuſe, mais on ne peut retenir ſa ſurpriſe en voyant la quantité & la magnificence des ornemens qui la décorent. Répréſentez-vous les marches d'un autel d'argent maſſif, & quelques ſtatues du même métal enrichies de diamants, de rubis & d'émeraudes ! La profuſion éclate à travers tous ces ornemens d'une maniere ſi marquée qu'on croiroit que ceux qui ont été

chargés de ces embelliſſemens n'auroient ſu que faire pour ſe débaraſſer des immenſes tréſors qui leur avoient été confiés: outre ces marches d'argent, il y a encore une grande grille, dont les barreaux en ſont auſſi; & malgré ces ſtatues d'argent, il s'en trouve un aſſez grand nombre de fonte ou de marbre, dont quelques-unes viennent de Rome, ce qui joint à l'excellence de leur ſculpture les rend auſſi précieuſes que ſi elles étoient d'argent pur.

Il y a encore des Tabernacles, des chaſſes, des calices, des lampes, des candelabres, des croſſes, des mitres, des patennes, des crucifix, des reliquaires &c. &c. quelques-uns d'or, & quelques autres d'argent: tous ornés de quelque Pierre remarquable par ſa groſſeur & par ſa valeur outre un très-grand nombre de plus petites. Mais que penſerez-vous d'un Soleil dont le poids eſt ſi énorme qu'il ne faut pas moins que la force réunie de trente hommes pour pouvoir le porter toutes les fois qu'il eſt proméné en proceſſion? Je ne dois pas oublier non plus quantité de chaſſubles & d'autres vétemens ſacerdotaux brodés en perles & en pierres précieuſes. Ceux qui ne ſont brodés qu'en or, ſont ſi peu conſidérés, qu'on les met tous les jours; le prêtre qui a célébré ce matin la grande

meſſe m'a paru à une certaine diſtance entierement couvert de figures d'or.

La plus grande partie de ces richeſſes, (51) dont l'énumération exigeroit un volume conſidérable ſont conſervées dans pluſieurs apartemens & cabinets, ne paroiſſent qu'aux fêtes ſolemnelles. Quelle ne doit pas être l'indignation d'un artiſan néceſſiteux en voyant un capital ſi conſidérable enfermé inutilement dans une Egliſe! Capital qui mis dans le commerce, enrichiroit pluſieurs milliers d'individus, & ſeroit le bonheur de la nation entiére! Quelle pitié que les Eſpagnols ne ſoient pas mieux aviſés! (52)

(51) M. Clarke en parlant de cette Cathédrale, obſerve finement, qu'on y en tireroit un grand pillage on ne ſauroit faire une pareille remarque ſur l'Egliſe de St. Paul ou ſur l'abbaye de Weſtminſter, & il eſt fort bien que cela ſoit ainſi; cependant un Eccleſiaſtique qui ſe pique de penſer ſi Orthodoxement auroit pu décenment ſe diſpenſer d'une pareille ſuggeſtion, malgre ſa haine pour les pompes & le faſte du papiſme (*note de l'auteur.*)

(52) Voici ce que dit le Docteur Clarke ſur cette Cathédrale & les treſors qui y ſont renfermés. Le lecteur peut juger s'il a mérité la note précédente dont l'auteur le gratifie.

„ La Cathédrale répond bien par ſes tréſors & ſes richeſſes aux immenſes revenus de ſon archevêché, mais „ le bâtiment eſt aſſez maufſade. L'Egliſe n'eſt ni lon-

Il s'y trouve encore plusieurs superbes tombeaux des Rois, de Reines, d'Arche-

„ gue ni large & est chargée de vieilles sculptures. Elle a
„ est d'une Architecture Gothique, mais des temps mo-
„ dernes; elle manque de jour & l'on n'y voit rien de bon
„ goût..... Le nombre des perles, des diamans & au-
„ tres pierres précieuses renfermées dans le trésor de cet-
„ te église est inconvenable & sans prix. La plûpart des
„ autels & des gradins par où l'on y monte sont de ver-
„ meil où d'argent massif bien doré. Il y a quatre figu-
„ res représentant les quatre parties du monde, montées
„ sur des globes de deux pieds de diametre, ornées des
„ pierres précieuses qui se trouvent dans les pays qu'elles
„ représentent. Les globes sont portés sur des piedestaux
„ & le tout peut faire environ 10 pieds de hauteur. Tout
„ est d'argent massif, les piedestaux les globes & les
„ statues. Je ne parle pas d'un nombre infini de chas-
„ ses, de vases précieux, de lampes, de chandeliers,
„ tous d'argent massif..... je ne sçais si Nabuchodo-
„ sor & Titus ont enlevé plus de richesses du Temple de
„ Jérusalem qu'il y en a dans cette Capitale de To-
„ léde.

„ Les Revenus de l'Archevêché sont les plus forts qu'il
„ y ait en Espagne, ils montent, dit on, à 30000 Livres
„ Sterlings [à peu près 700000 Livres de France] ....,.
„ je ne puis m'empêcher de vous faire part de ma sur-
„ prise au sujet des trésors immenses ensévelis dans ces
„ églises. Est-il possible que la piété seule ait fait imagi-
„ ner de renfermer dans les coffres d'une sacristie cette
„ prodigieuse quantité d'or & d'argent qui ne contribue
„ en rien à la gloire de Dieu, & ne sert point au profit
„ des hommes? J'ai oui dire que M. *Mancanas*, Ministre

vêques, & d'autres Grands. Le plafond, & les murs de cette Egliſe ſont ornés d'une très-grande quantité de tableaux dont le plus ſurprenant eſt un St. Chriſtophe d'une figure ſi gigantesque que le *Caligorante* de *Boyardo* n'étoit qu'un nain en comparaiſon: pour vous en donner une idée il ſuffira de vous dire que le gros orteil de ce ſaint eſt de la groſſeur de mon corps.

On fait uſage dans cette Egliſe d'un rite auquel on a donné le nom de *Mozarabe*, ou *Mozarabique*, inſtitué originairement par un Evêque de Seville nommé St. Iſidore, qui étoit contemporain & ami de St. Grégoire ſurnommé *Le Grand*. On a lieu de croire que St. Grégoire a fourni à St. Iſidore la *Préface* de la meſſe, qui reſſemble beaucoup à celles dont ſe ſert

„ Plénipotentiaire de Philippe V. au Congrès de Breda, „ propoſa de faire circuler pour les beſoins de l'Etat cet„ te maſſe d'or inactive & enterrée: mais les moines & „ les prêtres empêcherent que ſon projet ne fût agréé, „ & trouverent enſuite les moyens de le rendre odieux „ au Roi, & de le faire exiler ..... malgré le ſort de ce „ zélé citoyen, il s'eſt trouvé depuis encore un homme „ de genie aſſez courageux pour oſer reprendre le même „ plan & le propoſer aux Miniſtres, peut-être que ſon „ projet, ſous ce regne, ſera mieux accueilli que le „ premier.....'

dans l'Egliſes de Milano, & qu'on diſtingue du rite Romain par l'épithete de rite *Ambroſien.*

Ce rite a mérité le nom de Mozarabique, parce qu'il a été conſervé par les chrétiens, qui après la conquête de l'Eſpagne par les Maures, ou Arabes, ne jugerent pas à propos de s'expatrier, mais demeurerent parmi leurs vainqueurs, qui leur permirent d'exércer la Religion de leurs Ancêtres, & pouſſerent la tolérance juſqu'à leur laiſſer la majeure partie de leurs Egliſes. Il ſe trouve actuellement à Rome un certain pere *Lesleo*, très-profond dans l'érudition Eccleſiaſtique, qui eſt occupé à préparer pour l'impreſſion un miſſel Mozarabique, qu'il ſe propoſe d'enrichir de nottes, & d'obſervations ſur les différences qui ſe rencontrent entre les rites Mozarabiques, Ambroſiens & Romains.

Je ne ſaurois décider quelle eſt la différence qui ſe trouve entre le ſervice tel qu'il ſe celebre aujourd'hui à Toléde, & celui qui a été comme je l'ai déja dit inſtitué par St. Iſidore. Le fameux Miſſel, & le Bréviaire publiés par ordre du Cardinal Ximenès à la requete des habitans de Toléde ſont à ce que je crois tout-à-fait hors d'uſage depuis long-temps, & il n'y a que quelques antiquaires en matieres Eccléſiaſtiques

qui ſe les rappellent. Il eſt vrai cependant que l'on en reconnoit encore quelques veſtiges dans leur maniere d'Officier.

Je m'imagine que lorsque vous en viendrez à ces derniers paragraphes vous aurez peine à retenir vôtre ſurpriſe de me voir parler ſi familiérement des rites Mozarabiques, Ambroſiens & Romains, vous qui ſavez que mes études n'ont jamais été dirigées de ce côté. Mais c'eſt nôtre vieux ami le Chanoine *Irico* qui m'a guidé dans ce que je vous dis ſur cette matiere. Il y a quelques mois que l'ayant prévenu de ma réſolution de viſiter l'Eſpagne, il m'a écrit une longue lettre dattée *de Trino* (53) au ſujet des rites Eccléſiaſtiques, par laquelle il me prie, ſi je paſſe à *Tolède*, de tâcher de lui procurer quelques informations relativement au Mozarabique.

Pour ſatisfaire à ſa demande, j'ai été ce matin de bonne heure chez un ſavant prêtre, qui eſt emploié à la Bibliotheque de cette Cathédrale, & en lui montrant la lettre de mon ami, il m'a promis très-honnêtement de m'addreſſer à Madrid la meilleure relation hiſtorique de ce rite, qu'il lui ſera poſſible de ſe procurer, ainſi que de

(53) Petite Ville du Montferrat.

de ſes diverſes révolutions depuis ſon inſtitution, s'il tient parole, comme je n'en doute pas, le *Chanoine* ſera très-heureux, par un moyen qui contribueroit au bonheur de fort peu d'autres gens. Mais il s'en trouve dans ce monde dont les plaiſirs intellectuels paroiſſent ſinguliers au gros des humains, & qui ſont cependant bien loin d'être déraiſonnables, rechercher comme fait notre Chanoine les anciennes inſtitutions, & les coutumes qui peuvent contribuer à déployer les différentes nuances, & les différentes tournures de l'eſprit humain, & ſervir à marquer les gradations des changemens qu'ils ont ſubi dans les révolutions des affaires de ce monde, eſt une occupation qui ſera ſouvent tournée en ridicule, & mépriſée par ceux dont le genie eſt ſuperficiel & borné, mais elle méritera & obtiendra toujours quelques louanges de la part des gens ſenſés, & dont les vues ont une certaine étendue.

J'aurois ſouhaité voir la Bibliotheque de la Cathédrale, elle contient à ce qu'on m'a dit un immenſe tréſor de littérature; mais elle ne pouvoit pas s'ouvrir aujourd'hui, & demain je me propoſe de partir: on ne ſauroit ſéjourner aſſez longtems dans chaque endroit pour y voir tout ce qui mérite d'être vu; ſurtout quand on a comme moi

quatre hommes & quatre mules à nourrir.

Le Cardinal Ximenès dont j'ai déjà fait mention a été un ſi généreux bienfaiteur de cette Cathédrale, que l'on continue juſqu'à ce jour à dire une priere pour ſon âme à la fin de toutes les meſſes qu'on y célebre. Ce prélat étoit un des plus grands hommes qui euſſent paru juſqu'alors c'étoit à la fois un grand politique, un ſoldat intrépide, un ſavant très-profond, & un ſaint ou à peu près. Ayant été nommé à l'Archevêché de Toléde n'étant encore que pauvre moine Franciscain, & élevé peu après au Cardinalat, il forma deux grandes entrepriſes toutes deux d'une nature bien différente; qui lui firent un grand honneur. La premiere fut l'édition de la Bible Polyglotte, (54) exécutée ſous ſes au-

(54) Cette fameuſe Polyglotte eſt la premiere qui ait exiſté. Elle eſt écrite en quatre langues. Latin, Grec, Hebreu & Chaldéen. Elle eſt en 6 vol. in *fol.*; elle a ſervi de modele à celle de Walton, qui eſt plus exacte, & à la celebre Polyglotte de Le-jai imprimée à Paris. Don Alvaro Gomez qui a écrit la vie du Cardinal Ximènes dit que ce grand homme craignant que les myſteres de notre religion ne ſouffriſſent quelque atteinte par la mauvaiſe interprétation qu'on pouroit donner à quelques paſſages de l'Ecriture s'apperçut que les Eſpagnols liſoient très peu les livres de l'ancien teſtament, qu'alors ſa crainte changea d'objet, & qu'il appréhenda que l'étude de ces ſaints li-

ſpices, & qui occupa pendant pluſieurs années les premiers ſavans d'Eſpagne : l'autre fut la levée d'une armée à ſes dépens, qu'il envoya conquerir *Oran* (55) en Afri-

vres ne leur devint totalement étrangere ; Ximenès ordonna donc que l'on fît une édition de la Bible, afin de remédier aux déſordres dont il étoit temoin. Dans cette édition les livres de l'ancien teſtament ſont diviſés en trois colomnes. La premiere contient le texte Hebreu, la ſeconde la vulgate, & la troiſieme la verſion des ſeptantes, à la fin de chaque page eſt placée la periphraſe Caldéenne avec la traduction Latine. Le nouveau teſtament, outre la vulgate, renferme le texte Grec très-correct il y a dans le dernier volume un vocabulaire des phraſes & des mots hébreux qui a fait l'admiration des ſcavans. Le Cardinal n'épargna ni peines ni argent pour la perfection de cet ouvrage : il fit venir des ſcavans de tous les pays & fit des recherches dans toutes les Bibliotheques. Celle du vatican lui fut de la plus grande utilité, ainſi que celle des Médicis, pour donner une idée des dépenſes faites par le Cardinal, il ſuffira de ſçavoir que ſept manuſcrits hébreux que l'on gardoit à Alcala lui coûterent 4000 écus [45000 livres de France] cette Polyglotte fut commencée en 1502 & ne fut terminée qu'en 1517 préciſément l'année de la mort de Ximenès.

(55) *Oran* ville très-importante au Royaume de Trémécin en Afrique. Ce fut en 1509 que le Cardinal s'en empara : les Algériens la reprirent en 1708. le Comte de Mortemar la leur enleva en 1732 pour les Eſpagnols. Elle eſt à un jet de pierre de la mer, partie dans une pleine, partie ſur la pente d'une Montagne fort eſcarpée, vis-à-vis de Carthagene.

que pour la Couronne d'Eſpagne, qui l'a toujours poſſédé depuis. Vous avez ſans doute oui dire, qu'après le Pape, l'Archevêque de Toléde eſt l'Eccleſiaſtique le plus opulent de l'univers. On a pourtant dans ce dernier ſiecle conſidérablement diminué ſes revenus ; malgré cela ce qui lui reſte ſurpaſſe de beaucoup le revenu des prélats des autres pays.

Environ cinquante Chanoines ſont attachés à cette Cathédrale, outre les Archidiacres, les Chapelains, & les autres prêtres : on leur aſſigne à tous des prébendes, & des appointemens qui les mettent en état de vivre d'une maniere convenable. Je m'imagine que ce qui eſt néceſſaire pour l'entretien de tout ce monde, ainſi que celui l'Archevêque ſe tire de différentes Provinces du Royaume car en ſuppoſant même que tout le territoire de cette ville leur appartint ſon produit n'équivaudroit, pas au tiers leurs revenus.

Suivant les comptes authentiques conſervés avec ſoin, l'Egliſe de St. Pierre à Rome, avec tout ce qu'elle contient a couté près de treize millions ſterlings, & St. Paul à Londres près de treize cent mille Livres. J'aurois voulu ſavoir de combien les dépenſes de cette Cathédrale excédoient

celles de Londres, ou de quelle ſomme elles différoient de celles de Rome, l'honnête Eccléſiaſtique auquel je me ſuis addreſſé pour avoir l'information rélativement au rite Mozarabique, n'a pas été en état de ſatisfaire m'a curioſité, il n'a aucune connoiſſance certaine qu'on en ait jamais tenu un compte exact, ni qu'on ait jamais calculé la valeur des choſes précieuſes qu'elle renferme, la plupart ſont des preſens faits par différens Rois, Reines d'Eſpagne & autres grands perſonnages: d'ailleurs pluſieurs anciens Mémoires ont été detruits par le laps des temps; cette Cathédrale ayant été batie il y a prés de de neuf ſiecles & déclarée Mértopole de l'Eſpagne environ deux cents ans après ſa fondation.

Le ſecond édifice renommé de Toléde eſt le palais Archiépiſcopal. Mais aulieu de m'y rendre, j'ai été voir *l'Alcazar*; qui eſt un Palais Royal ſitué ſur le penchant d'une colline à peu près perpendiculaire, & élevée d'environ cinq cents pieds au-deſſus du Tage, dont les eaux paſſent au-deſſous.

De la grande plaçe qui eſt devant *l'Alcazar*, ou de ſes fenêtres, on découvre une immenſité de pays, qui paroit peu fertile entrecoupé d'une quantité de rochers,

qui en rendent cependant le coup d'œ… aſſez agreſte ; nous avons un voyage d'Eſpagne imprimé, où il eſt fait mention de quelques-unes de ſes Provinces par une Comteſſe Françoiſe qui l'a publié il y après de quatre vingt ans. (56) Elle y a inſéré une déſcription de cet *Alcazar*, qui nous inſtruit de l'état où il étoit alors : je crois même avoir regardé par la même fenêtre d'où elle obſerva le pays des environs. *L'Alcazar* étoit dans ce tems là en bon état, & habité par une Reine d'Eſpagne. Mais la guerre de la ſucceſſion lui a été funeſte, malheureuſement les Anglois & les Portugais pénétrerent juſqu'à Tolède, & y mirent le feu ; de ſorte qu'il n'en reſte plus que les murs de côté qui ſont fort endommagés, quelques-unes de ſes colomnes de marbre, une petite partie du grand eſcalier, & cinq ou ſix chambres. Encore quatre vingt-autres années, & ſuivant toute apparence ces pauvres veſtiges n'exiſteront plus, il n'en reſtera que de ſimples traçes ; car ils déperiſſent viſiblement, & ſe couvrent de mouſſe, d'épines, & de mauvaiſes plantes.

Depuis ce coteau élevé on découvre

(56) *Voici le titre de cet ouvrage*, Relation du Voyage d'Eſpagne à Paris MDCXCIX, en trois volumes 8vo.

les deux plus vaſtes hopitaux de Toléde, l'un pour la réception des enfans trouvés, l'autre *pos los que ſtan mal de mugeres*; (mal Vénérien) expreſſion dont s'eſt ſervie à la perſonne à laquelle je demandai à qui cette maiſon éroit deſtinée. Ce ſecond hopital n'a cependant à préſent qu'un très-petit nombre de malades, la maladie que l'on y traite ayant depuis ce dernier ſiecle beaucoup diminué de ſa fureur primitive dans toute l'Eſpagne, à ce qu'on m'a aſſuré.

L'on voit auſſi du ſommet de ce côteau un beau pont compoſé de deux arches qui traverſe le Tage, qui roule ſes eaux avec un grand bruit & beaucoup de rapidité. On le nomme le pont d'Alcantara: au delà de ce pont eſt un édifice ruiné qu'on nomme *el Caſtillo de ſan Cervantes.*

Sous les ruines de ce château, la populace de Toléde eſt fortement perſuadée qu'il ſe trouve une ouverture, qui a été faite dans le roc, & fermée par une forte porte d'airain. Si l'on entroit, *diſent-ils*, par cette porte; on ſeroit conduit ſous une caverne enchantée, qui renferme des choſes horribles. Perſonne n'a encore oſé toucher à cette porte, bien moins l'ouvrir pour s'introduire dans cette Caverne, à l'excep-

tion du furieux *Don Rodrigue* dernier Roi Goth d'Eſpagne.

Ce Don Rodrigue avoit appris par tradition, que quiconque y entreroit, ſeroit inſtruit de la deſtinée du Royaume dont il ſe trouvoit poſſeſſeur, & étant vigoureuſement attaqué par une armée formidable envoyée contre lui par *Miramamolin* Empereur d'Afrique, il voulut abſolument ſavoir qu'elle ſeroit l'iſſue de cette guerre. Sa curioſité fut ſatisfaite; elle lui procura la connoiſſance anticipée de la ruine qui le menaçoit. Il trouva dans la Caverne un géant d'airain, qui tenoit à la main un écriteau du même metal qui prédiſoit la mort prochaine de ſa Majeſté ainſi que la perte de ſes Etats qui ne tarderoient pas à être conquis par les Africains.

Cette hiſtoire abſurde ſe trouve fort au long au ſixieme Chapitre d'un livre intitulé. *Hiſtoria Verdadera del Rey Don Rodrigo & compueſta por el ſabio Alcayde Abulcacim Tarif Abentarique de nacion Arabe, nuevamente traduzida de la lengua Arabiga Miguel de Luna &c.*

En François. *Véritable Hiſtoire du Roy Rodrigue* &c. *compoſée par le ſage Alcayde Abulcacim Tarif Abentarique, de la nation Arabe, nouvellement traduite de la*

*la langue Arabe par Michel de Luna* &c. Je poſſede la quatrieme édition de ce livre imprimé à Valence, en 1646 avec l'Epitre dédicatoire originale à la tête ; addreſſée par le traducteur au Roi Philippe III.

Il paroît par cette dédicace, que Michel de Luna s'étoit attaché dès ſon enfance à l'étude de l'Arabe, & qu'il étoit Interprête de ce Roi pour cette langue. L'ouvrage eſt diviſé en deux parties. La premiere eſt terminée par cet avertiſſement au lecteur.

*Acabóſe de traduzir eſte libro por mè Miguel de Luna, Interprete do ſu Mageſtad, a trienta dias del mes de Noviembre, âno &c.* 1589.

En François. *La traduction de ce livre a été finie par moi Miguel de Luna, Interprete de S. M. le* 30 *de Novembre* 1589.

La ſeconde partie finit par cet autre avertiſſement encore plus intéreſſant que le précédent.

*Acabóſe de eſcrivir eſte Libro de la Hiſtoria de Eſpâna en la Cuidad de Bucaras, a tres dias del mes de Ramadan, del âno ciento y quarenta i dos de la Hixera.*

En François. *On a fini d'ecire ce Livre de l'Hiſtoire d'Eſpagne dans la ville de Bucara, le trois du mois de Ramadan, la cent quarante deuxieme année de l'Egire.* Ce jour ſi l'on en croit une notte marginale du traducteur, correſpond à l'un des jours du mois de Septembre 763, c'eſt-à-dire exactement cinquante ans après la premiere invaſion de l'Eſpagne par les Maures, avec leſquels ce même hiſtorien *Abulcacim Tarif Abentarique* vint & fit cette conquête de concert avec ſes Concitoyens, ainſi qu'il le répete pluſieurs fois dans le cours de ſon hiſtoire.

Les généralité des Eſpagnols regarde ce livre comme original, permettez moi de placer ici quelques obſervations que j'ai faites à ſon ſujet. Je l'ai lu avec attention, & je ſuis convaincu que *De Luna* l'a traduit de l'Arabe. Il ne contient rien qui ne prouve que cette production eſt réellement d'un Mahométan; & l'on a lieu de ſuppoſer que *De Luna* n'auroit jamais oſé dire un menſonge imprimé à ſon Roy, ou lui offrir un ouvrage ſorti de ſa plume pour une traduction d'un Original Arabe.

Cet original cependant, en poſant en fait que la traduction ſoit fidele ne ſauroit

être considéré que comme une espece de roman, & même d'un roman beaucoup plus moderne que son auteur arabe, quelqu'il ait pu être ne le prétend. Comment *Abulcacim* auroit-il pu être contemporain des Conquérans Maures de l'Espagne, lui qui nous parle de flottes qui transportoient des armées nombreuses, les conduisoient & les ramenoient d'Arabie à Tunis, & dans les autres parties de cette région à laquelle nous donnons actuellement le nom de Côte de Barbarie?

D'ailleurs il n'est pas bien certain, que la ville de Tunis existât alors, ces flottes n'ont pu doubler le Cap de bonne espérance, il étoit à cette époque tout aussi inconnu aux Arabes qu'aux Européens; il falloit par conséquent qu'ils fussent partis de quelque port situé à l'extrêmité de la Méditerannée; mais quel témoignage historique un peu digne de foi avons nous qui établisse l'identité d'un port dans la partie du globe possédée par les Arabes? en supposant néanmoins qu'il existât, nous devons observer que les Grecs ainsi que les Vénitiens étoient vaillans guerriers, & habiles navigateurs; mais qu'aucune de ces deux nations n'a combattu par mer ou par terre contre ces redoutables ennemis du nom Chrétien, & ce qui est encore surprenant,

c'eſt qu'ils n'ont jamais fait la moindre mention de ces prétendues expéditions des Arabes dans les mémoires qu'ils nous ont laiſſé des différens événemens arrivés dans ce ſiecle.

On pourra me répondre, que les Grecs n'avoient ni le courage, ni la force néceſſaires pour s'oppoſer aux Arabes, & que les Vénitiens étoient leurs alliés, que des raiſons d'intérêt, & de commerce les obligeoient à les ménager: mais outre qu'il nous manque auſſi des preuves hiſtoriques qui autoriſent cette réponſe, il eſt impoſſible de croire que les Vénitiens euſſent pu être déterminés par un pareil motif à laiſſer paſſer tranquillement des flottes Mahométannes dans une mer dont ils étoient maitres en grande partie, & leur permiſſent d'aller s'emparer d'un pays appartenant aux Chrétiens.

Réfléchiſſons ſur la quantité de bâtimens néceſſaires pour tranſporter quarante-cinq mille hommes d'infanterie, & huit cents Cavaliers (*Abulcacim p.* 129) à une diſtance auſſi éloignée que celle qui ſe trouve entre l'Arabie & Tunis. Je ne ſaurois croire que les Arabes de ce temps-là, ou même d'aucun autre temps, aient eu une Marine auſſi conſidérable, elle auroit ſurpaſſé celle des Anglois de nos jours, dont les forces

navales ne ſauroient être égalées par celles des Carthaginois lorſqu'elles étoient au plus haut degré, & même celles de toutes les puiſſances dont l'hiſtoire ait jamais fait mention. (57)

Ce qui rend ce fait mille fois plus incroyable, c'eſt ce que dit Abulcacim : il prétend que *Muza* vice Roi d'Afrique qui de Maroc *dio buelto hazia el levante* (fit voile au Levant) avec une flotte qui avoit à bord vingt mille ſoldats, & s'en fut juſqu'à ce prétendu port ſitué à l'extrêmité de la mer Méditérannée pour y joindre ſon maître le Roi *Abilgualit*, qui l'y attendoit avec vingt-cinq mille hommes d'infanterie & huit cents de Cavalerie ; qu'il retourna enſuite avec ce prince & ces troupes au même endroit d'où il étoit d'abord parti ;

(57) L'auteur a-t-il oublié le détail étonnant que l'antiquité nous donne de la flotte immenſe que Xercès arma contre les grecs & qui fut entierement ruinée par ces derniers ? Les forces navales de l'Angleterre n'égaleront jamais en nombre ni en magnificence cet appareil prodigieux capable d'en impoſer à tout la terre, s'il eut eu des chefs auſſi habiles qu'ils étoient orgueilleux. Nous avouons que le courage & l'habileté ſuppléent toujours au nombre, & c'eſt en cela que les Anglois ſemblent s'être acquis l'empire de la mer qui leur ſeroit peut-être diſputé par les Eſpagnols s'ils étoient moins pareſſeux, & les François ſi leurs finances étoient en meilleur état.

qu'il y débarqua heureuſement, & ſans oppoſition, dans les environs de Tunis, & fit tout de ſuite la conquête de ce Royaume, quoique défendu par l'armée Tuniſienne compoſée de quarante mille hommes, & commandée par un rebelle intrépide & déſeſpéré.

Quelle néceſſité y avoit-il que le Vice-Roi *Muza* fût juſqu'à l'extrêmité de la Méditerannée chercher ſon Roi? Comment auroit-il pu le prévenir de ſon arrivée, pour qu'il fût prêt à s'embarquer avec ſes troupes? ne pouvoit il pas l'attendre de pied ferme? ſans doute, il le pouvoit; mais il valloit mieux aller le joindre, & aſſurer ſon paſſage par un pareil renfort: cependant ſi l'on avoit à craindre d'être traverſé dans ce paſſage par quelque ennemi, le danger étoit exactement le même, ſoit que le Vice Roi eût été ſe joindre à ſon Prince, ou non: mais comment une armée qui avoit un trajet de pluſieurs milliers de milles, ſans avoir relâché nulle part pour ſe rafraichir, pouvoit-elle ſe trouver en aſſez bon état pour battre à plâte couture à la premiere rencontre celle de Tunis, & remporter une victoire ſi complete, malgré l'inégalité de leurs forces, & qu'elle fût enſuite hors d'état apporter le moindre obſtacle à ſes différentes opérations?

Ce ſont là quelques unes du grand nom-

bre d'objections que je ferois à tout Eſpagnol qui prétendroit ſoutenir l'autenticité de l'hiſtoire d'*Abulcacim*, & m'alléguer que *aunque infiel y barbaro* (*quoiqu'infidele & barbare*) ainſi que le nomme *Roda*, dans ſa *Cronica de los moros en Eſpanna*, cependant *Abulcacim* eſt un auteur digne de foi.

Il étoit tout à fait nuit lorſque j'ai eu fini de viſiter le Château de *St. Cervantes*, dont il ne ſubſiſte plus rien ſi ce n'eſt un monceau de briques réduites en pouſſiere, mêlées de groſſes pierres de tailles qui ſeront bientôt dans le même état.

S'il m'étoit poſſible de ſéjourner plus long-temps dans cette ville, il eſt très vraiſemblable, que j'y verrois nombre d'autres choſes dignes de remarques: on m'a dit qu'il s'y trouvoit une ſinagogue, où l'on voyoit autrefois pluſieurs ſentences hébraïques, & pluſieurs paſſages de l'Ecriture ſainte gravés ſur les murs en dedans, ſuivant ce que pratiquent les Juifs dans tous les lieux où ils s'aſſemblent pour exercer leur culte religieux: lorſque cette Synagogue fut tranſformée il y a quelques ſiecles en une Egliſe, ſes murs avoient été blanchis, & platrés, de ſorte que les inſcriptions furent longtemps cachées, par la ſuite des temps, une partie du plâtre eſt tombée, de ſorte

qu'un ſavant chanoine de la Cathédrale s'étant apperçu qu'il y avoit encore quelques caracteres hébreux qu'on ne pouvoit découvrir, a depuis peu trouvé moyen de déchifrer pluſieurs de ces ſentences, qu'il ſe propoſé de publier bientôt, enrichis de notes. Les Juifs qui étoient autrefois en poſſeſſion de la Synagogue, s'ils n'étoient pas Africains de naiſſance l'étoient du moins d'origine; & il paroit par les caracteres trouvés par le chanoine ſur ces murailles, que leur maniere d'écrire leur langue étoit en partie différente de celle dont ſe ſervent ordinairement les Juifs modernes Européens. La deſcription de cette Méthode Africaine ne ſauroit manquer de rendre cet ouvrage très-intéreſſant pour ceux qui s'appliquent à l'étude de la langue ſainte.

Toléde eſt l'une des plus anciennes villes d'Eſpagne, elle a été ſa Métropole pendant pluſieurs ſiecles: le voiſinage de Madrid l'a graduellement privée d'un grand nombre d'habitans; ſans ſa Cathédrale il y a bien du tems qu'elle ſeroit preſque déſerte, les revenus de cette Egliſe ſe dépenſant en grande partie ici, contribuent principalement à l'entretien de peu de milliers d'habitans qui y reſtent encore & favoriſent foiblement les manufactures peu conſidéra-

blés de lames d'épée qui y ſont établies. L'Empereur Charles V faiſoit preſque toujours ſon ſéjour à Tolede, toutes les fois qu'il venoit ſe repoſer en Eſpagne de ſes différentes courſes dans les autres Etats de Europe. Ce fut dans cette ville que le ſavant *Navagero* lui fut envoyé en Ambaſſade par les Vénitiens. Il s'y trouvoit alors une Machine inventée par un Italien, qui élévoit l'eau du Tage, & la conduiſoit juſqu'à l'*Alcazar*, & dans tout le reſte de la ville. Le tems qui ne reſpecte rien a détruit cette machine; les habitans de Tolede ne peuvent actuellement s'en procurer qu'avec beaucoup de peine : on la tranſporte continuellement de la riviere ſur des ânes péſamment chargés de ſix pots de terre chacun, on la paye ſur le pied de deux maravédis le pot.

J'irai demain à *Aranjuez* diſtant de ſept lieues de cette ville. Sept lieues de plus que je ferai le lendemain me conduiront à Madrid, où je me propoſe de faire quelque ſéjour, & de beaucoup écrire. Malheureuſement pour mon journal la Reine eſt morte depuis ſix ou ſept jours; de ſorte que je trouverai la Cour en grand deuil, ce qui s'oppoſe à pluſieurs divertiſſemens particuliers, & interdit abſolument pour un tems les amuſemens publics. Cela m'empê-

chera de pouvoir vous entretenir auſſi agréablement que je l'aurois fait ; j'en ſuis fâché autant pour vous que pour moi.

## LETTRE LI.

*Méditations politiques.*

*Aranjuez 5 Octobre 1760.*

A environ un jet de pierre du grand chemin, & à une lieue de Tolède, j'ai apperçu à main gauche un ſecond château ruiné, nommé *Pelavenegua*, j'ai été pour le viſiter, j'ai trouvé ſes ruines comme celles de *Saint Cervantes* preſque tout-à-fait anéanties. Le peu de ſes murailles qui reſte encore debout eſt dans un tel état, qu'il m'auroit été facile d'en jetter un pan par terre en le pouſſant légerement de la main ; & il paroit que le terrain plat ſur lequel il eſt ſitué pourra bientôt être labouré.

Toutes les fois qu'on parcourt cette contrée : on ſe rappelle avec chagrin ſon état floriſſant & combien elle étoit autrefois peuplée ! Louis IX Roi de France à ce qu'aſſure *Guevara* dans ſes lettres, après

avoir visité plusieurs parties de l'Europe, & de l'Asie du tems des Croisades, assuroit qu'il n'y avoit aucune cour aussi magnifique que celle de Castille : ce Royaume étoit alors bien moins considérable que celui d'Espagne d'aujourd'hui. Mais quoique bien moins étendu, l'un de ses Rois (*Guevara* le nomme Alphonse III.) qui tenoit sa Cour à Tolède, étoit en état d'envoyer à la terre sainte une armée de cent mille hommes d'Infanterie, de dix mille de cavalerie, & soixante mille chariots chargés de bagage. Il peut y avoir, & je crois qu'il y a réellement quelqu'exageration espagnole dans ce calcul. Il est du moins évident que le nombre des Chariots n'est point proportionné à la force de cette armée. En ne remontant que jusqu'au regne de Ferdinand & d'Isabelle, la *Castille* & *l'Arragon* étoient assez peuplés pour pouvoir fournir une armée capable de vaincre le Roi de *Grenade*, qui n'avoit dans cette occasion, sur pied, pas moins de cinquante mille hommes de cavalerie, & plusieurs milles de fantassins. Quelle ne devoit pas être à ces époques la population de ces provinces?

Mais dès que les Espagnols eurent le malheur d'être débarassez de leurs ennemis, & d'être possesseurs de toutes les richesses

de l'Amérique, ainſi qu'ils le devinrent peu après la conquête de Grenade, l'argent & l'or aborderent en ſi grande abondance dans leur Empire de *Lima* & du *Mexique*, qu'ils devinrent & furent pendant quelque temps le peuple le plus opulent qui eût exiſté en Europe depuis la chûte de l'Empire Romain.

Les conſéquences de cette opulence furent, que ſes ſoldats pendirent au croq leurs épées & leurs boucliers, que ſes Agriculteurs abandonnèrent leurs charrues, que ſes artiſtes jeterent leurs outils, & que toute la nation ne penſa plus qu'à ſe divertir & à jouir des avantages inopinés de ſes grandes acquiſitions: pour un temps le repos ſucceda aux travaux, & l'oiſiveté à l'activité. Au lieu de continuer à travailler eux-mêmes, les Eſpagnols opulents envoyerent chercher chez leurs voiſins non ſeulement beaucoup de ſuperfluités, mais même les choſes les plus indiſpenſables. Cette pratique les appauvrit en beaucoup moins de tems qu'on ne l'auroit cru.

Elle ne leur auroit pourtant pas été nuiſible, & la déſolation ne ſe ſeroit point étendue juſqu'aux Provinces intérieures de ce Royaume, s'ils ne s'étoient pas embarqués par milliers, & par dix milliers pour les terres nouvellement découvertes, où

ils ne croyoient jamais arriver assez tôt. Ce furent leurs fréquentes émigrations en Amérique, qui privèrent l'*Estramadoure*, *Tolède*, *les deux Castilles*, *l'Arragon*, & le Royaume de *Léon* d'un trop grand nombre d'habitans; & si le gouvernement avoit tardé plus long-temps à s'en allarmer, & n'y eut apporté quelque remede, en les rendant moins faciles; il est vraisemblable qu'il n'y seroit resté personne, & que tous auroient cherché à se rendre dans les riches contrées qui produisent l'or & l'argent (58).

(58) Si on en recherche pourquoi sous un ciel aussi pour & dans un pays aussi riche & aussi fertile la dépopulation est si considérable; on en trouvera trois ou quatre causes principales.

La premiere c'est la grande licence qui regne en général parmi les jeunes gens & qui occasionne un nombre infini de célibataires volontaires qui préférent des plaisirs criminels à un honnête & légitime mariage. Cette licence entraine un très grand nombre de filles mal élevées qui vendent leur honneur au plus offrant, & les gens mariés portant très-souvent leurs caresses à d'autres qu'à leurs femmes, ne travaillent pas à remplir leur famille de bons enfans & l'état de bons citoyens.

La seconde cause est l'infécondité des femmes Espagnoles qui comme elles commencent de trop bonne heure à faire des enfans cessent aussi de bonne heure; étant rare de voir des femmes être meres au-dessus de trente ans, delà vient qu'il est très-rare aussi de voir trois à quatre

Cependant, malgré cette indolence générale, & ces émigrations précipitées l'Eſpagne ſeroit encore comparable par ſa population à pluſieurs de ſes voiſins, ſi un

enfans nés d'une même femme. Ce défaut peut venir auſſi de la chaleur de l'air qui fait que les femmes ſont moins fécondes dans les pays chauds que dans les contrées du nord.

La troiſieme cauſe eſt la ſoif de l'or depuis la découverte du nouveau monde, qui a engagé une infinité d'Eſpagnols à aller chercher fortune dans ces pays éloignés. De tous ceux qui y vont un tiers périt en chemin, l'autre tiers reſte dans le célibat, le reſte ſe marie dans le pays même où ils ſont arrivés, & il n'en revient pas le dixieme en Eſpagne. L'effet ordinaire des colonies eſt, comme dit très-bien un auteur moderne, d'affoiblir les pays d'où on les tire, ſans profit même pour ceux où les envoie. Les Romains ſçavoient cela par expérience, ils reléguoient tous les criminels en Sardaigne & ils y faiſoient paſſer les Juifs; il fallut ſe conſoler de leur perte, choſe que le mépris qu'ils avoient pour ces miſérables rendoit très-facile. L'expulſion des Maures ſe fait encore ſentir en Eſpagne, comme au premier jour: bien loin que ce vuide ſe rempliſſe il devient tous les jours plus grand. Rien ne devroit plus corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines que l'exemple des Portugais & des Eſpagnols: on peut comparer les Empires à un arbre dont les branches trop étendues enlevent tout le ſuc du tronc & ne ſervent qu'à faire de l'ombrage.

La quatrieme cauſe eſt le grand nombre de moines & d'eccléſiaſtiques: la multitude de ces gens faiſant profeſſion de célibat eſt prodigieuſe. Ce métier de continence prétendue a anéanti plus d'hommes que les peſtes & les guer-

ſyſtême de politique ruineux n'y avoit été adopté & ſuivi conſtamment, & vivement pendant plus de deux ſiecles. L'ambition qui engageoit, ou la néceſſité qui forçoit les Eſpagnols à conſerver & à aggrandir les pays qu'ils poſſédoient au delà des Pyrénées, leur a été beaucoup plus fatale que la deſtruction des Maures, & que leur conquête de l'Amérique. La Flandre & l'Italie les engagerent dans des guerres éloignées, qui épuiſerent leurs provinces d'hommes, & de plus d'or & d'argent que l'Amérique ne pouvoit leur en fournir.

res les plus ſanglantes n'ont jamais fait. On voit dans chaque maiſon religieuſe une famille éternelle, où il ne naît perſonne, & qui s'entretient aux depens de toutes les autres. Ces maiſons ſont toujours ouvertes comme autant de gouffres où viennent s'enſévelir toutes les races futures.

L'Eſpagne étant deſtituée d'habitants a dû par là même reſter en friche; & c'eſt la principale cauſe du peu de fertilité de l'Eſpagne. Le pays eſt excellent, mais il n'eſt pas cultivé, ſoit parcequ'il manque d'habitants, ſoit parce que ceux qui l'habitent ne daignent pas s'en donner la peine. Les Eſpagnols ſont en outre glorieux & pareſſeux; il n'y a pas juſqu'au moindre payſan qui n'ait chez lui ſa généalogie, & qui ne ſe croie deſcendu de quelque paladin qui ait rendu quelque ſervice à la couronne. En conſéquence ils ne veulent pas déroger à la *deſcendentia*, ce qui arriveroit s'ils s'abbaiſſoient à labourer, & la terre reſteroit en friche ſi les étrangers ne venoient la cultiver.

Si au lieu d'aller chercher à cueillir des lauriers à *Pavie*, & à *St. Quentin*, les Eſpagnols avoient abandonné toutes leurs poſſeſſions au delà de leurs montagnes, & qu'ils eſſent conſtamment gardé leurs flottes & leurs armées dans leur pays: leur Royaume auroit toujours continué à être formidable, & les ambaſſadeurs de France n'auroient pas obtenu ſi facilement le pas ſur les leurs. Des victoires réitérées les affoiblirent, le ſucceſſeur du priſonnier Royal qu'ils firent à Pavie, l'emporta ſur leurs Monarques très-peu de temps après que le Connétable (59) rébelle eut fait évanouïr toutes les prétentions des François ſur les pays ſitués au Midi des Alpes.

Mais a-t-on ſujet de blâmer les Eſpagnols de n'avoir pas abandonné ces poſſeſſions éloignées, qui leur furent à la fin arrachées à force ouverte? Non. Les intérêts des nations deviennent graduellement ſi embrouillés par une forte concurrence

(59) Les conſéquences de cette fameuſe bataille qui ſe donna près de Pavie en Lombardie & fut gagnée par le connétable de Bourbon, ainſi que la priſon de François I. qui tomba entre les mains de Charles-Quint mirent fin aux prétentions des François ſur différentes Provinces d'Italie. Depuis ce jour fatal, il ne fut plus poſſible à cette nation de former le moindre établiſſement au delà des Alpes.

rence d'incidens qui ſe ſuccedent, qu'il n'eſt plus au pouvoir de la prudence humaine de les démêler : il ne dépend pas non plus toujours de faire ce qui convient le mieux, en ſuppoſant même qu'elles fuſſent dans ce deſſein. Suppoſons, par exemple, que Charles-Quint eut eu l'intention d'abandonner tout ce qu'il poſſédoit en Flandres & en Italie, penſez-vous réellement que cela eut dépendu de lui? Queſt-ce que le monde, & l'Eſpagne même lui auroit dit, s'il avoit jamais exécuté un pareil projet? Qu'auroit-on dit à ſon fils Philippe, & à chacun de ſes ſucceſſeurs, ſi l'un d'eux avoit penſé à exécuter ce que Charles auroit dû faire pour le bien de ſes ſujets Eſpagnols, en retranchant ces branches paraſites qui ne pouvoient que nuire au tronc? cui, le monde & l'Eſpagne: que ne diroient-ils pas au Roi regnant, s'il lui paſſoit par la tête d'abandonner cette petite partie de la côte de Barbarie qu'il poſſede actuellement, que tout Eſpagnol ainſi que tout étranger, ne ſait que trop être plutôt nuiſible qu'utile au royaume? Si un miniſtre s'aviſoit de conſeiller un pareil abandon, ne le regarderoit-on pas comme un politique ridicule, & même ne l'accuſeroit-on pas de la plus infâme trahiſon ; & ce même peuple auquel la garde

d'*Oran* & de *Ceuta* eſt onéreuſe, ne ſe récrieroit-il pas contre une pareille action, ſi elle s'exécutoit, & ne la regarderoit-il pas comme devant être une tache pour pluſieurs ſiecles? Il n'y a aucune nation qui en pareil cas ne penſât comme les Eſpagnols, & cela avec raiſon. Abandonner, ſans y être contraint par une force majeure ce qui nous appartient de droit, eſt chez les nations comme chez les individus, une action déshonorante. Telle eſt la nature de l'homme, & telle eſt la conſtitution de l'univers. Il faut que les Rois ſe marient, qu'ils meurent, qu'ils faſſent la paix & la guerre. Ces événemens produiſent des événemens, les nations acquierent ainſi des droits auxquels elles ne ſauroient enſuite renoncer ſans de grands efforts, ou ſans s'expoſer à la cenſure & au mépris. Les guerres qui de notre temps ont donné les deux Siciles à un Infant d'Eſpagne, & le Duché de Parme à un ſecond, ont été très-ruineuſes pour cette Monarchie; les Eſpagnols prévoyoient bien combien elles le feroient: mais comment auroient-ils pu les éviter? Un politique de Caffé, un Machiavel après coup, diroit ſans doute, qu'il auroit été prudent, puiſqu'il en devoit tant couter, de ne point penſer à Naples & à Parme, & de les laiſſer occuper par celui

qui auroit pu s'en rendre maître; le Conſeil de Caſtille auroit certainement raiſonné de même, ſi chacun de ſes membres avoit été choiſi dans une race d'hommes qui ne deſcendît pas en droite ligne d'Adam & d'Eve. Malheureuſement leurs premiers parens étoient Adam & Eve; & tous ceux qui deſcendent d'eux, en pareille circonſtance ſe comporteront comme ſe ſont comportés les membres de ce Conſeil; & conſeilleront ce qu'ils ont conſeillé.

Faiſant pareilles réflexions, & d'autres de la même force en moi-même pendant l'eſpace d'une lieue, je ſuis arrivé à une *Venta*, où mes Caleſſeros ſe propoſoient de s'arrêter; mais elle s'eſt trouvée fermée; & nous avons heurté envain pour la faire ouvrir. Nous avons fait encore une lieue juſqu'à *Villa-major*, hameau de quatre maiſons qu'on auroit auſſi bien pu nommer *Villa pejor*, (*major* meilleur, *pejor*, pire) aucune des familles qui l'habitoit n'a pu nous céder un pain. Ils avoient pourtant aſſez de vin pour remplir notre *Borracho*, que mes gens avoient preſque vuidé dans l'eſpace de trois lieues ſous le prétexte ordinaire qu'il faiſoit une chaleur inſupportable, & d'uſer du ſeul remede efficace contre la ſoif. Nous avons fait encore deux lieues, & avons atteint une belle forêt,

nous avons étendu une nappe ſur l'herbe à l'ombre des arbres, nous avons fait uſage de viandes froides, & avons très-bien diné.

Après que nous avons eu fini, nous ſommes entrés dans une longue allée plantée de grands ormeaux qui nous a conduit en droiture à *Aranjuez*. Nous avons été toujours gaiement au trot, & nous ſommes arrivés, au moment où le ſoleil ſe couchoit, à la *Poſada*.

## LETTRE LII.

*Beau terrein. Le ſavant Jardinier. Buſtes anciens & modernes. Dames bien élevées. Théatre. Aventure de l'oiſeau verd. Joli village.*

*Aranjuez 6 Octobre 1760.*

J'ai vu dans ma vie beaucoup d'endroits délicieux, dans différens pays; mais je n'en ai jamais vu qui le fût autant que le palais & les jardins d'Aranjuez. Un poëte diroit, que Venus & l'Amour conſulterent ici avec Catulle & Pétrarque pour y conſtruire une demeure champêtre digne de Pſyché, de

Lesbie, de Laure, ou de quelque Infante Eſpagnole.

Repréſentez-vous un parc qui a pluſieurs lieues de tour, coupé en différens endroits par des allées qui ont deux, trois, & même quatre milles de longueur. Chacune de ces allées eſt formée par deux doubles rangées d'ormeaux; l'une de ces rangées à la droite & l'autre à la gauche, rendent l'ombrage plus épais. Les allées ſont aſſez larges pour y paſſer quatre caroſſes de front, & entre chaque double rangée eſt un canal étroit, au travers duquel coule un ruiſſeau d'eau vive, de ſorte que les arbres, ne manquant jamais d'humidité ſont devenus très hauts, & très touffus.

Entre ces allées il y a des boſquets fort épais compoſés d'arbres moins élevés de différentes eſpeces, des milliers de biches & de ſangliers s'y promenent tout à leur aiſe, outre un grand nombre de lievres, de lapins, de faiſans, de perdrix, & pluſieurs autres ſortes d'oiſeaux. Cependant les ſangliers n'y ſont pas auſſi ſauvages qu'ils le ſont ordinairement dans les forêts. Ici on les a accoutumés à ſe rendre à des heures réglées dans certains endroits où on leur diſtribue de l'avoine en abondance; la voix de celui qui eſt chargé de les nourrir leur

eſt ſi familiere, qu'ils accourent à lui au moment qu'il les appelle.

Ce parc n'eſt point environné de murailles ; il auroit fallu une trop grande quantité de briques pour clore un pareille eſpace de terrein. Cependant les différens animaux qui s'y trouvent ne ſauroient être tentés de l'abandonner, le pays voiſin étant très-mal partagé en bois, & en paturages.

Le Tage que j'ai traverſé à Lisbonne, à Talavera, & à Tolède, arroſe le parc & le diviſe en deux parties inégales. Ses eaux ne ſont pas bien abondantes, de ſorte qu'il n'a pas été difficile de les ſéparer ; ni de les retenir par des rivages artificiels ; & de les conduire partout où on l'a cru néceſſaire.

Le point central de ce vaſte parc eſt le palais du Roi, entouré en partie par le jardin. Nous parlerons tantôt de ce palais. Faiſons d'abord un tour dans le jardin.

L'entrée principale ſe trouve être à travers d'un parterre coupé en différens compartimens dont les bordures ſont de buis & de myrthes. Ils contiennent une variété ſurprenante des plus belles fleurs d'Europe & d'Amérique.

Il y a cinq pieces d'eau dans ce parterre ; qui ſont toutes décorées de figures de

bronze de grandeur naturelle, qui élevent l'eau en jets d'eau à une grande hauteur. Dans la premiere piece on voit un Neptune ſuivi de Tritons, dans la ſeconde un cigne avec des enfans jouant autour de lui. Dans la troiſieme je ne me ſouviens pas quoi. Dans la quatrieme & dans la cinquieme une nymphe à cheval ſur un ſerpent.

Au delà du parterre à main droite. On voit une Caſcade artificielle du Tage parmi des rochers artificiels, l'œil n'eſt pas moins charmé par les vagues agitées, qu'enchanté par le bruit qu'elles font en ſe briſant.

L'on entre de là dans une allée qui conduit à la *Fontaine d'Apollon.* Elle eſt ainſi nommée d'après une ſtatue de ce Dieu placée ſur un haut piedeſtal, avec Pégaſe à ſes côtés. Le baſſin de cette fontaine eſt octogone & l'on a mis à chaque angle un génie nud, qui paroit preſſer de ſon pied la tête d'un Dauphin pour lui faire rendre l'eau par la bouche. Apollon, les génies, le dauphin & le baſſin ſont du marbre le plus blanc.

L'allée de *las burlas* (des tromperies) eſt plus loin : elle eſt ainſi appellée parce que lorſqu'on vient à la traverſer, s'il prend envie au jardinier de vous mouiller, rien ne

lui eſt plus facile, par le moyen de pluſieurs tuyaux cachés qu'il fait agir à ſon gré, dès qu'on a une fois le pied dans cette allée on ne ſauroit s'en garantir.

La fontaine de *la Eſpina* ſuit immédiatement. Elle eſt formée par quatre pilliers qui entourent un baſſin, chaque colomne a une harpie à ſon ſommet, qui vomit de l'eau ſur un jeune homme, aſſis au milieu du baſſin, ſe tirant *a Spina* (une épine) du pied : le jeune homme & les harpies ſont regardés comme des chefs d'œuvres de ſculpture: mais je ne fais nul cas de l'invention; que ſignifie cette idée de monstres jettant de l'eau ſur un jeune homme qui penſe à ſon épine, & point à eux ? Un figure dans une attitude d'horreur auroit mieux convenu que celle-ci dans cette poſture tranquille. Je n'approuve pas d'avantage les oiſeaux étrangers peints autour de cette fontaine au haut du grillage verd dont elle eſt environnée, je ne ſaurois appercevoir aucune analogie entre les oiſeaux les harpies, & le jeune homme. Selon moi il n'eſt rien qui faſſe un plus mauvais effet dans un jardin, que les peintures, à moins que ce ne ſoit une perſpective ſur quelque muraille au bout d'une allée.

Depuis la fontaine *de l'épine*, on découvre quatre enclos deſtinés à des arbres frui-

fruitiers, parmi lesquels on trouve actuellement une ſi grande quantité d'oranges & de citrons pendus à leurs branches, que les Héſpérides mêmes ſeroient dans le cas de les envier. On arrive à ces enclos par des paſſages ſi bien ombragés par d'épais taillis, qu'il n'eſt pas plus poſſible aux rayons du ſoleil de vous incommoder que ſi vous étiez ſous terre. La fraicheur y eſt au point que je fus obligé de boutonner mon habit, quoique dehors le temps fut extrêmement chaud.

Je ne pus pas m'empêcher de remarquer dans l'un de ces paſſages, un grand arbre Indien, que l'on nomme un *Lyron*. Son tronc eſt compoſé d'une demie douzaine de tiges, ſa circonférence m'a paru être à peu-près de quatre braſſes.

En laiſſant les enclos d'arbres fruitiers à main droite: je me ſuis avancé vers le *Bain de Venus*. La Déeſſe y eſt repréſentée comme en ſortant: il dégoute de l'eau de ſes cheveux, elle tombe dans un beau baſſin de marbre ſoutenu par des amours.

Un peu plus loin eſt la fontaine de Bacchus. La Cuve & le Dieu ſont tous deux de bronze, & parfaitement travaillés. Il eſt ſi gras que j'aimerois mieux le nommer *Siléne*, ne me rappellant point d'avoir ja-

mais vu de Bacchus antique qui eut autant d'embonpoint.

La *Fontaine de Neptune* eſt tout auprès: mais la figure de ce Dieu, ainſi que celles des tritons qui l'environnent, ſont beaucoup plus petites que le naturel: ce qui produit toujours un mauvais effet dans un lieu vaſte & en plein air comme l'eſt celui-ci. Si l'on veut s'écarter de la nature, dans les lieux ouverts il vaut mieux lui donner une forme giganteſque que trop dégradée. Je ne ſaurois non plus approuver cette répétition d'un même ſujet dans un auſſi court eſpace que celui qu'il y a entre le parterre & cette fontaine.

Par delà ce Neptune eſt le *Terrao* c'eſt-à-dire un gazon vaſte & preſque circulaire, orné au milieu de quatre arbres très gros & fort élevés: dont l'ombrage joint à celui de la haye haute & épaiſſe qui regne tout autour de ce gazon, le rend frais & agréable.

Au côté droit de ce *Terrao* eſt un beau pont compoſé de cinq arches, conſtruit ſur le Tage, & à l'extrêmité orientale de ce pont un autre enclos d'arbres fruitiers où je ne jugeai pas à propos d'entrer; préférant de continuer ma promenade le long de la riviere. Son rivage eſt défendu par

une balluſtrade de fer peinte en verd, diviſée d'eſpace en eſpace par de petites colomnes de marbre, chacune desquelles porte un grand vaſe de fleurs d'une très-jolie fayance qui ſe fabrique à Talavera; les Harpies d'Eſpagne ſont peintes ſur tous ces pots. Il n'auroit pas été difficile de leur donner une forme plus gracieuſe.

On trouve à une très-petite diſtance de ce pont une autre fontaine nommée les *Tritons* parce que trois de ces êtres fabuleux ſont placés au milieu, addoſſés les uns contre les autres, ſupportant deux baſſins de marbre, l'un au deſſus de l'autre, d'où l'eau tombe en groſſes nappes.

Près de cette fontaine une petite branche du Tage qui en a été ſéparée un peu plus haut s'y réjoint ſous un pont de bois peint en verd, ſur lequel on ne permet à aucun caroſſe de paſſer à l'exception de ceux de la famille Royale.

On a de deſſus ce pont la vue charmante d'une forêt ſituée au côté droit de la riviere. Mais avant que d'arriver à ce pont on trouve une eſpece de pavillon ſoutenu par des colomnes de bois peintes en verd, qu'on nomme *el Cenaor* (ſalle à ſouper) il eſt deſtiné pour la famille Royale qui y mange lorſqu'elle le juge à propos. Il n'y a pas dans tout le jardin un endroit

auſſi délicieux que celui-ci ; il eſt impoſſible de s'imaginer combien on a réuſſi dans les peines qu'on s'eſt données pour le rendre tel en l'ornant d'arbres irrégulierement plantés des deux côtes de la Riviere, & par la Riviere elle même qui y coule avec quelque impétuoſité & forme en paſſant à travers les rochers un murmure aſſez agréable.

L'on entre du *Cénaor* ſous un large berceau formé de Citronniers. Le terrain qui eſt au-deſſous eſt ſinguliérement ferme & égal, ce qui ajoute beaucoup au plaiſir de la promenade. Mais en retournant ſur nos pas, & quittant le pont de cinq arches à droite, ſuivons la balluſtrade de fer, où les petites colomnes portent des pots à fleurs.

Cette balluſtrade de fer, comme je l'ai dit, s'étend le long de la branche la moins conſidérable de la riviere, & va ſe rendre à un autre joli pont qui n'a qu'une ſeule arche, on le laiſſe auſſi à ſa gauche. De ce pont on entre une ſeconde fois dans le *Terrao* pour ſe rendre enſuite dans un endroit qui a été décoré d'un grand nombre de fleurs étrangeres dont la majeure partie ſont d'une beauté inéxprimable mêlées d'orangers, dont les fruits commençent dans ce moment-ci à être murs, & pendent en ſi

grande quantité aux branches de tous les arbres qu'a peine apperçoit-on les feuilles.

A quelques pas de ce parterre émaillé de fleurs ſe trouve le logement du jardinier: c'eſt un joli bâtiment, vis-à-vis duquel eſt une agréable prairie, parfaitement ombragée par quelques arbres auſſi touffus & auſſi élevés que j'en aie jamais vu. Un Canal étroit qui coule le long d'un des côtés de cette prairie, produit des milliers de Champignons, qu'on m'a aſſuré être très-bons dès qu'ils commencent à ſortir de terre: mais qui deviennent durs pour peu qu'on tarde à les cueillir. Le jardinier refuſa de m'apprendre la méthode dont il ſe ſert pour ſe procurer un lit auſſi ſurprenant de Champignons au fond de ce Canal. Ils ſont les uns ſur les autres comme un lit fort épais d'huitres. Je m'imagine, que le fond du Canal eſt artificiellement formé de ces pierres que l'on nomme à Naples *Pierre Sungaje* (pierres champignons) qui en produiſent quand elles ſont arroſées & expoſées au ſoleil.

On rencontre par delà la maiſon du jardinier une ſeconde Caſcade du Tage, qui ne charme pas moins la vue par la tranſparence de ſes eaux, que l'oreille par la diverſité du bruit qu'elle fait; ce bruit eſt pendant

un tems fort & vif, le moment d'après doux & lent.

Il y a près de cette Cascade un autre *Cénaor* peint en verd & jaune, qui n'eſt pas moins bien ſitué que celui que j'ai déjà décrit ayant derriere lui la Cascade, & devant la grande *Fontaine d'Hercule.*

Cette fontaine eſt ce qu'il y a de plus admirable dans tout le jardin. Elle eſt de figure décagone ornée d'un nombre conſidérable de ſtatues, dont la principale eſt celle du héros Thébain tuant l'hydre; les ſtatues & les différens baſſins dans lesquels elles ſont plaçées, ſont du marbre le plus blanc, & l'eau qui y tombe, enchante la vue par ſes Cascades très-variées.

L'on monte enſuite un grand eſcalier dont les marches ſont pareillement ornées de belles ſtatues, & en tournant autour d'un des coins du Palais Royal l'on entre dans un parterre appartenant à l'Infant Don Louis, entouré d'une muraille pleine de niches, dont chacune contient un buſte de marbre.

Le premier de ces buſtes (à ce que m'a dit le Jardinier) eſt celui d'un *Empereur Romain* nommé *Annibal le Carthaginois.*

Cette information m'a prouvé que cet honnête homme entendoit mieux la culture

de ſon jardin que l'hiſtoire. C'eſt lui, qui avoit ajouté avec de la craie le noble titre *d'Emperador Romano*, au uom *d'Annibal*; ce qu'il me dit avoir fait pour ne pas laiſſer les *Letrados* (Savans) dans l'embarras: eux qui abondent continuellement de toutes les parties du monde pour voir ces buſtes, tous fabriqués à Madrid par des ſculpteurs Grecs & Romains, ſurtout ceux de la Reine Iſabelle, de Charles-Quint & de Philippe IV.

Le fait eſt, qu'il s'y trouve une belle collection de buſtes anciens & modernes, parmi leſquels ſont ceux d'Antonin le pieux, de Sergius, de Galba, de Lucius Verus, de Veſpaſien, de Marc-Aurele, de Tite, de Tibere, de Vitellius, de Domitien, & de pluſieurs autres, tous plaçés au hazard, & ſans aucun égard à la Chronologie, mêlés avec ceux d'Alexandre, de Parmenion, de Lyſimaque, & de différens Rois & Reines d'Eſpagne.

Ayant quitté le parterre de Don Louis, & pris congé du jardinier en le récompenſant de ſa peine, j'ai été voir le Palais. Un Gentilhomme Eſpagnol, ſon épouſe & deux filles nubiles attendoient à la porte du château & m'ont reçu avec le concierge qui devoit nous le montrer.

Comme c'étoient là les premieres perſonnes de quelque conſidération que jeuſſe eu occaſion de voir en Eſpagne; je les obſervai attentivement pendant, tout le tems que nous fûmes enſemble: je n'ai rien remarqué en elles qui indiquât la moindre ſingularité ſoit dans leur habit, leurs manieres, ou leur conduite. Le pere & la mere ont répondu aux queſtions que j'ai eû occaſion de leur faire, avec politeſſe; les jeunes Demoiſelles de leur côté ne m'ont parues ni timides, ni décontenancées lorsque je leur ai addreſſé quelques mots honnêtes; elles ſe ſont contentées de me faire une revérence en ſouriant, ou de me remercier en peu de mots ſans montrer le moindre embarras la moindre pruderie, trop d'effronterie, ou une fauſſe modeſtie. Cette maniere d'agir a commencé à me donner une meilleure opinion des mœurs de Madrid que celle que je m'en étois d'abord formée. Ayant lu beaucoup de détails ſur la gravité habituelle. & ſur la fierté des Eſpagnols, je m'attendois à quelque ſçene extraordinaire & ridicule: à mon grand étonnement tout s'eſt paſſé on ne peut pas mieux.

Je n'ai pas grand choſe à dire rélativement au Palais. C'eſt un bâtiment plus élé-

ant que ſomptueux ſi l'on conſidére le ropriétaire: on ne peut guere le regar- er que comme une Maiſon Royale très- ommode. Les appartemens en ſont bien iſpoſés, & meublés avec beaucoup de oût, ſi j'avois à choiſir je la préférerois toutes les maiſons & à tous les Palais ue j'ai vus juſqu'à préſent. On n'y a pargné ni la ſculpture, ni la dorure, ni a peinture. L'ameublement, & toutes les utres choſes qu'elle renferme ſont préciſé- nent telles que je voudrois qu'elles fuſſent. On voit dans un des appartemens une pen- ule très artiſtement travaillée, elle a un erein de Canarie au ſommet, qui chante omme un véritable oiſeau toutes les fois ue l'heure ſonne. Cette bagatelle ingénieu- e fait ſourire un homme fait, & rend un nfant heureux pour le moment.

Près du grand Sallon eſt un petit Théâ- re, qui ſous le regne du feu Roi étoit ouvent occupé par nos plus célébres Chan- eurs. Tels que Farinello, Caffarello, Ca- eſtini, Mingotti, & autres: on n'en fait ctuellement aucun uſage, le Roi regnant 'ayant nul goût pour la muſique.

Dans un vaſte appartement, dont les urs ſont couverts de glaces, nous avons u une eſpece d'aventure; il auroit été ſin-

gulier que nous n'en euſſions point rencontré, ce Palais pouvant être nommé à juſte titre *un palacio encantado:* En entrant dans cet appartement nous avons apperçu un oiſeau verd voltigeant çà & là comme s'il cherchoit l'ouverture par laquelle il étoit entré. Il paroiſſoit que la grande quantité de glaçes l'embarraſſoit, par la multiplication des objets: nous lui avons donné ſur le champ la chaſſe, & avons taché de le prendre. Après pluſieurs efforts inutiles, mêlés des cris des femmes ainſi que cela ſe pratique en pareille occaſion, la plus agée des deux ſœurs eſt parvenue à en faire ſon priſonnier; mais loin de le retenir, elle a couru ſans heſiter un inſtant à une des fenêtres, à ouvert ſa main généreuſe, & l'a laiſſé s'envoler, à notre grand étonnement. Il n'étoit pas poſſible de blâmer une pareille action, ſon pere l'en a beaucoup louée, & j'ai eu grande envie de l'embraſſer. Mais ai-je dit d'un air ſérieux, vous vous trompez, Monſieur, ſi vous croyez que la *Senorita* a fait ceci par pure généroſité. Il a paru ſurpris, & ne pas comprendre mon idée; Monſieur, ai-je continué d'un ton fâché c'eſt un véritable rendez-vous quelle a donné à quelque jeune Magicien qui s'eſt métamorphoſé en

li oiſeau, & elle l'a mis en liberté pour iter que ſa ſœur ne le prit, & ne découit le myſtere.

Cette folie n'a point été priſe en mauiſe part, elle nous a rendus ſi bons amis, ı'avant de nous quitter ils m'ont offert es lettres pour leurs amis de Madrid, : tout ce qui dépendroit d'eux pour pouoir me faire paſſer agréablement le tems ue je me propoſois de ſéjourner dans cet- : Capitale. Voyez combien il eſt aiſé de iire des connoiſſances en pays étranger, ne s'agit que de montrer de la politeſſe t de la gaiété!

Je n'ai pas été moins ſatisfait du Village l'Aranjuez, que du Palais, du jardin & u parc. Chacune des maiſons dont il eſt ompoſé eſt neuve & blanchie en dehors, vec des fenêtres qui ont des volets verds, outes les rues en ſont tirées au cordeau. .e Roi a donné & donne encore le terrein *ratis* à tous ceux qui veulent bâtir, à conition qu'ils ſe conforment au plan qui a té fait dans l'origine, qui exige une granle régularité. L'on ne ſauroit trouver dans e monde entier une petite ville qui en ait 'avantage, elle s'accroit tous les jours. Il 'y trouve une belle Egliſe ronde, & un eau marché couvert, placés l'un & l'au e au milieu du Village pour la plus gran-

de commodité des habitans dont le nombre ſe monte déjà à deux mille. Ils vivent en général de l'argent que la Cour dépenſe lorſqu'elle réſide dans ce Canton, & de celui qu'ils retirent alors du loyer d'une partie de leurs maiſons: c'eſt dommage que dans les mois de l'année les plus chauds l'air n'y ſoit pas trop ſain. L'on y eſt dans cette ſaiſon aſſez ſujet à des fievres tierces & quartes. Le Roi & la Cour paſſent ici les mois de May & de Juin. Dans toutes ſes autres Maiſons de Campagne, les gens de la ſuite de S. M. & les Miniſtres étrangers ſont généralement aſſez mal logés, ici il n'en eſt pas de même; comme les perſonnes les plus aiſées de Madrid y ont bati des maiſons pour faire leur cour au Roi, qui préfere Aranjuez à tous ſes autres Palais: il me paroît que ce n'eſt pas ſans raiſon (60).

(60) Il eſt certain que ſi l'Eſcurial eſt riche ſuperbe, magnifique, en un mot une merveille de l'art, il faut avouer qu'Aranjuez eſt une merveille de la nature, qui le ſurpaſſe pour l'agrément de ſa ſituation & pour les beautés peu communes que l'on y voit, cette belle Maiſon eſt à ſept lieues de Madrid & à ſix de Tolède dans une près qu'île au Confluent du Tage & de la Xamara, dont on a fait une île entiere en tirant un large Canal de l'une de ces Rivieres à l'autre. On les paſſe toutes deux ſur deux grands ponts de bois peints & enjolivés qui peuvent

Il n'y a que peu d'années qu'on élevoit ici une raçe aſſez nombreuſe de chameaux plutôt pour la parade que pour l'utilité; mais on l'a graduellement négligée, & il n'en reſte plus. On avoit fait la même choſe en Toſcane durant le regne des

ſe fermer de ſorte qu'Aranjuez n'eſt pas ſeulement un lieu de plaiſance mais encore une forte retraite, où le Roi peut-être en ſureté avec un petit nombre de gardes. Philippe III, eſt celui qui à fait travailler à ce lieu, ayant remarqué les avantages de la ſituation, où la nature aidée tant ſoit peu de l'art pouvoit faire un endroit tout à fait charmant. Parmi le nombre prodigieux de Fontaines ſuperbes qui en ornent le jardin on diſtingue ſurtout la Fontaine des Amours. Aux deux côtés oppoſés d'un petit baſſin quarré s'élevent huit grand arbres vivants, dont les quatre qui correſpondent aux angles jettent des torrens d'eau qui ſortent du plus haut de leur tronc à l'endroit où les branches commencent & ce ſpectacle ravit ceux qui le voient pour la premiere fois, n'étant pas naturel de voir ſortir l'eau des arbres. Au milieu du grand baſſin, on en voit un petit chargé de deux tritons & entre deux eſt une Vénus débout, qui ſupporte un petit baſſin façonné en maniere de couronne: au deſſus s'éleve une autre ſtatue, chargée d'un piedeſtal ſur lequel on voit un Amour armé de fleches qui jettent de l'eau.

Le Maiſon Royale, quoique paſſablement belle, eſt cependant ce qu'il y a de plus négligé, elle n'eſt meublée que quand le Roi y va. On y trouve quelques bons tableaux & un ſalon fort agréable en été à cauſe de ſa fraicheur, étant tout de marbre, & ſoutenu par des colonnes de même.

deux derniers Grands Ducs de la Famille des Médicis.

Je regarde comme une choſe presque impoſſible, de décrire dans des lettres des objets pareils à ceux-ci, & de donner une juſte idée des jardins & des maiſons, le pinceau eſt ſeul capable d'y atteindre. Cependant j'eſpere que parce que je viens de vous dire vous ſerez à même de vous repréſenter *Aranjuez* comme l'un des ſéjours les plus agréables qu'il y ait en Europe: du moins je ne me rappelle pas d'en avoir jamais vû nulle part que le fut davantage. (61) La Comteſſe Françoiſe qui le vit dans ſes Voyages, il y a quatre vingt ans paſſés en fut enchantée. Il n'étoit cependant pas alors comparable à beaucoup près à ce qu'il eſt à préſent.

(61) M. Clarke dit, que le Palais Royal d'Aranjuez eſt „ un édifice paſſable" & le jardin „ une triſte & uniforme plaine." Il y a dans ce monde des gens bien malheureux, aux quels rien de ce qu'ils voient hors de chez eux ne ſauroit plaire.

## LETTRE LIII.

*Bagatelles, telles que le Voyage, & la Vie ordinaire en fourniſſent.*

*Villaverda, 6 Octobre 1760. au ſoir.*

Je dois paſſer la nuit dans un très-mauvais logement : à une diſtance auſſi peu conſidérable que trois milles d'une Capitale telle que Madrid, je m'attendois à en trouver un meilleur, & je n'aurois pas cru que le ſac de paille eût pu m'être utile.

En ſortant d'Aranjuez j'ai traverſé le Tage ſur cinq batteaux ſi artiſtement arrangés, & ſi habilement peints ; qu'à moins qu'on n'en ſoit prévenu on les prendroit pour un pont de pierres de quatre arches. En certaines occaſions ces mêmes batteaux ſont ôtés de leur plaçe, on les fait remonter la Riviere ; & on les place de maniere à former une eſpece de fort quadrangulaire, qui lorſqu'il eſt illuminé ainſi que cela arrive ſouvent pour l'amuſement de la Cour, préſente un ſpectacle charmant ſur la Riviere.

A ce pont commence l'une des allées dont je viens de parler, formée par une double rangée d'ormeaux: nous y ſommes entrés, & nous l'avons ſuivie pendant plus d'une lieue, après quoi nous ſommes arrivés à un pont que le laps du tems a fort endommagé; on ne tardera pas à détruire ce qui en reſte, on en a conſtruit un nouveau tout auprès, qui eſt preſque fini, & ſur lequel on paſſera en toute ſûreté.

Ce nouveau pont eſt tout entier de marbre blanc, il eſt ſi large, & ſi ſuperbe que le Gange même ſe feroit honneur d'en avoir un pareil. L'eau qui paſſe deſſous quoiqu'il y en ait pendant toute l'année, n'eſt actuellement qu'un foible ruiſſeau; dans de certains tems elle eſt pourtant très-abondante, ſurtout lorſqu'elle eſt accrue par la fonte des neiges des montagnes voiſines.

Le long de la route qui conduit d'Aranjuez à ce pont, on trouve un nombre étonnant de blocs de marbre épars de tous côtés, perſonne n'a pu me dire l'uſage auquel on deſtinoit un ſi grand nombre de matériaux. Je m'imagine que l'intention du Roi eſt de les employer à l'augmentation, & à l'embelliſſement du Palais pour lequel il a la prédilection la plus marquée. Heureux ceux qui en ſatisfaiſant leurs goûts peuvent ſurtout ſe livrer à la paſ-

paſſion de bâtir! Cette paſſion, qui eſt une des plus univerſelles, me poſſede ſi fortement, que ſi mes facultés étoient pareilles à mon envie, l'univers ſeroit orné d'édifices, auxquels l'ancien Capitole ou la Baſilique moderne de St. Pierre ne ſauroient être comparés. Jamais le pinceau fantaſque de *Bibiena* n'auroit tracé des bâtimens auſſi vaſtes que ceux que j'éléverois : il n'y a ſelon moi rien d'auſſi vraiment Royal que d'élever blocs ſur blocs pour en former des Palais, des Temples, des Aqueducs, des Théatres, des Amphithéatres, & d'autres pareils monumens de formes variées.

Vous ne me regarderez pas vraiſemblablement comme trop ſenſé, & vous m'accuſerez au moins d'être ridicule en expoſant ainſi mes folles idées au jugement du public. (62) Si chacun m'imitoit, & fai-

(62) Cette folie qui eſt à peu près commune à tous les hommes, vient du reſſort ſecret & irreſiſtible qui entraine l'eſprit humain toujours au delà du préſent. Loin de la regarder comme un mal nous devons remercier la ſageſſe ſuprême d'avoir créé pour ainſi dire dans nous mêmes le deſir de nous ſurvivre, c'eſt cette paſſion différemment modifiée qui produit les grandes actions, qui échauffe l'ame, l'élance hors de la ſphere étroite de ſa priſon, & lui donne ce ſentiment ſublime & preſque ſans bornes pour tout ce qui l'ennoblit & l'éleve. La paſſion des Monumens, des Palais des Temples, des Edifices publics con-

soit connoître les pensées qui rempliſſent souvent son imagination, & permettoit que l'on passât légérement en revue ses projets chimériques, plusieurs de ceux qui passent dans le monde pour beaucoup plus sensés que moi, perdroient peut-être de leur ré-

sacrés à l'utilité ou à l'agrément du genre humain, ne tire donc pas sa source précisément de l'orgueil de l'homme, comme quelques philosophes chagrins voudroient le persuader; c'est selon nous un présent insigne de la divinité, un goût bon en lui-même, & un de ces plaisirs de l'ame, qui puise son aliment & sa perfection dans l'amour de l'ordre & la contemplation du beau. De qu'elle sensation délicieuse ne suis-je pas affecté à l'aspect d'un Palais dont toutes les parties régulieres & nobles presentent aux yeux le spectacle le plus pompeux? D'un Temple majestueux & hardi, où par la plus touchante des illusions, je crois entrevoir la majesté de l'être qu'on y revere? Si nous considerons le goût des batisses du côté moral, quel mal pourroit-on y trouver? Tout ce qui tend à perfectionner les arts, à donner une nouvelle vigueur à l'industrie, à faire usage des dons que le créateur n'a pas fermé sur la terre pour nous en priver, surtout à faire travailler les malheureux qui ne trouvent leur subsistance que dans les folies des riches, ne doit-il pas être regardé comme un bien. Non ce goût n'est pas dépravé, n'est point condamnable, n'est point inutile & plut à Dieu que tout l'or qui a servi à payer des hommes armés pour s'entregorger, eût été employé à orner ce sejour qu'un horrible fanatisme a rendu trop souvent le Théatre du crime & des brigandages?

putation, & je ſerois tenu pour plus ſage qu'eux.

Depuis le pont de marbre juſqu'à *Villaverde* on ne trouve que deux Villages, *Valdemoro* & *Pinto*, tous deux peu conſidérables. Le pays qui eſt entre deux paroît très-ſtérile : ce fut encore pour moi un ſecond ſujet d'étonnement auquel, je ne m'attendois pas étant ſi proche de la métropole. J'entends le ſon des cloches de Madrid, elles me réjouiſſent le cœur après avoir traverſé une ſi longue ſuite de déſerts.

Je verrai demain deux amis, les ſeuls que j'aie actuellement à Madrid. L'un eſt le Conſul Général Britannique ; l'autre Don Félix d'Abreu, qui a été pendant nombre d'années Envoyé Extraordinaire d'Eſpagne en Angleterre. Je les ai connus tous deux à Londres, & ils ſavent tous deux que je dois arriver, j'eſpere qu'ils ſeront auſſi ſatisfaits de me voir que je le ſerai de les rencontrer.

## LETTRE LIV.

*Ville puante qui donne mal à la tête aux étrangers. Locanda* ſignifie *Auberge. Inſtructions pour les Voyageurs qui ne ſont point ſurchargés d'argent.*

*Madrid*, 7 *Octobre* 1760.

J'AI pris le parti de faire à pied, les trois milles qu'il y a de Villaverde juſqu'à cette Capitale, pour pouvoir la contempler tout à mon aiſe, en conſéquence je ſuis parti de très-bonne heure ce matin.

Madrid eſt ſituée en grande partie ſur un terrein en pente, ce qui fait quelle paroît avec avantage du côté par lequel j'y ſuis entré; ſa forme eſt preſque circulaire, & ſon diametre eſt d'un peu plus de deux milles Anglois. Le grand nombre de Dômes, & de Clochers que l'on apperçoit à une certaine diſtance, ainſi que pluſieurs vaſtes édifices, donnent la plus grande idée de cette ville.

J'y ſuis entré par le magnifique pont de Pierre que Philippe II, a fait conſtruire ſur le Manzanarès. Un Voyageur François

s'eſt égayé à ſes dépens, & a lâché quelques plaiſanteries ſur la diſproportion qu'il y a entre ce pont & l'eau qui y paſſe. Les François ainſi que les autres, ne manquent jamais les occaſions de critiquer ce qui ſe fait dans les pays étrangers. Le fait eſt que le Manzanarès devient quelquefois une riviere très-conſiderable par la fonte ſubite des neiges qui couvrent les Montagnes voiſines, & qu'il a ſouvent un demi mille de largeur en hyver. Ainſi Philippe eut très-fort raiſon de bâtir un vaſte pont; & ceux qui prétendent le tourner en ridicule pour cet ouvrage, méritent eux-mêmes de paſſer pour tels.

Depuis le pont juſqu'à la porte de la ville ſe trouve une ayenue, large & droite, de beaux arbres, qui en rend l'entrée très magnifique de ce côté. Il eſt impoſſible de vous exprimer à quel point je fus choqué de l'horrible puanteur dont j'ai été infecté en entrant par cette porte. Rien ne peut égaler la ſenſation désagréable que j'ai éprouvée. J'ai ſenti par tout mon corps une chaleur incommode, cauſée par les vapeurs fétides qui s'exhaloient d'amas très-nombreux d'immondices répandus dans les rues. Ma tête en a été ſur le champ affectée, & j'ai continué depuis à y avoir mal.

J'ai mis pied à terre dans une auberge nommée *la Locanda del principe*, dont l'hôte eſt un certain *Zilio* Vénitien facétieux: je m'y ſuis établi dans l'appartement le plus élevé pour être le plus loin qu'il me ſera poſſible de l'infection. Mais tout l'atmoſphere eſt ſi fort impregné de ces vapeurs que je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de s'en préſerver : montât-on même à la troiſieme région de l'air. Cet inconvénient m'a ſi fort dégouté, qu'au lieu de ſéjourner ici un mois entier comme je me l'étois d'abord propoſé; j'ai déjà réſolu de partir au bout de cinq à ſix jours tout au plus.

Comme j'avois beſoin de quelque repos après la fatigue d'un voyage de quinze jours, je ſuis reſté au logis tout le reſte de la journée, de ſorte que juſqu'à préſent je ne ſaurois vous dire autre choſe de Madrid ſi ce n'eſt qu'elle put comme un *Cloaca maxima*. Le peu de rues par leſquelles j'ai paſſé pour me rendre à l'auberge ſont toutes droites & larges, pluſieurs des Maiſons & des Egliſes ſont fort apparentes. Si ce n'étoit les immondices abominables qui laiſſent à peine un paſſage aux piétons le long des murailles, je regarderois Madrid comme l'une des belles Villes de l'Europe : mais l'odeur révoltante qui y domine

me fait repentir d'y être venu. J'avois beaucoup lû & ouï parler de ſa malpropreté, mais je m'imaginois qu'on l'avoit fort exagérée, mes yeux & mes narines m'ont convaincu que j'avois tort.

Mais pourquoi s'affliger des choſes auxquelles on ne ſauroit remédier ? Au lieu d'augmenter mon chagrin préſent en le racontant, ce que je pourrai faire de mieux ſera de partir le plutôt qu'il me ſera poſſible, ſi je reſtois ici ſeulement un mois je craindrois que mon odorat ne fut tout à fait perdu, je ne veux pas en courir le riſque. Mon hôte *Zilio* rit de tout ſon cœur, ſuivant l'uſage de ſon pays, de mon dépit ; & jure que ſon nés (qu'il tire en jurant) eſt fait depuis ſi long-temps à cette bonne odeur, qu'il ſe promene avec autant de plaiſir dans les rues de la Ville que dans la Campagne. Il eſt certain qu'un long uſage nous accoutume inſenſiblement aux choſes les plus révoltantes. Il en eſt cependant auxquelles je ne ſaurois jamais me plier. Il y auroit beaucoup à voir & beaucoup à apprendre ici, pendant un mois, de choſes qui meriteroient d'être vues & ſçues, je ſuis même perſuadé que dans quelque tems d'ici je regretterai d'avoir perdu l'occaſion de connoître à fond cette Capitale, mais je ne ſaurois me familiariſer avec

l'idée de ſatisfaire mon oiſive curioſité aux dépens d'un mois de ſouffrance. Je ne ſaurois que blâmer les Eſpagnols de n'avoir pas empêché les progrès d'un pareil inconvénient qui a gagné de ſiecle en ſiecle au point de n'être preſque plus ſuſceptible de remede. Mais je veux m'en aller, & ne jamais ſonger à revoir cette Ville, à moins que le Roy ne réaliſe (63) le projet que l'on dit qu'il a formé de la nettoyer : cet ouvrage égalera un des travaux d'Hercule.

En attendant, pour employer ma ſoirée, permettez que je place ici quelques inſtructions pour les Voyageurs qui entreprendront par la ſuite le Voyage de Lisbonne à Madrid ; afin que ceux auxquels il arrivera de lire ces lettres puiſſent faire cette route avec plus de facilité, & d'aiſance, que je ne l'ai faite faute de pareilles inſtructions.

La premiere choſe que l'on doit faire avant de quitter Lisbonne, eſt de ſe munir d'un paſſeport du Secretaire d'Etat, ſans cela on ne vous laiſſeroit pas ſortir de l'Eſtramadoure, on ſeroit forcé de s'en retour-

(63) Le Roi a exécuté ſon projet quatre ou cinq ans depuis cette lettre écrite : Madrid eſt actuellement auſſi propre qu'aucune autre Ville d'Europe.

retourner pour en chercher un, & l'on courroit même riſque d'être mis en priſon. Le Gouvernement Portugais eſt peut-être le plus ſoupconneux de tous ceux d'Europe. Il prétend être informé de tous les détails concernant les étrangers qui entrent ou ſortent du Royaume, & l'on s'y fait peu de ſcrupule de les mettre en priſon ſans beaucoup de formalité; à ce que j'ai appris par la voix publique. Outre qu'en ſe muniſſant d'un paſſeport on évite ce danger, on a encore l'avantage qu'en le montrant aux douaniers, ils n'ouvrent point vos malles, ſurtout ſi vous êtes aſſez adroit pour leur gliſſer une piece d'argent. Il eſt très-désagréable d'avoir ſes hardes dérangées par de pareils viſiteurs, auxquels on eſt obligé de parler poliment tant en Portugal qu'en Eſpagne, pour éviter qu'ils ne vous donnnent de l'embarras comme ils ſont en droit de le faire. On doit obſerver de n'avoir rien de ſujet aux droits; point de chemiſes neuves, point de mouchoirs neufs, point de bas neufs, point de ſouliers neufs, enfin rien de neuf, où l'on eſt chagriné dans certains endroits beaucoup plus qu'on ne ſauroit ſe l'imaginer. Il ne faut avoir avec ſoi que des Livres Eſpagnols, Portugais ou Italiens. Un de mes amis qui avoit envie d'empor-

ter avec lui un livre anglois à Madrid, prit ſoin de coler ſur le premier feuillet l'image de St. Antoine; & l'empêcha par ce moyen d'être confiſqué. Si l'on a des Livres Anglois, Hollandois, où même François, ou quelque choſe qui ſoit tout à fait neuf, fut-ce même pour ſon uſage, il faut le déclarer aux commis avant la viſite, lorsque vous les voyez décidés à la faire; ou même ſans cela, ſi l'on néglige cette formalité, on eſt ſouvent dans le cas de s'en repentir.

Quand on aura ſon paſſeport, il faudra envoyer chercher des *Caleſſeiros* & les choiſir dans le nombre de ceux qui demeurent à *Aldeagallega*, & point à Lisbonne, que l'on ne doit employer que lorſqu'on ſe propoſe de voyager le long des rives Occidentales du Tage. Lorſqu'on veut viſiter le côté oppoſé, il faût préferer les voituriers d'Aldeagallega, qui tiennent leurs voitures & leurs bêtes de trait dans ce Village, leur conſtante occupation étant d'aller & de venir ſur la route de Madrid; ce qui fait qu'ils la connoiſſent mieux que ceux de Lisbonne, d'ailleurs on les a toujours à meilleur marché.

Il faut faire avec eux ſon marché par écrit: le prix d'une chaiſe attelée de deux

mules de Aldeagallega juſqu'à Madrid eſt ordinairement de trente ſix ſchellings par Mille & de trente ſept en hyver : on ne doit pas oublier de ſtipuler qu'ils paſſeront par Toléde, & par Aranjuez, lorſqu'on deſire viſiter ces deux places, qui méritent certainement d'être vues. Lorsque le marché eſt ſigné ; ces voituriers, qui ſont des drôles très-ruſés, ne manquent pas de dire que que vous aurez beſoin de bœufs au *Puerto de Truxillo* pour monter cette montagne eſcarpée, & difficile. Je fus aſſez ſimple lorsqu'ils m'en parlerent pour leur lâcher deux ou trois cruſades par deſſus le prix convenu ſur leur promeſſe verbale d'avoir ſoin de ſe procurer ces bœufs. Mais lorsque nous fumes au Truxillo, ils prétendirent ne pouvoir en trouver, & garderent mon argent. Les conſéquences de cette manœuvre furent que ma chaiſe fut renverſée, & la malle qui étoit derriere presque entierement briſée en tombant parmi les rochers. Il faut en conſéquence garder ſon argent, & lorsqu'on arrive à Truxillo, leur ordonner de chercher des bœufs & donner une Cruſade par tête aux deux hommes qui viendront avec ces animaux pour trainer la voiture à travers de ce paſſage pénible & dangereux.

J'ai toujours regardé comme un très grand embarras de tranſporter avec ſoi une grande quantité de choſes dans un long voyage. Ainſi au lieu de me pourvoir d'un lit, & de pluſieurs uſtenciles de cuiſine, ainſi que nombre de perſonnes me l'avoient conſeillé; je m'en remis à la providence pour ma nourriture, & ne voulus me charger de rien d'extraordinaire, à l'exception d'une paillaſſe & de quelques draps. Si l'on étoit plus délicat on pourroit ſe pourvoir d'un couteau, d'une cueiller, d'une fourchette, d'un gobelet, de quelques eſſui-mains, d'une marmite à bouillir la viande, & d'un bougeoir ainſi que de quelques bougies.

Si l'on a un domeſtique qui ſoit un peu cuiſinier; cela n'en eſt que mieux; ſinon, il faut faire comme on peut. L'on ne trouve ordinairement dans les eſtallages, & dans les poſadas d'autres mets, qu'un plat de *garavanzos* & de *judias* (*poix chiches*, & *feves ou haricots*) bouillis avec de l'huile & de l'eau, & aſſaiſonnés d'une forte doze de poivre, accompagné d'un ſecond de *bacallao* & de *ſardinas* (*morue* & *ſardines*) aprêté de même avec du poivre & de l'huile. On ne trouve pas une ſeule once de beurre dans tout le voyage, ſi ce

n'eſt à *Aranjuez.* C'eſt du moins ce qui m'eſt arrivé. Si l'on ne peut ſe réſoudre à ſe contenter de mets auſſi friands, il faut avoir ſoin dès qu'on arrive dans une ville ou dans un village de ſe pourvoir de viande, de volaille & de gibier. J'ai ſurtout toujours trouvé du gibier en abondance par tout où je me ſuis arrêté, principalement d'excellentes perdrix: les œufs frais ſont auſſi aſſez communs. Quand on n'a point de domeſtiques: vous rencontrez toujours quelque femme qui vous apprête vos vivres pour très peu de choſe: il eſt vrai qu'elles s'en acquittent aſſez mal: mais que faire? Leur méthode de rotir, eſt d'enfiler le morceau de viande, la volaille ou le gibier ſur la pointe d'une broche à main; & de la tourner fréquemment devant un feu compoſé de romarin & de thin qui abonde par tout dans les Provinces d'Allentejo & d'Eſtramadoure: cette méthode eſt ſinguliere, & n'eſt cependant pas auſſi mauvaiſe qu'on pourroit le croire, ſurtout lorsque l'on ſe trouve avoir appetit; l'on en manque rarement dans ces contrées, où l'air eſt pur & très-vif. Dans les grandes Villes, telles que Badajoz, Merida, Talavera, & Toléde, la cuiſine ſe fait moins à la Tartare, mais dans les villages, dans les *Ventas* & les *Eſtallages* on n'en fait pas davantage.

Si quelques-unes de leurs cuiſines ſe trouvoient munies d'un tournebroche, je ſuis convaincu que les habitans des Provinces voiſines accoureroient en foule pour l'admirer comme une merveille, ainſi que les enfans de Talaverola s'empreſſerent à voir ma montre.

Quand on voyage dans l'été ainſi qu'il m'eſt arrivé, il faut ſe pourvoir d'un pannier. On trouve alors des raiſins, des figues, des melons, & d'autres fruits dans le voiſinage de preſque toutes les habitations; on ne doit pas manquer d'en remplir ſon pannier, c'eſt un préſervatif contre la grande chaleur qui eſt quelquefois inſuportable. J'ai trouvé que les payſans Portugais & les payſans Eſpagnols étoient fort honnêtes: Il me donnoient les meilleurs fruits qu'ils euſſent lorſque je paſſois près de leurs vignes; & étoient encore réconnoiſſans lorſque je leur donnois quelque argent: quelques-uns étoient aſſez généreux pour refuſer ce que je leur offrois, quoique ce qu'ils m'avoient donné eût valu à Londres pluſieurs guinées: mais dans les pays où l'on fait de l'argent de la moindre bagatelle, il n'y a point de bagatelle dont on ne veuille avoir de l'argent.

Soit que l'on ait un lit, ou ſimplement une paillaſſe, on doit avoir ſoin de faire bien balayer la chambre où l'on doit coucher, & de les plaçer à un certain éloignement des murailles ſans quoi on s'expoſe à avoir ſon ſommeil interrompu par différentes eſpeces d'inſectes, qui ſe multiplient prodigieuſement & en peu de temps dans un climat auſſi chaud, & dans un pays auſſi miſérable que celui-ci (64).

(64) Quand on vient de la France, ou de toute autre contrée de l'Europe, en Eſpagne; on ne trouve plus les douceurs que l'on a eues dans les pays que l'on vient de quitter, & l'on eſt ſurpris de trouver une ſi prodigieuſe différence dans la maniere de vivre & de recevoir les étrangers. Les choſes vont encore aſſez bien dans la Catalogne & la Navarre où les peuples ont quelque choſe de l'urbanité Françoiſe; Mais dans l'Arragon, la Biscaye, la Caſtille, & ailleurs, il faut ſe réſoudre à faire très-mauvaiſe chere & très-mauvais gîte. Dans les hôtelleries vous ne trouvez jamais rien de prêt, il faut donner l'argent néceſſaire & l'on va vous chercher pain, vin viande &c. Le prix de toutes choſes eſt ordinairement réglé; l'on ſçait ce qu'il faut payer, & un hote ne peut pas vous fripponner. Vous donnez tant pour l'apprêt de vos viandes, tant pour le ſervice, le lit &c. Si l'on ſe trouve dans une ville un peu paſſable on aura une nape, grande comme une ſerviete, & une ſerviette grande comme un mouchoir; partout ailleurs il faut s'en paſſer. Il faut avouer que l'on trouve aſſez généralement de bonne viande, d'excellent gibier & du vin qui ſeroit délicieux ſans la déteſtable coûtume de la plûpart des Eſpagnols qui l'enferment dans

Bien des gens ſont portés à ſe figurer des dangers dans des pays éloignés, voient les voleurs en foule dans les grands chemins, & les aſſaſſins dans chaque auberge. Quand a moi je n'en ai jamais trouvé dans mes différentes courſes dans pluſieurs parties de l'Europe. Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit prudent de de porter avec ſoi des piſtolets, & de les plaçer dans ſa chaiſe de maniere qu'on puiſſe facilement les apperçevoir. Il faut les avoir à la main en deſcendant de voiture pour que l'on voie que vous êtes précautionné contre toutes les attaques. Mon Baptiſte eſt armé d'un couteau de chaſſe qui pend à ſon côté: il a de plus un effrayant mouſqueton toujours à découvert. Le petit peuple chez toutes les nations ne m'a jamais paru fort hardi à rien entreprendre contre les étrangers, lorſqu'il préſume la moindre réſiſtance de leur part, par conſéquent ayant

des vaiſſeaux faits de peaux goudronnées qui ſentent le bouc & la poix à faire vomir : on ne trouve guere de tonneaux qu'en Catalogne & dans le royaume de Valence. Le pain des hôtelleries eſt preſque partout fait de bled de Turquie: il eſt paſſablement blanc, mais lourd & de difficile digeſtion. Ce qu'il y a de plus ſingulier c'eſt qu'en approchant de Madrid, le centre de la Monarchie, on ne rencontre pas mieux & il ne ſemble pas que l'on ſoit à la porte d'une ville Capitale.

la précaution de faire parade de ces armes à feu, on lui ôte toute envie d'attaquer le voyageur qui en eſt pourvu.

Il ne faut point oublier un bon *Borracho*, ſurtout lorſqu'il fait chaud. En Portugal ainſi qu'en Eſpagne on trouve en pluſieurs endroits d'excellent vin. Il faut le remplir du meilleur, & le rafraichir en le plongeant dans le premier ruiſſeau ou dans la premiere riviere. Les eaux courantes depuis Aldeagallega juſqu'à Madrid ſont très-fraiches. Elles raffraichiſſoient mon vin en peu de minutes. On ne doit jamais permettre à ſes Caleſſeros de toucher auſſi ſouvent au Borraccho qu'ils le voudroient; autrement ils deviennent querelleurs ou impertinents, outre qu'ils ne ſont déjà que trop portés de leur naturel à dormir ſur leurs mules, & à mettre en peril votre tête auſſi bien que la leur par leur négligence. Si on ne peut les tenir éveillés; il faut s'abſtenir ſoi-même de dormir dans ſa voiture ſurtout quand on ſe trouve au milieu des montagnes. Les mules ont le pied ſûr, & paroiſſent s'apperçevoir du danger toutes les fois qu'il y en a: on doit malgré cela veiller de ſon côté à ſa conſervation.

On rencontre des mendians dans pluſieurs endroits, je ſuis bien éloigné de blâmer la

générosité envers ceux qui auroient peine à trouver à s'occuper dans le cas même où ils souhaiteroient ardemment de travailler. Mais il se trouve une race de ces gens là dans l'Estramadoure, qui non contents de demander la charité prétendent encore que l'on baise leurs Crucifix gras & leurs sales *Madones*. Ou ne doit rien leur donner, à moins qu'on ne se propose de baiser leurs images, du crédit, & des vertus desquelles ils sont plus jaloux que des *ochavos* & des *quartillos*. En leur donnant de bonnes paroles au lieu d'argent ils vous laisseront en repos ; mais en leur faisant l'aumône, & réfusant de baiser ce qu'ils présentent, on est sûr de s'attirer des injures de leur part, quelque considérable que soit l'argent qu'on leur donne.

On doit toujours avoir des cordes de rechange dans le caisson de sa chaise pour rattacher ses malles dans l'occasion. Dans un pays où l'on ne trouve jamais rien sous la main de ce dont il arrive qu'on peut avoir besoin, le manque d'un morceau de corde peut quelquefois occasionner de grands embarras. J'ai coutume de porter jusqu'à des clouds, & un marteau ; il n'est pas hors de propos, toutes les fois qu'on met pied à terre, d'examiner si les malles sont bien attachées, surtout lors-

que les chemins ſe trouvent être raboteux.

Quelques peu importans que paroiſſent ces avis, ils pourront cependant être utiles. Xénophon a cru qu'il importoit que la poſtérité n'ignorât pas, que Cyrus, parmi les proviſions militaires dont il ſe pourvut, prit ſoin d'enjoindre à ſes ſoldats de ſe munir de courroies de rechange, afin que par leur moyen ils puſſent empaquetter leurs hardes ou leur butin. Ces inſtructions ſont inutiles pour ceux qui ont de l'argent en abondance, qui, au lieu de ſe borner au pas lent d'une mulle, peuvent envoyer des hommes & des mulles de relais devant eux, pour qu'elles ſoient prêtes au moment où ils en auront beſoin, & pouvoir en changer toutes les fois que cela conviendra. Ceux qui ſont en état de faire une pareille dépenſe, achevront en cinq ou ſix jours un voyage où j'en ai mis quinze.

Il ne faut pas non plus murmurer de nombre d'inconvéniens auxquels on eſt expoſé dans cette route qui a ſes agrémens auſſi bien que ſes peines, outre la ſatisfaction que donne ordinairement la vue de manieres de vivre tout-à-fait différentes des nôtres, ceux qui vont de Lisbonne à Madrid ont, ou peuvent avoir tous les ſoirs le

plaiſir de voir danſer, ce qui n'eſt pas un amuſement à mépriſer pour quelqu'un dont l'humeur eſt portée à la joie: la danſe ſuſpend en général toutes les ſenſations pénibles, & rend heureux pour le moment. Le contentement des autres dont nous ſommes les témoins ne ſauroit que nous inſpirer à nous mêmes des idées conſolantes. Par tout où vous arrivez le ſoir, vous trouvez toujours quelqu'un qui joue de la guitarre, ou ſi par hazard il ne s'en trouvoit point dans le moment, il ſeroit facile avec une bagatelle de s'en procurer: par ce moyen on raſſemble tout d'un coup tous les jeunes gens des deux ſexes qui ſont à portée, & l'on paſſe ainſi une heure fort agréablement. C'eſt du moins ainſi que j'ai paſſé pluſieurs ſoirées (65).

(65) Le goût de la danſe & de la galanterie eſt généralement répandu partout: Ce ſont les deux paſſions dominantes des Eſpagnols. Depuis le Regne des Bourbons en Eſpagne, la jalouſie y a été renfermée dans de certaines bornes. On a obſervé qu'à meſure que les pays ſe civiliſent cette horrible paſſion diminue. La danſe eſt pour les Eſpagnols un amuſement ſi agréable que les femmes même les plus agées ne s'en privent point, & ne voudroient pas pour toute choſe au monde être exclues d'aucune fête. On voit ſouvent la grand-mere, la mere, & la fille danſer enſemble dans la même aſſemblée. Dans les autres pays la danſe eſt ordinairement pour les jeunes

## LETTRE LV.

*Reine ſubtile. Le Palais presque fini. Confiance aux Prêtres. Grande quantité de tableaux, pourquoi. Miſſels ſemblables à des Atlas. Ni grave, ni troppoli, ni réſervé, ni jaloux. Une Tertulia eſt une jolie choſe.* Congé à *l'Eſpagnole.* Ris à *la Valencienne.*

*Madrid*, 8 *Octobre* 1760.

J'AI Envoyé hier au ſoir un billet à mon ami Don Felix d'Abreu, pour lui apprendre mon arrivée & lui annoncer que j'irois diner demain avec lui, à condition qu'il s'abſtiendroit pour cette fois de ſes

gens & les cartes pour la vieilleſſe. Les deux danſes favorites des Eſpagnols ſont les Séquedillas & le Fandango. La premiere a quelque choſe de reſſemblant à la danſe Angloiſe nommée *le Hay*. L'autre eſt fort ancienne & paroit venir des Romains quoique les Eſpagnols y aient mêlé je ne ſçais quoi d'Arabeſque. Ils ſont généralement foux de cette danſe, les grands, la nobleſſe, les bourgeois & le petit petit peuple : elle a quelque reſſemblance avec la *Pantomime de Léda* qui ſe danſoit chez les Romains.

ragouts François & me donneroit un véritable repas Eſpagnol. Il m'a répondu qu'il ſe conformeroit à mes déſirs, & viendroit me voir de bonne heure ce matin.

Il m'a tenu parole, nous avons été enſemble au nouveau Palais du Roi, qui étoit ce que j'avois le plus envie de voir; non ſeulement parce qu'il m'a frappé hier au ſoir lorſque je l'ai apperçu dans l'éloignement; mais encore parce que je n'ai pas oublié *Signor Sachetti* qui en en eſt l'Architecte, & a été l'intime ami & le compagnon d'étude en Architecture de nôtre pere, ſous *Don Philippe Juvara*, le fameux Sicilien, qui a laiſſé à Turin, & dans ſes environs un ſi grand nombre de monuments de ſon habileté. Mais avant d'eſſaïer de vous donner quelque idée de cet édifice, je vous dirai la raiſon pour la quelle il a été conſtruit ſur le plan de Sachetti préférablement à celui de Juvara.

En l'année 1734 le vieux Palais Royal de Madrid fut incendié, je ne ſais par quel accident. Le Roy Philippe V. voulant en avoir un autre, & ayant ouï dire que Juvara paſſait pour le meilleur Architecte de ſon ſiecle, le demanda à notre

Roi, au ſervice duquel il étoit depuis pluſieurs années.

A l'arrivée de Juvara à Madrid, on lui ordonna de deſſiner un plan ; tandis qu'il étoit occupé à cet ouvrage, il arriva qu'Elizabeth Farneze, ſeconde femme du Roi, qui étoit abſolument la maitreſſe & dont ſon mari faiſoit toutes les volontes, ſe mit en tête d'entreprendre une guerre par le moyen de laquelle elle eſpéroit procurer un établiſſement en Italie à ſon ſecond fils Charles. Ainſi au-lieu de dépenſer en bâtimens, ſuivant l'intention du Roi, les millions qu'il y avoit deſtiné : elle jugea à propos de s'en ſervir pour ſubvenir aux fraix de cette guerre.

Il vous eſt aiſé de penſer que Juvara ne devina point l'intention de la Reine ; il n'étoit pas même aſſez politique pour en concevoir la moindre idée. Il ſe hâta de finir ſon modéle, qu'il ne douta pas un inſtant qu'on ne mit en éxécution, ſurtout la Reine le ſollicitant d'y mettre la derniere main.

Ce modele ne fut pas ſitôt prêt & préſenté au Roi pour avoir ſon approbation, que Patino, qui étoit alors premier Miniſtre, & initié dans les ſe-

crets de la Reine, ſe prêta à ſes vues, repréſenta au Roi que Juvara avoit donné un plan trop reſſerré, que le Palais qu'il prétendoit conſtruire ne convenoit point pour l'habitation d'un Roi d'Eſpagne, qu'il falloit qu'il en fit un autre plus proportionné à la grandeur du Monarque auquel il étoit deſtiné.

Philippe fut la dupe des objections de Patino, ſurtout lorsqu'elles ſe trouverent appuyées par la Reine ; Juvara lui-même ne fut nullement mécontent lorſqu'il ſut que l'intention de leurs Majeſtés étoit qu'il fit tout ce qui lui ſeroit poſſible, & qu'il penſât à un plan propre à déployer toute la profondeur de ſes connoiſſances en Architecture, & proportionné aux richeſſes du Monarque.

Dans l'eſpace de trois ans Juvara produiſit un ſecond modele, ſi magnifique, qu'il ne crut pas qu'on pût former la moindre difficulté contre un pareil édifice relativement à ſon étendue & à ſa ſplendeur ; il eut la ſatisfaction momentanée de s'entendre beaucoup louer par toute la Cour pour la richeſſe de ſes idées. Mais lorsqu'il fit voir l'état des dépenſes qu'exigeroit cet ouvrage, qui ſe montoit à plus de trente millions ſterlings, la Reine & ſon Con-

fi-

fident ne manquerent pas d'objecter que les finances du Roi ne lui permettoient pas de fournir aux frais d'une pareille entrepriſe. En conſéquence on ordonna au pauvre Architecte de penſer à un troiſieme plan; également éloigné de la petiteſſe du premier, & du trop d'étendue du ſecond.

Faire des remontrances contre cette déciſion auroit été une abſurdité; mais tandis qu'il étoit occupé à ce qu'on exigeoit de lui; la guerre à laquelle on ſe preparoit depuis long-temps fut déclarée, les Eſpagnols furent obligés d'envoyer la meilleure partie de leurs piſtoles en Italie, conſéquemment Juvara & ſes plans furent oubliés: à peine lui étoit-il permis lorſqu'il paroiſſoit à la Cour de parler de bâtiment, Patino particuliérement faiſoit naître un ſi grand nombre de difficultés toutes les fois qu'il oſoit montrer quelques-uns de ſes deſſeins au Roi, que cet artiſte mourut à la fin de chagrin, vraiſemblablement à la grande ſatisfaction du ruſé Miniſtre qui l'avoit long-tems encouragé à étaler toute la profondeur de ſon génie dans ſon ſecond plan.

Peu après la mort de Juvara, le Roi, qui penſoit ſérieuſement à faire conſtruire un Palais, s'informa ſi Juvara avoit laiſſé après lui quelqu'un de ſes diſciples capa-

ble de profiter des idées de ſon maître & de les exécuter. Il s'en trouvoit deux à la Cour du Roi de Sardaigne, ſavoir Sacchetti, & notre pere. Sacchetti paſſant pour le plus habile, fut envoyé en Eſpagne, où il fit le modele du Palais actuellement exiſtant; il fut approuvé, la guerre étant alors vers ſa fin. L'impatient Monarque voulut malgré les différentes objections de ſes Miniſtres que l'ouvrage ſe commençât mais la continuation de la guerre fut cauſe qu'on y travailla ſi lentement qu'il ſembloit qu'on craignoit qu'il ne ſe finît. Cependant dès que la paix fut ſignée, la Reine même pouſſa l'ouvrage avec tant d'ardeur, que Sacchetti eut la ſatisfaction de le voir avancer avec rapidité. Il eſt encore vivant, mais ſi vieux & ſi infirme, que je crains de ne pouvoir le voir: on n'admet plus perſonne à la ruelle du lit dans lequel il eſt confiné depuis très-longtems. Dans l'eſpace de cinq ou ſix ans au plus, le Palais ſera entiérement fini; le Roi & ſa famille pourront l'occuper.

Cette Anecdote ſeroit vraiſemblablement demeurée enſévelie dans un éternel oubli, ſi le Roi regnant ne l'avoit pas révélée lui-même dans un moment de bonne humeur à quelques-uns des Courtiſans de ſa ſuite, la premiere fois qu'il fut voir ce Palais à

ſon retour de Naples: elle m'a parue aſſez ſinguliere pour mériter une place dans cette lettre; elle eſt propre à donner une idée de l'étendue de la politique de la Reine, de la ruſe d'un Miniſtre, & de la ſimplicité crédule d'un celébre Artiſte.

Je n'oſerois me hazarder à vous donner *une* exacte deſcription de l'énorme ouvrage de Sacchetti. Il ſuffira de vous dire, que ſa forme eſt exactement quadrangulaire, & que chacune des quatre faces eſt à peu de choſe près ſemblable. Le premier étage a vingt-une fenêtres, à chaque face. Le devant du Palais eſt occupé par une vaſte place réguliere, & il a des champs derriere. L'un de ſes côtés a vue ſur la ville, celui qui lui eſt oppoſé en a une très-étendue ſur la campagne, que l'on découvre des fenêtres même du rez de chauſſée, étant ſituée ſur une éminence éloignée d'une portée de piſtolet du Manzanarès. Il eſt compoſé de trois étages ſous terre, & de cinq au-deſſus. Les chambres (ou celliers) du dernier étage ſous terre ſont ſi humides que je ne jugeai pas à propos de les viſiter toutes. Je m'imaginai être dans une glaciere: on m'a dit que tout cet étage ne ſerviroit qu'à ſerrer les viandes. Les cuiſines occuperont l'étage au-

deſſus, le ſuivant ſervira à loger tous ceux qui y ſont employés.

Ces trois étages ſont ſi bien diſpoſés, que même le plus bas n'eſt pas entiérement deſtitué de lumiere : mais ſa grande profondeur le rend ſi humide, malgré ſon extrême fraicheur qu'on aſſure qu'il s'y engendre une grande quantité de ſcorpions & d'arraignées, & même pluſieurs eſpeces d'inſectes que l'on n'avoit jamais connus dans le Royaume; ce qui pourroit bien engager à combler cet étage (66).

Quand aux appartemens au deſſus de l'étage des cuiſines, ils ſont ſi élevés & ſi bien éclairés, qu'ils paroiſſent deſtinés à loger des gens bien plus conſidérables que cuiſiniers, & des marmitons. Je n'ai point compté le nombre de marches qu'il y a du rez de chauſſée juſqu'au fond de ce prodigieux ſouterrain; mais elles ſont ſi nombreuſes que ce n'eſt pas un petit ouvrage que de les monter.

Si les appartemens ſous terre ſont ſpacieux, vous vous imaginerez aiſément que ceux qui ſont au deſſus ne ſauroient leur être inférieurs. Ceux du rez de chauſſée ſont déjà habités par quelques-uns des pre-

(66) C'eſt ce que l'on a fait long-temps après la datte de la préſente lettre.

miers Officiers de la Cour. Les appartemens du Roi ſont au deſſus de ceux des grands Officiers. Le frere, & les enfans de ſa Majeſté ſeront logés au troiſieme, le quatrieme & le cinquieme ſont deſtinés aux gens de leur ſuite.

Comme aucun des quatre derniers étages n'eſt encore entiérement fini, que tous ſont embarraſſés par des échafauds, des matériaux, & des outils de pluſieurs centaines d'ouvriers qui y ſont journellement employés, je ne pus rien diſtinguer en détail, tout ce que j'en ai conçu après avoir jetté un coup d'œil en paſſant, c'eſt que lorſque le tout ſera fini, le Roi d'Eſpagne ſera pour le moins auſſi ſuperbement logé qu'aucun Monarque d'Europe, ſurtout ſi l'on prolonge les deux ailes qui doivent ſervir de cloture à la place qui eſt devant le Palais.

Pluſieurs des chambres & des Salles des appartemens du Roi auront des plafonds peints, les uns par deux Italiens nommés *Corrado* & *Trépolo*, d'autres par un Allemand nommé *Mengs*, quelques-uns par un François nommé *Bayeu*, & quelques autres par un Eſpagnol nommé *Velasquez*. Il eſt vraiſemblable que chacun d'eux cherchera par émulation à ſurpaſſer ſon rival & que tous feront de leur mieux. Je pen-

ſe que *Corrado* a une invention plus ſinguliere & plus variée que ſes concurrens: mais *Mengs* eſt à toutes ſortes d'égards le plus habile: ſon invention ne le cede guere à celle de Corrado, ſon deſſein eſt beaucoup plus correct, & ſon coloris eſt tout à fait enchanteur. Le Roi le regarde comme le premier peintre du ſiecle, & comme ce Monarque a été accoutumé dès ſa plus tendre jeuneſſe à habiter des appartemens ornés d'un grand nombre de tableaux des meilleurs maitres, ſon ſentiment ſur cette matiere doit être d'un grand poids: quelque ſoit le mépris que certains philoſophes cyniques affectent pour les connoiſſances d'un Roi. Quelques-uns de ces plafonds doivent être ornés de ſculptures, de dorures, & de ſtucs, d'autres le ſeront d'une maniere différente. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, tout eſt à préſent dans la plus grande confuſion, rien n'étant encore fini.

Pluſieurs des murailles des chambres, ſurtout celles des appartemens du Roi, ſont incruſtées de différentes eſpeces de marbres du Royaume, ceux particulierement qu'on a tirés de l'Andalouſie, prennent un poli très-ſurprenant, & ſont comparables aux plus beaux marbres antiques.

Je ne finirois point ſi j'entreprenois de vous décrire la variété, & la beauté des fleurs qui les décorent : les unes formées de l'aſſemblage de différentes eſpeces de bois des Indes, les autres par une nombreuſe variété de pierres des plus ſingulieres, & de marbres les plus rares que l'Eſpagne & l'Italie puiſſent fournir.

Outre les riches ameublemens deſtinés pour chacun des appartemens royaux, dont quelques pieces ſont déjà en place, le Roi poſſede un nombre immenſe de tableaux Italiens & Flamands, dont il réſerve la plus grande partie pour ce Palais. L'on m'a montré quelques morceaux de *Raphaël*, *du Titien*, de *Jordan*, de *Vandicke*, & de *Rubens* parfaitement conſervés, & étonnants par leur beauté, outre quelques autres de l'ancien *Velasquez*, & de *Murillo*, dont on fait avec raiſon le plus grand cas. Il faut eſpérer que lorsque cette maiſon Royale ſera entierement finie, & meublée, le Roi ordonnera que l'on publie un Catalogue & une deſcription exacte de ces précieux morceaux & fera graver le plan de ce ſuperbe édifice, pour ſervir à l'avancement des arts, & à l'inſtruction de ceux qui les cultivent.

Ce qui m'a le plus frappé, eſt l'entrée de la porte principale, & la Chapelle

Royale. Cette entrée eſt ſoutenue par un grand nombre de colomnes élevées, elle eſt à l'Italienne & point à la Françoiſe. C'eſt-à-dire que lorsque le Roi d'Eſpagne rentrera, il deſcendra de Caroſſe à couvert, ce que celui de France ne ſauroit faire à Verſailles, où il faut qu'il deſcende de voiture en plein air, & où il eſt expoſé à ſe mouiller lorsqu'il pleut.

Quand à la Chapelle Royale elle ſera auſſi beaucoup plus belle que celle de Verſailles, on n'a rien épargné pour en faire la plus magnifique Chapelle du monde; ſa richeſſe ne nuit pourtant en rien à ſon élégance: on y fait déjà le ſervice divin: j'avoue que je fus un peu choqué en liſant un écriteau qui étoit ſur la porte: & qui diſoit, *Oy ſe ſaca anima:* C'eſt-à-dire *aujourd'hui on délivre une âme du purgatoire;* pour faire entendre qu'on célébroit une meſſe privilégiée qui devoit opérer cette merveilleuſe délivrance. Quoique j'aie vécu dix ans de ſuite en Angleterre je n'ai point oublié l'efficacité des indulgences Papales; mais je n'ai jamais obſervé que nos prêtres d'Italie fuſſent auſſi décidés ſur cette matiere, & parlaſſent d'une maniere auſſi affirmative que cette inſcription: puisque les prêtres Eſpagnols ſont ſi poſitifs ſur la vertu de certaines meſſes particulic-

culieres dites dans cette Chapelle le Roi feroit bien de les employer conſtamment à cette œuvre ſalutaire, & les obliger à vuider ce lieu de ſouffrances à meſure qu'il ſe remplit.

La ſacriſtie de cette Chapelle eſt auſſi très-ſomptueuſe & déjà décorée des meilleurs tableaux qui ſoient ſortis du pinceau de nos premiers maitres.

Comme je témoignois ma ſurpriſe du grand nombre de chefs d'œuvres Italiens & Flamands que le Roi poſſédoit. Don Felix, m'a appris que la majeure partie avoit été ſucceſſivement tranſportée en Eſpagne dans des tems reculés par les Vicerois de Naples, les Gouverneurs des pays-bas & ceux du Milanois, qui avoient ordinairement ſoin lorſqu'ils occupoient ces poſtes d'en ramaſſer le plus qu'il leur étoit poſſible.

Cette raiſon m'a parue ſatisfaiſante, & a diminué l'étonnement que me cauſoit cette prodigieuſe collection. La plus grande partie de ces tableaux eſt tombée graduellement entre les mains des Rois qui ſe ſuccederent les uns aux autres; & il s'en trouve actuellement une ſi grande quantité en Eſpagne, que s'il étoient tous raſſemblés dans un lieu convenable, les galeries d'Orléans & du Luxembourg à Paris ne ſeroient

que fort peu de choſe en comparaiſon. Je ne dois pas non plus oublier que parmi ces tableaux du Roi, il s'en trouve quelques-uns qui ont appartenus à l'infortuné Charles premier, Roi d'Angleterre, indignement vendus aux Eſpagnols par ſes ſujets rebelles.

Outre ce grand nombre de tableaux apportés par ces Gouverneurs & par ces Vicerois, & ceux achetés des Anglois, l'Empereur Charles quint appella en Eſpagne l'illuſtre *Titien*, (67) qui laiſſa tant à

(67) Parmi le grand nombre de peintres dont les ouvrages ornent le Palais de Madrid, on s'arrête avec raiſon ſur le *Titien*. Ce celebre artiſte naquit dans le Frioul, en 1477. Il ſe fit d'abord connoître par les portraits, dans leſquels il excelloit ; ayant parfaitement réuſſi à faire ceux de pluſieurs nobles de Veniſe, le Senat lui donna pour récompenſe de ſes talens un office de trois cents écus de revenu.

Sa réputation s'étant répandue chez les étrangers, les Souverains voulurent être peints par ce grand maître. Il fit le portrait de Paul III, lorſqu'il étoit à Ferrare. Il ſe rendit à Urbin pour y peindre le Duc & la Ducheſſe de cette Principauté ; il fit enſuite celui de Soliman II, Empereur des Turcs, ainſi que ceux de François I & de Charles-Quint. Pluſieurs Doges & pluſieurs Papes ont été peints par cet habile artiſte.

Perſonne ne s'eſt plus attaché à imiter la nature que le Titien ; il peignoit encore mieux les femmes que les hommes. Il excelloit auſſi dans le payſage ; il avoit les idées gran-

Madrid qu'à l'Eſcurial des ouvrages bien plus conſidérables que ceux qu'il avoit faits

des & nobles dans les ſujets ſérieux, ingénieuſes & agréables dans ceux qu'il tiroit de la fable. Son caractere tendre & ſenſible ſe peignoit dans ſes ouvrages, dont le nombre conſidérable a prouvé la fécondité de ſon génie.

Il fit ſouvent des fautes contre le coſtume, & quelquefois auſſi des anachroniſmes, en réuniſſant des perſonnages qui ont vécu dans des ſiecles différens ; mais on a attribué ces défauts à ſa complaiſance pour ceux qui lui demandoient des tableaux.

Son génie étoit noble & délicat, ſes attitudes ſimples & vraies ; ſes airs de tête, quoique admirables, manquoient quelquefois d'un peu d'expreſſion. Il conſultoit peu l'antique, & répétoit ſouvent les mêmes ſujets ; mais ſon coloris ſembloit réfléchir la lemiere, & lui a mérité le rang de premier peintre du monde dans cette partie la plus ſéduiſante de ſon art. Il avoit plus de goût que le Giorgion, & une plus grande fineſſe dans les accompagnemens & les acceſſoires de ſes ſujets. Ses portraits particuliérement ſont inimitables. Cet artiſte avoit encore l'art de bien deſſiner & peindre les enfans. Il eſt le premier qui leur ait donné les grâces & le caractere de leur âge. Ses payſages ſont non-ſeulement eſtimables par la belle magie de couleur qui y regne, mais encore par le ſavant deſſin des branches des arbres, repréſentées dans leur véritable diſpoſition perſpective ; ſes fabriques ſont encore remarquables par leurs formes gothiques, qui nous retracent parfaitement le goût d'architecture de ſon ſiecle ; ſes ſites ont auſſi un caractere qui lui eſt propre, & qui donne à ſes tableaux une ſingularité piquante.

Le Titien ayant eu ordre d'aller en Eſpagne pour faire

à Veniſe. Enſuite *Jacob Baſſan*, *Jean de Bergâme*, *Jacob Trezzo*, les deux *Leoni*

un troiſieme portrait de Charles Quint, & peindre ſon fils Philippe, Roi d'Eſpagne; l'Empereur l'honora à Barcelone du titre de Comte Palatin, en 1552, lui donna une penſion conſidérable ſur la Chambre de Naples, le fit Chevalier de l'Ordre de S. Jacques à Bruxelles, établit ſes deux fils, les mit parmi les Officiers qui l'accompagnoient dans ſes marches. Il l'envoya à Inſpruk faire les portraits du Roi & de la Reine des Romains. Un jour que Charles-Quint le regardoit peindre, l'artiſte animé par la préſence du Monarque, laiſſa tomber un de ſes pinceaux que ce Prince ne dédaigna pas de ramaſſer. Le Titien confus lui fit toutes les excuſes qu'il lui devoit; cet Empereur, ſans croire déroger à ſa grandeur, voulut bien lui répondre que le Titien méritoit d'être ſervi par Céſar. La conſidération que lui marqua Charles-Quint lui fit des jaloux; ce fut à eux que ce Prince répondit, qu'il pouvoit faire des Ducs & des Comtes, mais qu'il n'y avoit que Dieu qui pût faire un homme comme le Titien.

Apres cinq années de ſéjour en Allemagne, le Titien retourna à Véniſe, où il peignit pluſieurs tableaux bien différemment des premiers, & dans leſquels il ne fondoit point ſes teintes; ſes couleurs étoient vierges & ſans mélange, auſſi ſe ſont-elles conſervées fraiches & dans tout leur éclat juſqu'à ce jour.

Les tableaux de cette ſeconde maniere étoient moins finis, & ne font leur effet que de loin: au lieu que les premiers, faits dans la force de ſon âge, & d'après nature, étoient tellement terminés, qu'on peut les regarder de près comme dans une diſtance plus éloignée. Son grand travail y étoit caché par quelques touches hardies

de Milan, *Lucchetto* de Gennes, *Pellegrini* de Bologne, *Zuccaro*, d'Urbin, *Luc Jordan* & pluſieurs autres, qui ont ſéjourné longtems en Eſpagne durant les regnes des trois Philippes ſucceſſifs, ont laiſſé un grand nombre d'ouvrages à Madrid, à l'Eſcurial, à Aranjuez, à St. Ildefonſe, & dans d'autres endroits de cette Monarchie.

qu'il mettoit après coup pour déguiſer la fatigue & la peine qu'il ſe donnoit à perfectionner ſes ouvrages.

Entre un nombre infini de chef-d'œuvres de ce grand artiſte, diſtribués dans les plus belles galeries de l'Europe, on remarque une repréſentation de S. Pierre Martyr, dont la compoſition, l'expreſſion & la force lui donnent un rang éminent parmi les morceaux les plus recherchés. Le fond de ce tableau repréſente un payſage d'autant plus admirable, que l'effet ſoutient la beauté des figures, qui ſemblent détachées du tableau.

Tous les honneurs dont le Titien fut comblé, ont été obtenus par la conſidération qu'inſpiroient ſes talens. Il a joui d'une parfaite ſanté juſqu'à l'âge de 99 ans, conſervant dans l'âge le plus avancé, le feu de la jeuneſſe & ſes ſaillies de l'imagination. Il mourut à Veniſe pendant la peſte en 1576. On rapporte que ſur la fin de ſa carriere, ſa vue étoit affoiblie, il voulut retoucher ſes premiers tableaux, qu'il ne croyoit pas d'un coloris aſſez vigoureux; mais ſes éleves mirent dans ſes couleurs de l'huile d'olive qui ne ſeche point, & ils effaçoient ſon nouveau travail pendant ſon abſence: c'eſt ainſi qu'ils nous ont conſervé pluſieurs chef-d'œuvres du Titien.

On trouve tout auprès de l'orgue de la Chapelle Royale ſoixante & dix Miſſels différens, qui contiennent tout ce qui eſt chanté pendant tout le courant de l'année dans cette Egliſe par la bande nombreuſe des Muſiciens du Roi. Tous ces Miſſels ſont auſſi grands que les Atlas les plus copieux; leurs feuilles ſont de vélin, tous ſuperbement reliés, & on les change de place par le moyen de poulies de métal fixées à leur extrémité, qui facilitent leur changement de place & font qu'on les ôte ſans peine de deſſus leurs tablettes, & qu'on les y remet à volonté.

Mais ce qu'il y a de ſurprenant dans la plus grande partie de ces Miſſels, ce ſont les mignatures qui ſe trouvent autour des marges. Celles qui ſont peintes par Don *Louis Melendez* ſont très ſupérieures à tous les ouvrages de cette eſpece. J'en conſidérai pluſieurs avec admiration. Ce peintre eſt encore vivant: mais le Roi Ferdinand & la Reine Barbe, qui l'ont long-temps occupé ont oublié de pourvoir à ſon entretien; & l'on m'a aſſuré qu'il vivoit actuellement dans l'oubli & dans la miſere. Si cela eſt vrai, c'eſt réellement bien dommage! un artiſte de ce mérite auroit fait une grande fortune en Angleterre en peu de temps.

La cour du Palais, environnée d'un très-vaſte portique, eſt ſi large que cinquante caroſſes pourroient y tourner tout à la fois ſans beaucoup ſe gêner. En dehors de la porte principale, & le long de la façade la plus conſidérable de l'Edifice ſont placées ſur de hauts piedeſtaux huit ſtatues pédeſtres dont quelques-unes répreſentent ceux des anciens Empereurs Romains qui étoient nés en Eſpagne. Ces ſtatues ſont de la taille que les ſculpteurs nomment *Héroïque*. N'étant pas aſſez gigantesques au jugement du Roi, & peu proportionnées à l'élévation du Palais on m'a aſſuré que S. M. avoit ordonné qu'on les ôtât. (68)

Ayant paſſé près de quatre heures à examiner cette maiſon royale; j'ai été rendre mes devoirs à mon autre ami, le Conſul Général Anglois, auquel j'avois auſſi fait ſavoir hier au ſoir mon arrivée; je me ſuis entretenu pendant deux heures avec lui, nous avons principalement parlé de l'état préſent de la littérature de ce Royaume; dont je deſirerois fort me mettre un peu au fait, je crains de n'en avoir pas le temps. Enſuite, après avoir fait un tour avec le caroſſe de Don Felix dans pluſieurs

(68) Ceci a été effectué peu après la datte de la préſente lettre.

belles mais ſales rues, qui ont augmenté mon mal de tête, & m'ont ôté l'appétit je me ſuis rendu chez lui pour manger ſon dîné à l'Eſpagnole. Nous nous ſommes trouvés cinq à table, ſavoir, Don Felix, un de ſes jeunes freres qui eſt Officier, deux autres Gentilshommes Eſpagnols, & moi. La converſation a roulé ſur le Palais Royal & ſur la préſente guerre. Quand au Palais nous avons été bientôt tous d'accord: & nous ſommes unanimement convenus que lorſqu'il ſeroit achevé ce ſeroit un des plus magnifiques édifices qu'il y ait en Europe. Il n'en a pas été tout à fait de même de la guerre: aucun des Convives ne paroiſſoit cependant être trop partiſan de la France, ils eſpéroient qu'elle ne reuſſiroit jamais à les engager à s'en mêler, ſurtout dans un tems où les Anglois avoient remporté nombre de victoires en Allemagne & ſur mer. Don Felix, qui a ſéjourné onze ans en Angleterre avec un caractere public, & qui connoit auſſi bien ſes forces qu'aucun Miniſtre du Roi ne ſauroit ſoutenir l'idée d'entrer en guerre avec eux: quoique ſuffiſamment ulcéré par l'inſolence, ainſi qu'il nomme, de certain Miniſtre Anglois, qui les a longtems inſultés par ſes diſcours mépriſans, pleins de rodomontades &

prononcés en plein Parlement. Outre les injures insuportables que quelques écrivains Anglois ont vomies contre la nation Espagnole à l'occasion d'un vaisseau François pris par un Corsaire Anglois à la vue de la côte d'Espagne, que les juges Espagnols ont déclaré n'être pas de bonne prise. Nous avons été insulté plusieurs fois par les Anglois tant en Europe qu'en Amérique, a ajouté Don Felix, malgré cela je ne suis point d'avis que nous leur déclarions la guerre dans ce moment. La marine Françoise est presque détruite; & c'est se moquer que d'oser avancer que la nôtre seule soit en état de faire tête à celle d'Angleterre. (69) Telle est son opinion, il avoue en même tems que son credit dans le conseil du Roi n'est d'aucun poids, quoiquil soit *a Consejero de guerra* (*un membre du*

(69) Les forces navales Espagnoles, telles qu'elles existoient en 1760, année où ces lettres ont été écrites, consistoient, selon le Docteur Clarke, en 38 vaisseaux de ligne, chacun de 70 canons, quatre paquelots de 16 canons, sept galiottes à bombes de huit canons, chacune, 14 Chebecs de 14, 16, & 22 Canons, 21 Fregates de 22, 24, 36, 30 & de 50 Canons. Cadix a une école pour cent cinquante Gardes-marines entretenus par le Roi. On batissoit en 1761 dans les chantiers de Guarnizo du Ferol & de Carthagene, quatre vaisseaux de ligne, cinq Fregates, & quelqu'autres vaisseaux.

*Conſeil de Guerre*) & il eſt perſuadé qu'un ſentiment contraire au ſien y prévaudra (70).

Quittons la politique, à la fin de cette lettre; & à l'uſage de certaine bonne ménagere de notre pays, je donnerai la méthode de préparer un des plats qu'on nous a ſervis à diné. Ce fut presque le ſeul dont il me fut poſſible de goûter; non que j'euſſe la moindre averſion pour la cuiſine Eſpagnole, qui me paroit par l'échantillon que j'en ai eu aujourd'hui toute auſſi bonne qu'une autre, mais parce que mon eſtomac étoit tout à fait dérangé par l'horrible ſaleté que j'avois vue de nouveau, & la puanteur qui avoit encore aſſailli mon odorat. Je m'apperçois que je ne ſaurois jouir ni de la bonne chere, ni de la bonne compagnie dans cette ville, le meilleur parti eſt de la quitter le plutôt que je pourrai. Il n'eſt pas poſſible de céder aux ſollicitations de mes deux amis, qui voudroient que je ſuiviſſe mon premier deſſein qui étoit d'y paſſer un mois entier. Cette odeur eſt inſupportable.

Lorſqu'on a eu levé la nappe, nous ne

(70) Cela eſt eſt arrivé peu après: ce qui a été très-nuiſible à l'Eſpagne, & n'a procuré aucun avantage à la France.

nous ſommes point amuſés à faire circuler la bouteille à la mode Angloiſe ; nous avons bu une taſſe de Caffé, & par deſſus un petit verre de *Marasquin*, laiſſant enſuite aux Convives le ſoin d'arranger une paix ſolide entre les puiſſances belligérantes, Don Felix m'a conduit chez quelques-uns de ſes parents, auxquels il promit hier au ſoir, en reçevant mon billet, de procurer ma connoiſſance. Ils m'ont tous reçus de maniere à me faire abandonner mes anciens préjugés ſur les Eſpagnols que je regardois comme un peuple grave, civil outre meſure & réſervé. Dès que les premiers complimens ont été finis; les hommes & les femmes ſe ſont mis à parler, avec une grande volubilité, & beaucoup de vivacité; & ont paru me regarder déjà comme une ancienne connoiſſance. Un autre de mes préjugés étoit que les Eſpagnols étoient naturellement jaloux; près de trente Dames que j'ai vues cet après midi à une *Tertulia* m'ont parues ſi alertes, parloient, & s'entretenoient ſi librement avec tous les hommes qui la compoſoient, que je ne ſaurois le conſerver plus longtems Il eſt probable qu'on rencontre des Eſpagnols ſujets à cette paſſion; mais que ce ſoit un défaut national que la jalouſie, ce que j'ai vu d'eux m'autoriſe à n'en rien croire. Je ſuis per-

ſuadé que vous penſerez comme moi en liſant la rélation que je vais vous donner de la *Tertullia* à laquelle j'ai aſſiſté aujourd'hui.

Les Dames Eſpagnoles ſont dans l'uſage de recevoir leurs amies chez elles pluſieurs fois par mois les unes plus ſouvent, les autres plus rarement.

Lorsqu'une Dame ſe propoſe de les raſſembler elle fait dire à celles qu'elle voudroit avoir, quelle tiendra tel jour ſa *Tertullia*. Cet avertiſſement vaut une invitation. Celle qui reçoit un pareil meſſage, ne manque pas de prévenir les hommes de ſa connoiſſance qu'un tel jour elle ſe trouvera à telle *Tertullia*, ce qui vaut auſſi une invitation. Une couſine de Don Felix a eu la bonté de m'expliquer cet uſage de ſon pays en nous conduiſant l'un & l'autre à une pareille aſſemblée.

Je n'ai pu m'empêcher de remarquer en deſcendant de caroſſe, que la porte du logis de la Dame où elle nous conduiſoit, étoit toute ouverte, qu'il n'y avoit ni portier, ni perſonne pour la garder ainſi qu'il ſe pratique en Angleterre, dans toutes les maiſons où l'on reçoit Compagnie. Deux laquais qui étoient derriere le Caroſſe portant des flambeaux à la main nous ont éclairé pour monter un grand eſcalier. Le maî-

tre de la maiſon nous a reçus à la porte du premier appartement, a conduit notre Dame dans la ſalle où étoit ſa femme avec celles de ſes amis qui y étoient arrivées avant nous ; & l'y ayant placée, eſt revenu nous joindre pour me faire les politeſſes qui ſe font ordinairement aux étrangers.

L'appartement où Don Felix & moi avons été reçus étoit plein de Gentilshommes preſque tous en habits galonnés, les uns étoient débout, les autres aſſis, quelques uns cauſoient, quelques autres regardoient & écoutoient, ainſi qu'il arrive ordinairement dans les aſſemblées un peu nombreuſes. Un demie heure après notre arrivée pluſieurs domeſtiques qui avoient ſervi aux Dames qui étoient dans l'appartement de la maitreſſe de la maiſon quelques raffraichiſſemens nous en ont apporté à notre tour. Voici les cérémonies qu'on obſerve en les préſentant. Un laquais donne d'abord à chacun des aſſiſtans une aſſiette d'argent, enſuite un ſecond leur préſente des baſſins du même metal chargés de biſcuits, faits tout différemment de ceux que j'ai vu ailleurs. Ils ſont pleins de cavités comme une éponge, & extrêmement legers. Chacun en prend un avec un verre de limonade, & le poſant ſur ſon aſſiette, le trem-

pe dans la limonade où il eſt diſſous en un inſtant ; enſuite on boit la limonade. On diſtribue de ſuite le chocolat, qui étant bu, les domeſtiques viennent prendre les taſſes vuides, & les aſſiettes d'argent qu'ils emportent.

Après cela on a continué la converſation pendant une autre demie heure ; lorsque tout à coup, la maitreſſe de la maiſon eſt ſortie de ſon appartement ſuivie de toutes les Dames qui étoient avec elle : nous nous ſommes rangés en haye pour les laiſſer paſſer. Quand la maitreſſe du Logis a été près de moi, ſon mari m'a preſenté à elle comme un étranger, ce qui m'a procuré un acceuil gracieux, & quelques civilités de ſa part.

Aucune des Dames n'a paſſé ſans que quelqu'un de la Compagnie ne lui ai dit quelque choſe de reſpectueux ou de tendre, & elles ont répondu ſur le même ton : à l'extrêmité de la chambre dans laquelle nous nous trouvions étoit un ſecond appartement dans lequel les Dames ſont entrées pêle-mêle, ſans faire la moindre cérémonie à la porte celles qui s'en eſt trouvée la plus proche a paſſé la premiere : jeune ou vieille, mariée, ou non ſans aucune diſtinction.

Dès quelles ont été entrées nous les

avons ſuivies, & les avons toutes trouvées aſſiſes ſur *l'Eſtrado:* qui eſt un ſiege ou canapé qui occupe tout le tour de la chambre, adoſſé contre le mur.

Il y avoit dans un coin de la chambre une grande table couverte d'autant de plats qu'elle en pouvoit contenir, remplis de différents mets. Le milieu étoit occupé par un gros paté de Perigord, flanqué de deux Dindons rotis, le tout accompagné de jambons, de volailles, de gibier, de ſauciſſons, de ſalades, de *Caparrones*, (eſpece de capres de la groſſeur d'une aveline) de *Zebrero* (ſorte de fromage que l'on fait en Gallice) &c. &c. cette collation qui étoit froide n'étoit pas moins abondante que bien ordonnée.

Le maitre, aidé de quelques perſonnes de la Compagnie, qui étoient debout auſſi bien que lui, s'eſt mis à découper, tandis que chacun de nous s'eſt emparé d'une ſerviette qu'il a pris dans un tas placé ſur une petite table, & a été l'étendre ſur les genoux des Dames; enſuite on s'eſt pourvu d'aſſiettes, de couteaux & de fourchetes qu'on a placé ſur les ſerviettes, on leur a après cela apporté les mets qu'elles ont demandé; & on s'eſt baiſſé ou agenouillé auprès d'elles tandis qu'elles mangeoient,

les amuſant le mieux qu'on a pu, en leur diſant les premieres choſes qui nous paſſoient par la tête, avec tant de gayeté, & de bonne humeur, que jamais je n'ai vu de ſçene plus agréable.

Vous vous imaginerez ſans peine, que parmi ce grand nombre de femmes, il s'en trouvoit quelques-unes qui n'avoient ni jeuneſſe ni beauté : aucune d'elles n'a cependant eu ſujet de ſe plaindre de cette privation : toutes ont été ſervies avec le même zele, & ſans aucune marque de prédilection. Ce qui m'a paru digne d'être obſervé, & m'a donné l'idée la plus avantageuſe de la politeſſe Eſpagnole. Aucun domeſtique n'eſt entré pendant cette eſpece de ſoupé. Elles ont toutes mangé de très-bon appetit, la majeure partie n'a bu que de l'eau.

Ce joyeux repas étant fini (il l'a réellement été) elles ſe ſont toutes levées, & ſuivant de nouveau la maitreſſe du logis, elles ont paſſé de l'appartement où nous étions dans un autre beaucoup plus ſpacieux nous abandonnant à nous mêmes : à peine ont-elles été ſorties, que nous ſommes tombés ſur les débris du répas avec une vivacité qui n'eſt ordinaire que dans ce pays; la Compagnie Vénitienne la plus

en

enjouée auroit paru triſte en comparaiſon de mes Eſpagnols de la *Tertullia*.

Il eſt d'uſage d'avoir un concert après ſoupé, compoſé en partie de Muſiciens qu'on paye, & en partie des convives qui ſavent tirer parti de quelque inſtrument. Quelques-unes des Dames auroient auſſi chanté, & le concert auroit été ſuivi d'un bal; ce qui conſtitue une *Tertullia*: car il faut le ſoupé, le concert & le bal. Mais comme la Reine vient de mourir, il a fallu retrancher la muſique & la danſe; & ſe contenter de jouer aux cartes pour terminer la ſoirée. On a placé pluſieurs tables de jeu dans l'appartement, & nous avons joué à la *Manillia*, jeu en vogue ici, aſſez ſemblable à notre *Quadrille*. La maitreſſe du logis m'a fait l'honneur, en ma qualité d'étranger de me choiſir pour ſon aſſocié, elle a beaucoup ri des fautes que j'ai faites à ce jeu auquel je ſuis novice. Mais autant que j'ai pu remarquer les dames & les hommes faiſoient peu d'attention aux cartes: les les Eſpagnols ſe plaiſent beaucoup plus à faire la converſation qu'à jouer (71) on ne

(71) Dans leurs Converſations, les Eſpagnols ont beaucoup de penchant pour la Politique. Ils entendent très-bien, & ils étudient avec beaucoup d'intelligence & d'application les intérêts d'un pays en général. Le payſan le plus groſſier va raiſonner ſur les affaires publiques

mit point d'argent ſous les flambeaux pour les cartes: cet uſage n'eſt point connu dans cette ville.

Sur les onze heures la Compagnie a commencé à ſe retirer à la ſourdine, *Alla Spagnuola*, comme nous diſons en Italie: ſans rien dire ni au maitre, ni à la maitreſſe du logis. Il étoit minuit quand Don Felix me deſcendit à ma *Locanda*, en promettant de revenir me prendre demain matin de bonne heure.

Voici la maniere d'aprêter le ris à la Valencienne, c'eſt-à-dire du ris ſuivant la méthode de Valence.

Prenez des pieds de cochon de lait, des pieds de mouton, du jambon, des ſauciſſes fraiches & des boudins de ſang de cochon: faites bouillir le tout enſemble juſqu'à ce que les os puiſſent aiſément ſe ſéparer. Coupez le tout en petits morceaux, faites bouiller le ris dans le bouillon qu'auront produit ces ingrédiens, en y jettant deux pincées de ſaffran pendant qu'il bout: Lorſque le ris ſera à moitié cuit, ôtez le de deſſus le feu, preſſez le légérement, mettez le dans une tourtiere, jettez y les choſes ſus mentionnées, & ajoutez y deux ou trois jaunes d'œufs: laiſſez enſuite la tourtiere

d'une maniere qui ne ſeroit point déplacée dans la bouche d'un Sénateur ſéant aux Etats.

pendant une demie heure ſous un feu vif de charbons.

## LETTRE LVI.

*Egliſes, Couvents, Monaſteres de femmes, Hopitaux, paſſion favorite de la Reine Barbe. Basquina, & Mantilla. Capas & Sombreros.* Sainte *Hermandad.* Liſte de Livres prohibés.

*Madrid, 9 Octobre 1760.*

PROPORTIONNELLEMENT à la grandeur de la ville, il ne s'en trouve aucune ſi l'on en excepte Rome, où l'on rencontre une ſi grande quantité de monuments de la piété chrétienne, qu'à Madrid.

Outre douze Egliſes Paroiſſiales, on en voit ici plus de cent autres particulieres, ainſi que pluſieurs Chapelles & Oratoires, quarante Monaſteres. trente Couvents de femmes, dix Colleges & Séminaires pour l'éducation des enfans des deux ſexes, & dix-ſept Hopitaux.

Je conviens volontiers que cette Capitale pourroit dans le cas où ces ſortes d'édifices ſeroient moins nombreux être toute auſſi

pieuſe. Je poſe même en fait que pluſieurs ont été élevés par la ſuperſtition, ce reproche eſt un des plus ordinaires de ceux que les Proteſtans, ſurtout ceux de la Communion Calviniſte ſont aux Catholiques Romains. Mais tandis qu'ils blâment la multitude inutile de lieux conſacrés au ſervice divin dans nos Contrées: qu'ils daignent au moins faire attention que parmi le grand nombre d'édifices religieux que l'on voit dans cette ville, cette même ſuperſtition contre laquelle ils déclament a deſtiné cinq hôpitaux au ſoulagement d'autant de nations étrangeres ſavoir pour les Italiens, les François, les Portugais, les Flamands, & les Irlandois, ou comprend ſous cette derniere dénomination les Anglois & les Ecoſſois. Certainement les Eſpagnols ont quelque droit aux égards de toutes les Religions, ſans en excepter même les Proteſtans; en reconnoiſſance de leur magnificence qui les a portés à fonder des aziles pour les étrangers pauvres, & affligés de maladies: je conviens qu'il ſe pourroit que la politique eût autant contribué que la ſuperſtition à l'établiſſement de ces cinq hopitaux. Mais qu'on me nomme un ſeul pays dans l'univers où les actions humaines ſoient tout-à-fait exemptes de foibleſſes, & ſans aucun mélange vicieux?

J'ai passé toute la journée à visiter plusieurs de ces maisons, pour pouvoir me former une juste idée de la générosité Espagnole dans ce genre.

*L'hôpital général pour les hommes*; ainsi qu'on l'appelle, ne contient pas moins de quinze cents lits de fer, distribués dans différentes chambres très-vastes, & dans de longues galleries. C'est ici la regle de recevoir tous ceux qui demandent à être admis à quelle heure du jour ou de la nuit qu'ils se présentent, sans qu'il soit besoin d'employer aucune sollicitation : au contraire, il y a des porteurs aux gages de la maison, qui n'ont autre chose à faire qu'à se tenir toujours prêts à transporter les malades qui s'addressent à eux, & les envoient chercher. Il y a aussi un médecin, toujours de service à la porte principale, qui examine tous les patients qui viennent, & leur assignent la chambre ou la galerie destinée à ceux qui ont la maladie dont il est attaqué.

Comme je me suis trouvé à cette entrée, un vieillard y a été apporté dans une espece de chaise couverte le médecin l'ayant découverte lui a fait tout bonnement cette question. *Tiene usted gallico? Avez vous le mal vénérien?* J'ai été un peu surpris d'entendre l'immodeste sexaginaire répondre affirmativement, du ton de voix le plus

clair, & avec l'air le plus aſſuré. J'ai déjà eu diverſes occaſions de pouvoir remarquer que les Eſpagnols ſont en général moins modeſtes que les Anglois.

En parcourant les appartemens des malades, je n'ai pas pu m'empêcher d'admirer leur grande propreté, je voudrois que les Eſpagnols priſſent autant de ſoin de leur Capitale qu'ils en prennent de leur grand hopital. Mon mal de tête ne ſeroit pas auſſi continuel qu'il l'a été depuis que j'y ſuis entré par la porte de Tolede.

Je me ſuis informé de pluſieurs malades de la maniere dont ils y étoient traités; leurs reponſes ont été uniformes & ſatisfaiſantes. Parmi les différentes choſes qu'on leur fournit pour leur nourriture, on donne tous les matins à chaque patient pour ſon déjeuné une grande taſſe de chocolat avec une tranche de pain, ou un biſcuit ce qui m'a paru une ſingularité digne de remarque. On ne leur retranche point non plus les vivres dans le commencement de leur convalescençe, à moins que les médecins ne l'ordonnent expreſſément.

Il n'eſt point ici d'uſage de faire ſubſiſter les hopitaux du produit des contributions volontaires qu'on ſollicite continuellement des particuliers aiſés comme on le pratique en Angleterre. Dans cette ville chaque

hopital a ſes revenus que lui fourniſſent ſes terres & ſes autres biens fonds. C'eſt actuellement la coutume en Angleterre parmi les gens du premier rang, de fournir aux dépenſes des maiſons de charité, dont pluſieurs n'ont été fondées que depuis peu, & ont été bâties par les mêmes moyens que ceux auxquels on a recours pour les faire ſubſiſter. Ceux qui ont fourni le plus d'argent pour leur établiſſement, ainſi que ceux qui en donnent journellement pour leurs dépenſes, peuvent, s'ils le déſirent, en obtenir la direction, & avoir inſpection ſur leurs finances, ainſi que le privilege de faire admettre les malades qu'ils protegent. Rien de tout cela n'a lieu à Madrid. Les modes peuvent y être aſſujetties aux viciſſitudes, & la charité s'échauffer, ou ſe réfroidir: ces changemens ne ſauroient jamais affecter ces hopitaux ſur lesquels pluſieurs Confrairies (72) veillent ſoigneuſement. Quelques-uns de leurs membres les viſitent tour à tour, prennent ſoin d'y entretenir l'ordre, & qu'aucun malade n'ait ſujet de

(72) Une Confrairie en Eſpagne (*Confradia*) ſemblable à une *Confraternita* en Italie, eſt une ſociété de paroiſſiens de la premiere qualité; qui contribuent de leurs bourſes & de leurs ſoins aux entrepriſes charitables de leurs différentes paroiſſes.

ſe plaindre de négligence, ou de mauvais traitement de la part des domeſtiques de la maiſon. Les gens de la premiere qualité ne regardent point comme au-deſſous d'eux d'être membres de ces Confrairies: d'inſpecter les comptes de ces différens établiſſemens charitables (& cela généralement ſans que le gouvernement s'en mêle) & d'empêcher qu'on ne faſſe un mauvais uſage de leurs revenus ou qu'on ne les diſſipe mal à propos. L'Egliſe accorde quelques indulgences à ceux qui s'acquittent de ces fonctions pieuſes; & il paroit que c'eſt la ſeule récompenſe qu'ils exigent pour leurs peines.

Parmi ces confrairies il en eſt une que l'on nomme *la Santa Hermandad: la Sainte Fraternité*, ou plus ordinairement *la Confradia de pan y huevos*, *la Confrairie du pain & des œufs*. Un nombre conſidérable de ſes membres, ſous les ordres d'un Chef du premier rang (il arrive ſouvent que c'eſt un Grand d'Eſpagne) parcourt les rues de cette ville pendant les premieres heures de la nuit, afin de raſſembler les pauvres des deux ſexes qui n'ont aucune habitation, couchés ſous les porches des Egliſes où ſous les portes des maiſons. *La Sainte Hermandad* recueille tous ceux qu'elle trouve dans cette triſte ſituation, les con-

conduit aux hopitaux les plus voiſins pour y paſſer la nuit ; le lendemain matin on leur diſtribue un pain, avec une couple d'œufs pour leur déjeuné ; c'eſt de cet uſage qu'elle a pris ſon nom : ſi ces pauvres ſont en bonne ſanté on les congedie, & lorsqu'ils ſont malades on les garde pour les faire guérir. Je ſouhaiterois qu'il y eût quelque établiſſement de cette nature à Londres, où les mendians qui n'ont aucune retraite ne ſont que trop nombreux.

Vous imaginerez facilement que cet *Hôpital Général* doit être conſidérablement renté ; on prétend que ſes revenus ſe montent à quatre-vingt mille piſtoles, ce qui ne fait guere moins de trente mille livres ſterlings. Parmi ceux qui ſe trouvent chargés de le déſervir ſont pluſieurs freres de l'ordre connu ſous le nom de *St. Jean de Dieu*, occupation bien digne d'une ſociété d'hommes dont la profeſſion les ſéqueſtre entierement des vanités de ce monde. Il ne ſeroit peut-être pas tout-à-fait hors de propos, d'incorporer la meilleure partie de nos moines dans un pareil ordre ; forcé par ſon inſtitut de ſe conſacrer au ſervice des malades de nos hopitaux : leur tems ſeroit de cette maniere beaucoup plus utilement employé qu'à ſe donner la diſcipli-

ne à nud ſur un échafaut dans le tems des miſſions (73).

On aſſure dans le voyage *d'Eſpagne de Madame d'Aunoy*, que chaque bâtard élevé dans la maiſon des enfans trouvés de Madrid, eſt cenſé Gentilhomme par la loi Eſpagnole. Les Auteurs du *Dictionnaire Encyclopédique* ont répété cette aſſertion avec un peu trop de facilité; ce fait eſt hazardé, un bâtard eſt auſſi bien bâtard à Madrid que par tout ailleurs, ni la nobleſſe, ni aucune autre eſpece de diſtinction ne ſont conférées par la légiſlation à nul des pauvres individus élevés dans cette maiſon. Il eſt étonnant que des Auteurs de ce mérite aient pu avancer une choſe ſinguliere d'après une auſſi foible autorité.

Quand aux Egliſes de Madrid, elles ne ſont en général pas auſſi magnifiques que je m'imaginois les trouver dans un pays ſi fort

(73) Une miſſion conſiſte en un certain nombre de moines, allant par ordre de leurs ſupérieurs en tel ou tel lieu pour convertir le peuple, ſuivant leur maniere de s'exprimer. Dans ces occaſions ils élévent des échafauts, au milieu des places & des autres lieux publics: là ils ſe déchainent d'une voix tonnante contre les pécheurs; en ſe donnant la diſcipline ſur le dos nud d'une ſi furieuſe maniere que le ſang coule de tous côtés, ce qu'ils font pour donner plus de force à leurs déclamations. Depuis quelques années ces miſſions ont été défendues dans pluſieurs Etats d'Italie.

célébré pour la piété de ſes habitans: la plus grande partie ſont ſingulierement décorées de mille choſes qui ne ſeroient point admiſes comme ornemens d'Egliſes dans d'autres régions. Les murs ſont ordinairement couverts de petits ouvrages ſans art, fruits du pinceau & de ciſeau, diſtribués au hazard, ou du moins ſans beaucoup d'ordre ni de ſimétrie: dans celle appartenante aux *Péres de la Merci* ſe trouve une eſpece de vaſte tiroir, contenant différens coliſichets, & bagatelles, qui ſont des préſens de gens qui ſe ſont repentis de leur attachement aux choſes de néant, & qui les ont ſacriſiées à un petit Sauveur de cire renfermé dans ce même tiroir. Parmi celles qu'il contient, ſe trouve un gros morceau d'un gâteau au ſucre, préſenté (à ce qu'on m'a dit) par une Dame qui croyoit aimer trop les friandiſes, & un tablier de mouſſeline donné par une autre, qui eut un accès de vanité la premiere fois qu'elle le mit. Ces deux Dames eurent recours à cet expédient pour mortifier leurs penchants déréglés. Je pourrois aiſément vous fournir d'autres preuves de cette eſpece de la dévotion minutieuſe des Eſpagnols, très-ordinaire chez les femmes, & qui n'eſt même pas rare chez les hommes. Je m'étonne que les Méthodiſtes d'Angleterre n'aient

point encore adopté cette pratique, ſi conforme aux idées rigides qu'ils ſe ſont formées de la mortification Chrétienne.

L'Egliſe la plus magnifique de Madrid eſt celle qui appartient aux *Monjas Saleſas*, aux *Religieuſes* Saléſiennes. Cette Egliſe & ſon ſuperbe Monaſtere ont été bâtis par la Reine *Barbara*, que n'étoit guere, remarquable que par ſa paſſion pour la muſique, & par ſa dévotion. Cette paſſion l'engageoit à donner près de quatre mille livres ſterling par an au célébre *Farrinelli*, qui fut conſtamment ſon favori pendant un grand nombre d'années, & auquel outre pluſieurs autres choſes, elle légua tous ces inſtrumens, & tout ſon Cabinet de livres de muſique, qui étoit peut-être le plus conſidérable qu'il y eût au monde. Parmi les ſaints tutélaires & patrons dont elle s'étoit choiſi une grande quantité, le plus chéri, étoit *St. François de Sales*, communément appellé le *St. Evêque de Geneve*: quoique les Genevois ne l'aient jamais reconnu pour leur Prélat, pour honorer ce ſecond favori, la Reine Barbara vers l'année 1748. débourſa pluſieurs millions de piſtoles pour cette Egliſe & ce Monaſtere qu'elle lui dedia. Elle fit venir d'Annecy (petite ville de Savoye) quelques Réligieuſes du nombre de celles qui ſuivent la

regle de ce ſaint, & les mit en poſſeſſion de ces deux édifices, tachant depuis d'augmenter cette Communauté, & d'y faire entrer des ſujets Eſpagnols, ces Réligieuſes Savoyardes, (dont deux ſont encore actuellement vivantes) ſe prêterent ſi bien à ſes vues, en gagnant de jeunes filles & les engageant à embraſſer leur regles, que cette maiſon ſe trouve préſentement habitée par près de trente Réligieuſes toutes de familles nôbles: car on n'y admet point de roturieres. Les revenus dont la Reine l'a dottée ſont encore augmentés par les penſionnaires qu'elles prennent, qui ſont toutes de jeunes Demoiſelles de qualité: ces Réligieuſes leur enſeignent à lire, à écrire, différens ouvrages, & à prier: mais, ſurtout, à croire que St. François de Sales eſt le plus grand Saint du Paradis, & le plus chéri de la St. Vierge.

La Reine avoit un appartement dans cette maiſon, où elle comptoit ſe retirer au cas qu'elle eut ſurvécu au Roi. Mais comme elle eſt morte avant lui, cela n'a point eu lieu. Son corps n'a pourtant point été tranſporté à l'Eſcurial; où ſont dépoſés tous ceux de la Famille Royale; mais a été placé dans cette Egliſe dans un ſuperbe monument.

L'Egliſe de St. François de Sales, eſt la

ſeule à Madrid dont les ornemens ne ſoient ni trop nombreux, ni enfantins. Ses autels ne ſont point décorés ainſi que tous ceux des autres Egliſes de bouquets compoſés de fleurs naturelles ou artificielles, on n'y pend point non plus de jolies cages de ſereins de canarie qui font entendre leur ramage pendant toute la journée, à la grande ſatisfaction de ceux qui vont entendre la meſſe le matin, ou recevoir la benediction dans l'après midi. Cette Egliſe a pluſieurs ornemens magnifiques. Le plus remarquable après le mauſolée royal, eſt une lampe d'argent ſuſpendue par trois longues chaines du même métal devant le maitre autel; cette lampe, & ces chaines péſent *quatorze arrobes*; c'eſt-à-dire, trois cent cinquante livres. Les trois tableaux placés ſur les trois autels ſont de trois peintres modernes; ſavoir de *Velaſquez* de *Madrid*, de *Signaroli* de *Verone*, & de *Franceſchiello* de *Naples*.

Les Religieuſes m'ont montré dans la ſacriſtie quelques ſurplis pour les prêtres qui officient, des plus belles dentelles de Flandres: elles m'ont dit que chacun de ſes ſurplis coutoit plus de mille piſtoles, ce que je n'ai pas de peine à croire. Elles m'ont auſſi montré pluſieurs calices, pluſieurs croix, pluſieurs oſtenſoires, des ci-

boires, & des vaſes, enrichis d'une ſi grande quantité de diamants, de rubis, d'émeraudes, & d'autres joyaux que ceux même qui ont vu ce qu'il y a de plus riche à Lorette en ſont étonnés. J'ai remarqué auſſi quelques beaux tableaux & des ornements précieux dans l'Egliſe des Jéſuites.

Il n'y a ni prie-Dieu, ni bancs, ni chaiſes dans les Egliſes de Madrid, je n'en ai du moins point vu dans celles que j'ai viſitées. Les planchers ſont couverts de nattes de paille, ſur leſquelles les hommes & les femmes s'agenouillent pêle méle ſans aucune diſtinction de place, qu'ils ſoient Grands d'Eſpagne, ou ſavétiers, Ducheſſes ou blanchiſſeuſes. Quelquefois les hommes ſe tiennent debout pendant la meſſe, mais les femmes ſont aſſiſes négligemment ſur leurs talons pendant la majeure partie du tems qu'elles ſont à l'Egliſe, tenant leur roſaire à la main, diſant leur chapelet à voix baſſe, & avec un mouvement rapide des levres. Je ne conçois pas comment on peut-être recueilli un moment pendant ce chuchottement univerſel, ſouvent accompagné du chant des ſereins de canarie.

Les femmes de tous les états portent leurs roſaires à la main toutes les fois qu'elles vont à l'Egliſe, & toujours de maniere que tout le monde puiſſe les apperçevoir.

Ils ſont partie de leur ornement dévot. On m'a aſſuré, qu'il eſt d'uſage parmi celles du plus bas étage, d'accepter de beaux roſaires en préſent de leurs amans. Toutes les femmes de quelle condition qu'elles ſoient ne vont jamais à l'Egliſe ſans la *Basquina*, & la *Mantilla*. La *Basquina* eſt une jupe *noire*, ordinairement de quelque étoffe de ſoye, qui couvre la robe de la ceinture en bas, & la *Mantilla* eſt un voile de mouſſeline ou de batiſte qui cache leur tête, & la partie ſupérieure du corps. Lorſqu'elles ne levent pas leurs voiles, ainſi que font pluſieurs d'entre elles tant à l'Egliſe que dans les rues; il eſt difficile, s'il n'eſt pas même impoſſible, aux maris de reconnoitre leurs propres femmes (74).

Quand aux hommes, les gens diſtingués s'habillent ordinairement à la maniere Françoiſe: portant le chapeau ſous le bras com-

(74) L'étiquette générale, dit l'aumônier Anglois que nous avons déjà cité, eſt que dans les rues & dans les égliſes, les hommes ſoient à peu près habillés tous de la même façon, & que les femmes ſoient toutes entre elles habillées auſſi de la même maniere. Celles-ci cependant dans leurs viſites ſont miſes chacune à ſa mode, & leurs ajuſtemens ſont plus beaux que ceux de nos Dames en Angleterre. On conçoit aiſément quel avantage c'eſt pour la galanterie Eſpagnole que tout le monde ait en public le même uniforme.

me on le pratique en France. Mais les gens du peuple s'enveloppent juſqu'aux yeux dans leurs *Capas*. Ce ſont des manteaux bruns qui deſcendent juſqu'à terre. Les Grands eux-mêmes; portent quelquefois ces vilaines *Capas* (75) pour ſe déguiſer. Celui qui a une *Capa*, a auſſi ſes cheveux cachés ſous un bonnet de cotton, ou ſous un filet de ſoye, & le *Sombrero* par deſſus, c'eſt-à-dire un chapeau rabattu. Mais comme l'on ne laiſſe entrer aucun homme dans l'Egliſe la tête couverte; il n'eſt pas moins indécent que ridicule d'en voir un grand nombre ſortant du ſervice divin, occupés ſous le porche devant la porte, à attacher ces filets qu'ils avoient ſerré dans leurs poches en entrant; ils les portent ordinairement pour la plupart juſqu'à ce qu'ils ſoient ſâles, & très-gras.

Il eſt conſtant, que le Roi, n'aime point à voir perſonne enveloppé dans un large manteau avec un chapeau detrouſſé ſur la tête. Mais ſes ſujets paroiſſent fort peu s'embarraſſer du peu de goût que S. M. a pour cet habillement, & ne craignent point

(75) Depuis la datte de la préſente lettre, le Roi a défendu de porter à Madrid, les chapeaux détroussés, déſorte que les gens de quelque conſidération ont totalement renoncé à ce déguiſement.

de ſe préſenter à ſes yeux dans cet état. Telle eſt la force des anciens uſages, qu'ils ne ſauroient être abolis par l'antipatie même qu'un Monarque abſolu témoigne avoir pour eux; quoiqu'il ne paroiſſe pas vouloir les forcer par un ordre poſitif à y renoncer.

On voit ſouvent aux portes de pluſieurs Egliſes des écriteaux, qui annoncent aux paſſans, ce qui s'y paſſe intérieurement toutes les fois qu'il y a quelque ſolemnité extraordinaire. J'ai lu un de ces écriteaux, qui portoit en lettres capitales. *A qui eſt à manifeſto & Santiſſimo Sacramento. Ici le St. Sacrement eſt expoſé.* Un autre contenoit un Catalogue des Livres que l'on ne ſauroit lire ſans encourrir l'excommunication. Ce qui me parut ſingulier, c'eſt que tous étoient des ouvrages François, & tous de cette claſſe qui ne ſauroit faire aucun tort à la réligion qu'auprès des lecteurs peu ſenſés. Il y a peu de productions de Voltaire & de Rouſſeau qui ne ſe trouvent dans ce Catalogue, & l'on m'a aſſuré que leurs noms étoient parmi les gens peu inſtruits de ce Royaume auſſi déteſtés que ceux de Luther, & de Calvin. Don Felix d'Abreu, qui a paſſé pluſieurs années de ſa vie en Angleterre, & perdu en grande partie

l'horreur naturelle pour les livres hétérodoxes ; ne ſauroit s'empêcher de blâmer cette méthode Eſpagnole, d'annoncer les livres que l'on croit devoir défendre, nos Seigneurs, dit-il, liront les Auteurs, François qui auront de la réputation en dépit „de nos prêtres, & de nos moines. La „plus grande partie s'embaraſſent fort peu „des anathémes fulminés contre ceux qui „liſent des livres défendus. Notre petite „nobleſſe ne s'applique pas encore aſſez „aux langues étrangeres, & quand au peu„ple ils ne s'embarraſſe certainement point „la tête de littérature Françoiſe. En con„ſéquence nos ſupérieurs Eccléſiaſtiques ſe „ſont lourdement trompés, en invitant à la „ désobéiſſance par les Catalogues qu'ils „font afficher aux portes des Egliſes, qui „ne ſervent qu'à faire connoître à tout le „monde, ce qui ſans ces affiches ne le ſe„roit que de fort peu de gens."

Il y a à peine une ſeule Egliſe dans cette ville qui ne puiſſe ſe glorifier de quelque excellent morceau de peinture. Dans la Sacriſtie de celle des *Recollets:* il s'en trouve quelques-uns ſi parfaits qu'il n'y a point de connoiſſeur qui ne fît volontiers cent milles pour les voir, ſurtout une Marie Magdeleine ſupportant un Chriſt mort

par *Corrége* (76) & une *Madone* avec

(76) *Antoine Correge*, ne à Corrégio, dans le Modénois, en 1494, & dont le vrai nom étoit *Antoine Allegri*; paſſe pour avoir eu trois maîtres; mais on n'en reconnoit aucun dans ſes ouvrages. Il eſt regardé comme le fondateur de l'Ecole de Lombardie. Le Correge, conduit par la nature, ſans le ſecours des beaux modeles que nous ont laiſſés les anciens, & ſans avoir vu Rome ni Veniſe, ſçut réunir le grand goût de deſſin de l'Ecole Romaine, au beau coloris des Peintres Vénitiens. Il ſe forma lui-même une idée des plafonds, en imagina les raccourcis & l'optique, & fournit les premiers exemples de ce genre d'ouvrages.

Le Correge étoit né avec un génie heureux, & avoit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour la peinture. Il s'éleva de lui-même à la perfection de ſon art; ſes compoſitions ſont fecondes & d'une riche ordonnance; les actions de ſes figures ſont juſtes & vraies; leur expreſſion eſt ſi naturelle, qu'elles paroiſſent reſpirer. Tout plaît dans les tableaux de cet Artiſte: il y regne une intelligence & une harmonie admirables, une fraîcheur & une force de coloris qui donnent de la rondeur & du relief à tous les objets qu'il traite.

Il s'attacha particuliérement aux graces; il donnoit à ſes femmes une expreſſion douce, & un ſourire ſi agréable qu'elles font naître la volupté; leurs ajuſtemens, leurs cheveux, tout paroît inſpirer le même ſentiment; ſes draperies, dont les plis ſont larges & coulans, ſont peintes d'une maniere moëlleuſe, & font leur effet de près comme de loin. Ses payſages auſſi ſont touchés très-légerement, & ſont d'une fraîcheur admirable. Tous ces talens réunis ont étonné tous les Peintres de ſon temps, ainſi que ceux qui les ont ſuivis.

ſon enfant par *Raphaël* (77). Le moine

Il n'a peut-être manqué au Correge que de ſortir de ſon pays, & de voir les antiquités & les tableaux de Rome & de Veniſe, pour devenir le premier Peintre du monde. On lui a quelquefois reproché des idées un peu biſarres, de légeres incorrections, & des caracteres de tête répétés. Ses contours, qui ſouvent ne ſont pas exactement corrects, ſont toujours d'une grande maniere.

On raconte qu'à la vue de quelques ouvrages de Raphaël, qui furent vraiſemblablement tranſportés dans ſon pays, il ne put s'empêcher de dire, en admirant le talent de ce grand Artiſte, cela eſt fort beau; mais je ſuis Peintre auſſi: *Anche io ſon pittore.*

Ce grand homme mourut à Correggio en 1534, âgé de quarante ans. Il joignit à ſes talens des connoiſſances réelles dans diverſes ſciences, telles que l'Architecture & les Mathématiques. Ses tableaux de chevalet ſont très-rares, & d'une cherté ſurprenante.

(77) *Raphaël* eſt parmi les peintres ce qu'Homere eſt entre les Poëtes, le premier de tous. L'étendue de ſon expreſſion & la nobleſſe de ſon deſſin, l'ont mis au-deſſus de tous les Artiſtes qui lui ont ſuccédé.

Sa famille étoit très-conſidérée à Urbin, où il naquit en 1483. Il reçut de ſon pere les élémens du deſſin, & fut mis enſuite ſous le *Perugin*, qui jouiſſoit alors d'une aſſez grande réputation. De là il paſſa à Florence, où il vit les ouvrages de Léonard de Vinci & de *Michel-Ange*, & ſe rendit à Rome auprès de ſon oncle *Bramante*, fameux Architecte, qui le préſenta à Jules II. Ce Pontife le chargea des ouvrages de peinture qu'il faiſoit faire au Vatican. Le premier de ſes tableaux fut celui de la théologie: ce morceau tient un peu de la ſéchereſſe des principes qu'il avoit reçus de *Perugin*. Le Pape cependant fut ſi content

qui m'a montré la Sacriſtie, n'a jamais prononcé le nom de Raphaël ſans le faire

de cet eſſai, qu'il fit détruire toutes les autres peintures de ce Palais, pour les faire remplacer par ce célebre Artiſte, qui, immédiatement après, développa tous ſes talens dans le fameux tableau de l'Ecole d'Athenes, ainſi que dans ceux du Parnaſſe & d'Attila. La punition d'Héliore, le miracle de la meſſe, la délivrance de Saint Pierre, l'incendie de Rome, mirent le comble à ſa réputation. Les autres tableaux diſtribués dans les quatre grandes ſalles de ce Palais, ont été exécutés, ſur ſes deſſins, par ſes meilleurs Eleves, ainſi que les plafonds des loges, dont les ſujets ſont pris dans l'Hiſtoire ſainte. Les nôces de Pſyché, peintes au petit Farneſe, préſentent, en pluſieurs morceaux, ce que ce grand Maitre a produit de plus ſublime. Les Grâces, Venus & les Amours, y contraſtent agréablement avec la fierté de Mars, de Neptune & de Jupiter.

La réputation de Raphaël parvint à François Premier, qui voulut avoir un Saint Michel de ſa main; ce Monarque, à la réception du tableau, lui marqua ſa ſatisfaction par une ſomme conſidérable, & qui parut à ce grand homme trop au-deſſus de ſon ouvrage. Il fit alors une Sainte Famille, qu'il ſupplia le Roi de vouloir accepter; ce Prince généreux répondit à Raphaël, *que les hommes célebres dans les arts partageant l'immortalité avec les grands Rois, pouvoient traiter avec eux.* Il doubla la ſomme qu'il lui avoit accordée pour le précédent tableau, en l'invitant à paſſer en France pour s'attacher à ſon ſervice; mais Léon X, qui l'avoit chargé, après la mort de *Bramante*, de la reconſtruction de la Baſilique de Saint Pierre, s'y oppoſa & le fixa à Rome, en lui accordant une penſion conſidérable.

Raphaël, toujours ſenſible aux bontés du Monarque Fran-

précéder de l'épithete de *Divin*. Je n'ai pu m'empêcher de ſourire en voyant que

çois, voulut ſignaler ſa reconnoiſſance & ſe ſurpaſſer lui-même dans un grand ouvrage qu'il deſtina à lui être préſenté, quoiqu'il lui fût demandé d'ailleurs : ce fut la Transfiguration de Notre Seigneur ſur le Mont Tabor, qui a toujours paſſé pour le premier tableau du monde. La mort ayant prévenu ce grand homme avant qu'il fût entiérement terminé, ce chef-d'œuvre reſta à Rome, & ſe voit aujourd'hui à *San-Pietro in Montorio*.

La nature ſembloit avoir prodigué tous les talens à ce génie heureux. Il fit un nouveau plan pour l'Egliſe de St. Pierre. Rome eſt auſſi décorée de pluſieurs Palais de ſes deſſins. Il en avoit fait conſtruire un pour lui dans le voiſinage du Vatican, qu'il a fallu indiſpenſablement détruire pour édifier la colonnade de la place Saint Pierre ; ce Palais étoit orné de l'hiſtoire de Pſyché, qui avoit fait reconnoître cet Artiſte pour le plus gracieux des Peintres.

Raphaël s'exerçoit auſſi quelquefois à la ſculpture, qu'il poſſédoit ſupérieurement.

On montre à Rome, dans une chapelle à la *Madona del Populo*, dont il a peint la coupole, un Jonas de marbre de grandeur naturelle, qu'on lui attribue, & qui peut paſſer pour un chef-d'œuvre en ce genre.

Les ouvrages que ce grand Maitre à laiſſés au Vatican & au petit Farneſe, ont toujours été la ſource où tous les Artiſtes célebres ont puiſé les lumieres & les moyens par leſquels ils ſe ſont diſtingués.

La mort prématurée de ce grand homme, arrivée en 1520, le jour du vendredi ſaint, à l'âge de 37 ans, l'a arrêté au milieu de ſa carriere, & l'a fait d'autant plus regretter, qu'il a laiſſé pluſieurs ouvrages imparfaits.

Léon X avoit promis de l'élever au Cardinalat.

notre façon Italienne de nous exprimer en fait de peinture étoit parvenue juſqu'au delà des Alpes. J'ai été ſcandaliſé en voyant dans l'Egliſe des *Trinitaires* une déclaration imprimée en faveur de l'immaculée conception de la vierge, attachée avec une groſſe épingle, à un beau tableau attribué à *Luc Jourdain.*

*Fin du Second Tome.*

627251